

**L'Exécuteur
[236] – L'ultime
défi**

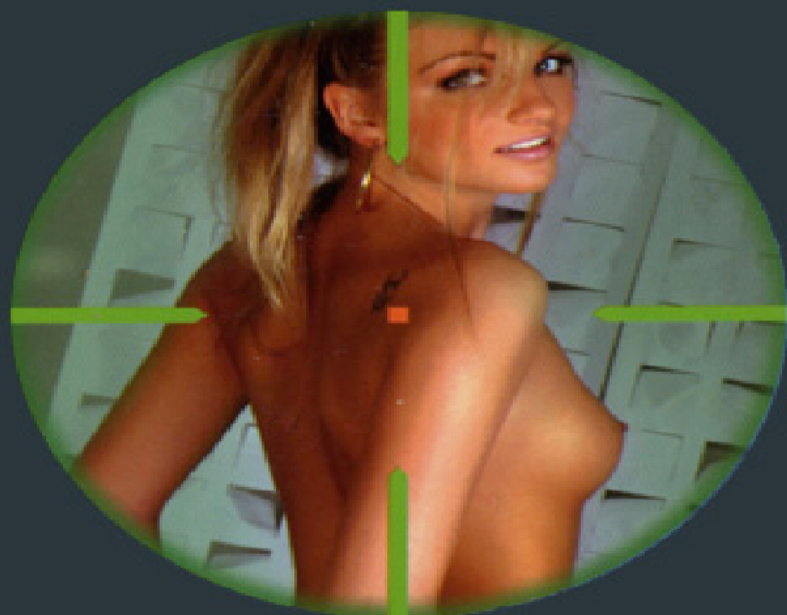
Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



L'ULTIME DÉFI

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

L'ULTIME DÉFI



CHAPITRE PREMIER

Cordillère occidentale, Colombie

— Redis-moi pourquoi ils établissent leurs labos clandestins dans les montagnes, demanda Keely Ross.

— Pour être plus près de la coca, répondit Johnny Gray. Tu gaspilles ta salive.

— Désolée, fit-elle, sur un ton absolument pas contrit.

Il savait exactement ce qu'elle ressentait. Un mélange de frustration et d'épuisement qui générerait une colère sourde et pouvait altérer le jugement d'un soldat, lui faire perdre ses moyens.

« Ça pourrait être pire », songea-t-il. Jack Grimaldi avait réussi à les déposer à trois kilomètres du camp, leur évitant ainsi d'escalader la montagne depuis la vallée luxuriante en contrebas. Le largage les avait rapprochés de l'action et leur avait fait gagner une bonne partie de la journée. Mais cela signifiait simplement qu'ils étaient plus près des flingues adverses.

« Plus près de Mack », rectifia Johnny, avant de se demander pour la centième fois si c'était vrai.

Il s'était écoulé trente-six heures depuis que l'ennemi avait capturé son frère à Nassau. Même en tenant compte du temps de voyage, le cartel avait eu amplement le temps de cuisiner Mack, de lui soutirer ses secrets et de l'achever.

Le cadet des Bolan se concentra sur son ascension, mettant un pied devant l'autre, attentif aux pièges éventuels.

Ils n'étaient plus très loin de l'objectif. Johnny le savait grâce aux cartes et aux photos aériennes qu'ils avaient étudiées, mais aussi grâce à l'odeur que transportait la brise. Un coup d'œil à Keely Ross et il comprit qu'elle aussi l'avait perçue.

Le premier stade de la fabrication de la cocaïne consistait à faire tremper les feuilles de coca dans un mélange d'eau et d'essence. Des paysans aux pieds nus arpentaient le bassin pour broyer la mixture mortelle afin d'obtenir une pâte épaisse. Progressant face au vent, Johnny avait senti les vapeurs d'essence quatre cents mètres avant

d'atteindre leur cible.

Il y avait peut-être une centaine de laboratoires de cocaïne dans les montagnes de la Cordillère occidentale. Peut-être même un millier ! Mais celui que le jeune Bolan avait repéré à l'odeur était différent des autres. D'après ce qui se disait à Bogota et Medellín, ce n'était pas simplement un labo clandestin. C'était aussi une prison.

C'était là que son frère était enfermé.

Johnny était conscient du danger. Il y avait une chance sur deux pour que la rouquine et lui tombent dans un guet-apens. Ses informateurs pouvaient lui avoir menti, malgré la douleur et la peur de mourir, ou quelqu'un pouvait leur avoir menti à *eux*.

Il ne le saurait pas avant de s'inviter à la fête et de fouiller le camp. Keely Ross avait accepté son plan, un peu à contrecœur, et Jack Grimaldi avait fourni les ailes – les rotors, en l'occurrence. Avec un peu de chance, le pilote les récupérerait lorsqu'ils auraient terminé.

En tenue camouflage et chapeau de brousse, Johnny et Keely Ross arboraient des peintures de guerre vert et marron et portaient des fusils d'assaut CAR-15. À leurs ceintures, des Beretta 92-F et des poignards assez longs pour servir de machettes si la végétation devenait trop épaisse. Leurs cartouchières pesaient lourd sous le poids des chargeurs supplémentaires, et leurs poches à grenades battaient contre leurs cuisses à chaque foulée.

Le duo ralentit l'allure à l'approche du camp. Il faisait grand jour, et les labos clandestins étaient toujours surveillés par des gardes armés. Si son frère était enfermé là, Johnny supposait que les effectifs avaient été doublés. Il y aurait peut-être même un ou deux VIP sur place pour l'interroger.

S'ils n'arrivaient pas trop tard.

À l'heure qu'il était, son frère n'avait peut-être plus besoin de quoi que ce soit, mais si c'était le cas, Johnny Bolan se ferait un devoir de rendre la justice et d'exercer sa vengeance.

Il avait discuté de cet aspect du plan avec Ross et Grimaldi, et tous deux en avaient accepté l'idée. Si le trio ne parvenait pas à sauver Bolan, les pourris paieraient le prix fort.

Il s'immobilisa quand ils furent assez près du périmètre pour entendre les ouvriers parler et pour sentir le fumet d'un repas qui mijotait sur le feu. L'odeur du bois brûlé et du rata se mêlait aux relents d'essence.

Keely Ross lui murmura à l'oreille :

— Je crois qu'on arrive pile à l'heure pour le déjeuner.

Johnny se retourna et la vit sourire derrière ses peintures de

guerre. Bien qu'épuisée par leurs deux semaines de traque et leur longue marche matinale à travers la forêt, la jeune femme avait un sacré cran.

Enrique Garza sirotait une bière tiède en se demandant pourquoi ce foutu frigo ne fonctionnait pas correctement. Certains disaient que c'était à cause de l'altitude, d'autres accusaient le groupe électrogène hors d'âge qui faisait clignoter les ampoules toute la nuit. Bref, Garza ne voyait pas pourquoi il devait en subir les conséquences, mais El Jefe ne demandait pas leur avis à ses soldats lorsqu'il donnait un ordre. De même, tous ceux qui se plaignaient des tâches qu'on leur assignait ne faisaient pas de vieux os.

Tout bien considéré, cela aurait pu être pire. Garza avait un boulot assez peinard. Il surveillait les paysans qui piétinaient la coca à longueur de journée, et il maintenait les chimistes sur le qui-vive et dans le droit chemin. De plus, cette semaine, il y aurait peut-être aussi un peu d'action.

« Pas de souci », décida-t-il en lampant une autre gorgée de bière. Il pouvait faire face à n'importe quoi. Sinon, pourquoi El Jefe lui aurait-il donné autant d'hommes et autant d'armes ?

Garza ne comprenait pas vraiment le plan de Santiago, mais peu importait. Il connaissait ses limites et se contentait d'effectuer des tâches à la mesure de ses capacités. De cette façon, il rencontrait moins de problèmes et se trouvait rarement surclassé.

La bouteille de bière était vide, et il se leva pour en prendre une autre. La *cerveza* tiède, c'était toujours mieux que rien. Et l'attente commençait à jouer sur ses nerfs.

Le claquement soudain d'un coup de feu le figea sur place. Après un instant qui sembla durer des heures, il entendit une demi-douzaine d'armes automatiques cracher le feu à l'unisson, et quelqu'un qui appelait à l'aide.

Cela venait-il du secteur ouest du camp ? Impossible à dire.

Garza laissa la porte du frigo ouverte, saisit son fusil d'assaut posé sur la table – un Armalite AR-18 avec crosse repliable – et se rua dehors.

La fusillade se poursuivait, mais il ne savait pas trop quoi en penser. Il entendit des cris, des jurons et des questions, mais cela ne lui apprenait rien de précis.

Avant de tirer le signal d'alarme, il devait s'assurer que c'était justifié. Il ne voulait pas qu'El Jefe le prenne pour un faible, un lâche qui mouillait son pantalon au moindre pépin.

— Flavio ! brailla-t-il. Où es-tu, nom de Dieu ?

— Ici, Enrique !

Son second arriva en courant comme une flèche, l'air excité et inquiet.

Garza éleva la voix pour se faire entendre au milieu de la pétarade.

— Qui a commencé ? Sur quoi est-ce qu'ils tirent ?

Flavio haussa les épaules.

— Je ne sais...

Le reste de sa réponse fut couvert par un bang assourdissant. Garza pivota et vit un geyser jaillir du dernier bassin, heureusement vide d'ouvriers. Le souffle projeta dans les airs une pluie de feuilles déchiquetées.

— Une grenade ! s'écria Flavio.

— Une grenade ? Nos hommes n'ont pas de...

La seconde déflagration leva définitivement ses doutes. L'engin explosa au milieu du camp, provoquant un panache de fumée et de flammes venues de nulle part. Garza s'accroupit et entendit le miaulement du shrapnel au-dessus de sa tête.

Il empoigna l'Armalite, mais ne vit aucune cible, seulement ses hommes qui couraient tous azimuts en tirant au jugé vers les arbres bordant le périmètre. Soudain, un des gardes eut un haut-le-corps et s'effondra. Du sang giclait d'une blessure à sa poitrine.

« Maintenant, il est temps de paniquer », songea Garza avant de sprinter vers sa cahute pour lancer un appel radio.

Keely Ross loba sa deuxième grenade – il lui en restait six – et replongea à couvert, tandis que les gardes arrosaient le périmètre à l'arme automatique. À priori, seul le premier d'entre eux l'avait vue, et il n'était plus de ce monde, mais une balle perdue pouvait se révéler aussi mortelle qu'un tir bien ajusté.

En s'approchant des baraquements, la rouquine cadra une cible dans son viseur et lui expédia une courte rafale à douze mètres de distance. Les pruneaux de 5,56 mm taillèrent la chair comme des lames de rasoir et tuèrent le type sur le coup.

Un autre tireur apparut au coin de la cahute au moment où le premier s'effondrait. Il recula instinctivement, mais ses réflexes étaient trop lents pour lui sauver la mise. La jeune femme lâcha une rafale et grimaça en voyant la tête de l'inconnu exploser et son corps projeté hors de sa vue par l'impact.

Elle ne savait pas exactement quoi chercher. N'importe quel bâtiment pouvant faire office de cellule et permettant aux tortionnaires d'interroger Cooper à l'abri des regards indiscrets. Cela pouvait être n'importe quoi, une cabane à outils ou un bunker. Il allait leur falloir raser le camp pour s'assurer qu'il n'était pas là. Et ensuite...

Une balle siffla tout près de sa tête, et Keely Ross fit volte-face pour affronter son ennemi, tirant depuis la hanche sans prendre le temps d'aligner sa cible. Le Colombien fit un pas en arrière et plongea pour s'abriter, mais elle le faucha dans le mouvement d'une rafale qui lui ouvrit le flanc de la hanche à l'aisselle et le jeta violemment contre le mur d'une cabane, qui trembla sous le choc.

« Va jeter un coup œil », se dit-elle. Elle fonça à travers les fougères et les arbres, en s'abritant de tronc en tronc à mesure qu'elle avançait. Arrivée derrière la baraque, elle s'accroupit et gagna le côté nord de la structure de trois mètres sur quatre. Aucune fenêtre. Mais si elle pouvait atteindre la porte...

En passant l'angle nord-est, Keely Ross s'aperçut qu'il n'y avait pas de quatrième mur. Personne ne pouvait donc se cacher à l'intérieur. Du matériel était entreposé pêle-mêle dans le réduit : des râteliers et autres outils de jardin, des sacs de jute étiquetés en espagnol, et un énorme rouleau de corde de Nylon.

Mais pas de prisonnier. Encore du temps perdu.

Une pluie de balles s'abattit sur la masure et transforma en gruyère les murs et le toit en tôle ondulée. La jeune femme s'aplatit au sol pour esquiver les tirs mortels. En levant le nez pour en repérer la source, elle vit trois gardes qui couraient vers elle en se déployant pour la prendre sous un feu triangulaire.

Du moins l'espéraient-ils.

Mais la rouquine cadra l'homme de tête dans le viseur de son CAR-15 et le faucha en pleine course d'une rafale tirée de bas en haut.

Les deux autres sentirent le danger et détalèrent chacun de leur côté tout en ripostant. C'était une bonne manœuvre défensive, mais ils couraient pour sauver leur peau, sans prendre le temps de viser. Résultat, ils tiraient trop haut et gaspillaient leurs cartouches.

Keely Ross abattit son deuxième assaillant d'une longue rafale qui le coupa littéralement en deux. Il tomba dans sa ligne de tir et tressauta sous l'effet de la nouvelle giclée de balles qui broyait ses chairs. Elle n'en fit pas trop, voyant qu'il avait son compte, et pivota aussitôt pour affronter son troisième et dernier adversaire immédiat.

Celui-ci fut presque assez rapide pour la descendre, mais son instinct de survie joua contre lui. Alors qu'il aurait dû se ruer sur elle

en ouvrant le feu, le flingueur tourna les talons et tenta de fuir à toute vitesse.

Comme il lui tournait le dos, la rouquine en profita pour ajuster son tir et l'envoyer *ad patres*.

Avant même qu'il ait rendu son dernier souffle, elle se redressa et courut en direction du baraquement suivant. Elle avait un boulot à faire et avait promis de le mener à bien. La peur de la mort ne suffirait pas à l'arrêter.

Si Mack était là, elle le trouverait. Dans le cas contraire... Eh bien, le prix à payer pour les pourris serait l'enfer pur et simple.

Jack Grimaldi était aux commandes d'un hélicoptère Bell LongRanger. Après une carrière dans l'armée, l'appareil avait été repeint, avait reçu une nouvelle immatriculation, et les canons fixés sous son museau avaient été démontés.

Fort heureusement pour Grimaldi, on pouvait se procurer quasiment n'importe quoi en Colombie, en y mettant le prix. Pour dix mille dollars, le système d'armement du Bell avait été reconnecté et une mitrailleuse de calibre 12 mm montée sous les pieds du pilote, son sélecteur de tir réglé sur « lent » – mille coups par minute – afin d'économiser les munitions.

Avec ce monstre, Grimaldi aurait pu canarder directement le camp, jusqu'à épuisement de son stock de munitions, mais il lui aurait été impossible d'inspecter les différents baraquements depuis les airs, et rien ne garantissait qu'une de ses balles n'éventrerait pas Bolan comme une bête à l'abattoir.

Il avait donc déposé ses compagnons à trois kilomètres de la cible, comme convenu, puis avait rejoint sa position d'attente, une clairière située sur un sommet au sud-est de la zone où Johnny et Ross feraient leur première rencontre avec l'ennemi. Le pilote comptait pour rien l'accrochage à Bello, non loin de Medellín, au cours duquel ils avaient buté deux des sbires de Hector Santiago et en avaient capturé un troisième pour l'interroger. Ce n'avait été qu'un prélude au grand « son et lumière ».

Il se concentra sur ses instruments et la radio de bord. Celle-ci était réglée sur un canal différent de celui que Johnny et Keely utilisaient pour communiquer sur le terrain. La situation étant déjà assez stressante, il n'avait pas envie d'entendre chaque coup de feu tiré au sol par les deux autres. Chacun d'eux pouvait le joindre à tout moment pour lui donner le signal de les récupérer, et cela lui suffisait.

Comme d'habitude, le problème serait l'évacuation. Les deux combattants s'étaient glissés au sol grâce à des filins qui s'étaient

rétractés automatiquement quand Grimaldi avait repris de l'altitude, mais la récupération serait bien plus délicate. Avec un peu de chance, ils seraient trois à repartir, or le treuil du Bell ne pouvait remonter que deux personnes à la fois. Et cela entraînerait un retard qui pourrait être fatal sous le feu ennemi.

En s'appuyant sur les photos aériennes, ils avaient sélectionné deux zones d'évacuation. Il lui suffisait de capter un court message de ses camarades au sol pour intervenir.

En revanche, s'ils ne parvenaient pas à envoyer ce message, ils se retrouveraient dans un sacré merdier.

Et si Grimaldi ne pouvait pas sauver la situation, tous trois étaient convenus qu'il ferait le grand ménage.

Johnny le lui avait fait promettre : « Si on en arrive là, fais tout cramer. Donne-moi ta parole. »

Le pilote du Black Warriors Ranch avait accepté, à contrecœur. Il ferait de son mieux avec ce qu'il avait – une réserve de munitions de quatre mille cartouches – et reviendrait peut-être pour finir le boulot, s'il avait la possibilité de se réapprovisionner.

Mais, pour l'instant, il se concentrait sur la victoire, pas sur la défaite. Il voulait sortir ses amis de là en un morceau, avec leur précieux chargement.

Garza était tellement excité qu'il faillit laisser tomber son talkie-walkie, mais il le rattrapa in extremis avant qu'il ne touche le sol. Malheur à lui s'il le cassait avant d'avoir pu appeler les renforts. Dans ce cas, les inconnus n'auraient pas besoin de le tuer. El Jefe se ferait une joie de le faire à leur place. Il lui ferait subir une mort lente, des jours et des jours d'une interminable agonie.

Lorsqu'il aboya le signal d'alerte, la réponse lui parvint presque aussitôt.

— Compris, Echo Un. Je vous reçois cinq sur cinq.

Garza en oublia le code et la procédure convenue.

Partagé entre la peur et le soulagement, il se mit à balbutier comme un enfant.

— Ça y est ! lâcha-t-il. Les guérilleros attaquent ! Envoyez tout de suite les autres !

Il attendit confirmation, puis coupa la radio et la posa sur la table pliante où il l'avait trouvée. Il n'avait personne d'autre à appeler, pas d'autre aide à espérer. Si les renforts arrivaient à temps, il avait une chance de survivre.

Le Colombien récupéra son Armalite et sortit de la cahute. Ses murs étaient bien trop minces pour le protéger des balles, et il ne pouvait pas riposter sans voir l'ennemi. Autant tenter sa chance à l'extérieur, ou bien trouver un meilleur abri.

De nouveaux coups de feu résonnèrent sur sa gauche. Il s'accroupit aussitôt et balaya le camp avec le canon de son fusil. Pas de cible en vue, à moins qu'il ne tire sur ses propres hommes. Et ces derniers étaient eux-mêmes tout près de s'entretuer, courant dans tous les sens en tirant sur des ennemis qui ne semblaient avoir aucune substance.

Garza contourna le baraquement qui lui servait de quartier et de poste de commandement. Il avait envie de s'évanouir dans la nature, mais les renforts auraient besoin de ses instructions quand ils poseraient le pied dans le camp. Il ne pouvait pas les abandonner, ni eux ni ses hommes. Pas s'il espérait survivre à la colère d'El Jefe.

Un bourdonnement d'hélicoptère lui fit oublier sa peur, et il se releva d'un bond. En scrutant le ciel vers l'est, il aperçut deux minuscules points qui grossissaient à toute vitesse.

Dans quelques minutes, tout rentrerait dans l'ordre.

C'est à ce moment-là que le projectile pénétra dans son dos sous l'omoplate, et lui perfora les poumons pour ressortir par la poitrine.

Fortune de guerre.

Enrique Garza, étendu sur le dos, entendit les hélicoptères se rapprocher à vive allure, rageant contre la cruelle ironie qui voulait qu'ils arrivent trop tard pour lui porter secours. Il ne saurait jamais ce qui arriverait au camp et à ses soldats. Cela aurait pu le faire sourire, si seulement il avait pu respirer.

Johnny enjamba deux cadavres encore chauds, franchit la porte du baraquement qu'ils gardaient quelques secondes plus tôt... et ne trouva rien d'autre qu'un modeste poste de radiocommunication, sur lequel luisaient des voyants verts et orange.

— Toujours rien, murmura-t-il dans son micro. Il me reste un bâtiment à fouiller, et ensuite...

Un vrombissement lointain le fit taire. Une seconde, deux secondes. Pas d'erreur possible.

— Tu entends ça ?

— Des hélicos, répondit la rouquine, tapie quelque part à l'autre bout du camp.

— Ce n'est pas Jack, observa Johnny, confirmant ce qu'ils savaient déjà.

— Des renforts, enchaîna-t-elle d'une voix sombre. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il savait qu'il n'y avait qu'une solution sensée, même si elle était insupportable.

— On se tire, annonça-t-il, la mort dans l'âme. Illico. Je préviens Jack qu'on se retrouve au Point Un.

— Bien reçu. Je pars tout de suite.

Gray entendit une rafale d'arme automatique dans le secteur de Keely Ross. La jeune femme rencontrait donc quelque résistance dans sa fuite. Courant déjà vers les arbres qui bordaient le périmètre, il changea la fréquence de sa radio et rouvrit son micro.

— Marmotte à Homme volant. Tu me reçois ?

— Cinq sur cinq, répondit instantanément Grimaldi.

— Il y a des intrus qui s'invitent à la fête. Par les airs. On se replie sur le Point Un.

— Pas de colis ?

Il sentit la tension dans la voix du pilote.

— Rien, répliqua Johnny. Ça pue le guet-apens.

— Merde ! D'accord, je fonce au Point Un. Avec un peu de chance, j'y serai avant vous.

— Terminé.

Johnny s'apprêtait à changer de nouveau de fréquence pour rester en contact avec Keely Ross, quand deux sentinelles armées lui barrèrent le passage. Visiblement surpris de tomber nez à nez avec lui, les deux types reculèrent simultanément et levèrent leurs armes pour plomber l'Américain à bout portant.

Celui-ci ne leur en donna pas le temps. Il se rua sur eux et expédia un violent coup de crosse dans la figure de son adversaire de gauche. Le pourri vacilla et poussa un hurlement de douleur. Dans le même mouvement, Johnny rabattit le canon de son P.-M. à quelques centimètres de la tête du second et pressa la détente.

Le visage du type se désintégra, sa mine ahurie se transformant en magma écarlate, et il tomba à la renverse comme un pantin désarticulé. Johnny continua de charger en retournant son fusil pour donner un coup de crosse dans les dents du premier *pistolero*. Celui-ci réussit à tirer une balle en tombant, mais le projectile se planta dans la terre aux pieds de Johnny. L'Américain répliqua par un coup double à bout touchant, et les flammèches dessinèrent deux marques noires sur la chemise kaki de sa cible.

Il détala avant que quiconque puisse le repérer au son des combats et ne vienne réclamer sa part d'action. Derrière lui s'amplifiait le

ronnement des hélicos qui fondaient sur le camp à cent cinquante kilomètres par heure. Il ignorait s'ils se poseraient au milieu du camp ou s'ils tenteraient de le traquer depuis les airs, mais, quoi qu'il arrive, il savait que le combat ne faisait que commencer.

« C'était un piège depuis le début, le frangin n'est pas là », conclut-il en se demandant comment le chef du cartel avait réussi son coup. Évidemment, Santiago avait tenu compte du fait que quelqu'un viendrait à la rescousse de son prisonnier. Et il avait peut-être donné de fausses informations à ses soldats, de façon à ce que, si l'un d'eux était interrogé, il dise à l'ennemi exactement ce qu'El Jefe voulait qu'il entende.

« Ce n'est pas encore terminé », songea Johnny en sprintant à travers la forêt.

En dévalant une pente raide, il aperçut une fraction de seconde trop tard une racine tordue qui affleurait. Il trébucha et partit dans un saut périlleux improvisé en serrant son fusil contre lui, puis poursuivit son roulé-boulé vers l'aval, vérifiant ainsi l'implacable loi de la gravité.

CHAPITRE II

Grimaldi fit décoller le Bell LongRanger quelques secondes après la fin de sa conversation avec Johnny. Il n'avait pas voulu mettre les gaz pendant leur bref échange, de peur de ne pas entendre ce que le « gamin » avait à dire. Quand des vies sont en jeu, il n'y a pas de place pour l'improvisation.

La clairière était située à six kilomètres du camp et à cinq kilomètres de la zone d'évacuation numéro un. Le second point de récupération était à un bon kilomètre et demi au sud du Point Un, autant dire une distance interminable lorsque vous étiez au sol, à courir comme un damné pour sauver votre peau en terrain hostile.

Alors Grimaldi serait à l'heure au rencard quand ses compagnons atteindraient la clairière. Il ne les ferait pas poireauter dans l'angoisse.

Les turbines de l'hélico tournaient comme une horloge. L'appareil décolla sans à-coups, répondant impeccablement aux commandes, puis vira et mit le cap sur le point de rendez-vous. Le pilote espérait que les renforts n'étaient pas déjà sur les talons de ses compagnons.

Le trio était tombé dans un piège. Cela ne faisait plus aucun doute, et la question avait inquiété Grimaldi lorsqu'ils avaient mis au point leur incursion. Il avait fait part de ses craintes aux autres, mais ils étaient convenus à l'unanimité que le risque valait la peine d'être pris pour sauver Mack Bolan.

Il en valait la peine seulement s'ils le trouvaient. Or, dans le cas présent, ils semblaient avoir été ferrés par un pêcheur qui connaissait son affaire.

Quel genre de type pouvait jouer un jeu pareil ? Divulguer de fausses informations à ses hommes en espérant que l'un d'eux serait capturé, torturé et contraint de balancer ce qu'il savait avant de crever. Un baron de la drogue, cruel et sans pitié, à l'évidence.

Il était possible que le piège soit trop parfait, trop hermétique. Possible qu'ils ne s'en sortent pas. Que se passerait-il alors ?

Leur silence mettrait quelque temps à alerter Brognola, au Justice Department. Il faudrait quelques heures au moins à Hal pour comprendre la situation. Et ensuite ? Une autre équipe prendrait le

relais. Peut-être des gars que Grimaldi connaissait. Ils seraient obligés de repartir de zéro, ou presque, mais, tôt ou tard, ils finiraient le boulot.

« Autant réussir maintenant », s'adjura-t-il.

Il était presque arrivé au point de ralliement. Lancé à deux cents kilomètres à l'heure, l'appareil avait couvert la distance en une poignée de secondes. Le pilote se mit à décrire des cercles à l'aplomb de la clairière. Il savait qu'il arrivait foutrement trop tôt pour y trouver les fuyards. Il savait aussi que s'il restait au-dessus de la zone de récupération, il risquait d'attirer le feu ennemi sur ses compagnons, aussi sûrement que s'ils avaient eu des balises émettrices agrafées à leurs treillis.

Il fit grimper le Bell LongRanger et s'éloigna, perdant ainsi le contact visuel avec le sol, mais il comptait sur sa radio pour lui annoncer quand Johnny et Keely Ross seraient prêts pour leur numéro de voltige.

Le chuintement de la radio muette dans son oreille le rendait dingue.

— Allez ! lança-t-il à ses camarades dissimulés par la jungle sous ses pieds. Ne me laissez pas planté là !

Keely Ross ne savait pas si Johnny l'avait dépassée, ou s'il était encore quelque part derrière elle. Ils n'étaient pas convenus d'un rendez-vous précis en se repliant car cela leur aurait coûté un temps précieux et aurait facilité la tâche de leurs poursuivants.

Car ils étaient bien là. C'était certain.

Elle ne les avait pas encore entendus, mais cela ne voulait rien dire, puisqu'elle faisait autant de bruit qu'une colonie de babouins. L'histoire du soldat progressant à pas feutrés dans la forêt n'était qu'un mythe. Dans de telles conditions, silence et vitesse se révélaient totalement incompatibles pour la rouquine.

À mi-chemin de la clairière, le doute germa dans son esprit. Si Johnny était derrière elle, fallait-il qu'elle l'attende ? Et si les pourris lui avaient coupé la route, ou lui avaient tendu une embuscade ?

« Non, se rassura-t-elle. J'aurais au moins entendu des coups de feu ».

Keely Ross s'immobilisa et dressa l'oreille. Aucun bruit de mouvement dans la végétation derrière elle. Quelque part dans le ciel, elle entendit un hélicoptère qui fouettait l'air. Un hélico ou plusieurs ? Les poursuivants manœuvraient-ils pour leur couper la retraite ?

Que ferait Grimaldi s'il les croisait en l'air ?

Elle perçut soudain un cri aigu. Très bref, étouffé en une demi-seconde. Il n'y avait pourtant pas d'erreur possible. La voix ne ressemblait pas à celle de Johnny, mais rien ne prouvait qu'il ne s'agissait pas de lui.

C'était probablement un des soldats du camp. Quelque chose avait dû le surprendre, et le choc avait vraisemblablement été fatal. Pas de nouveau cri, et toujours pas de coups de feu.

Keely Ross se concentra sur son objectif et tenta de ne pas penser aux chasseurs assoiffés de sang qui la traquaient.

Tomas Aguirre essuya la longue lame de son poignard sur la jambe de sa tenue camouflage, puis le rengaina. Le corps de Sancho Jimenez se convulsait encore à ses pieds, et du sang giclait d'une large entaille à sa gorge.

— J'avais dit : « Pas de bruit », murmura-t-il aux autres. Ça veut dire : « Pas de bruit » !

Les gardes hochèrent la tête, les yeux exorbités et les mains serrées nerveusement sur leurs fusils. À côté du cadavre de Jimenez, une vipère coupée en deux. Le reptile avait surpris l'imprudent, l'obligeant à pousser un cri d'alarme.

Le dernier son qui sortirait jamais de sa bouche.

— Très bien, poursuivit Aguirre. Si on se comprend, bougez-vous !

Ils s'étaient rapprochés de l'ennemi. Ça, au moins, le Colombien en était sûr. Il y a des signes qui ne trompent pas, pour peu qu'on sache les interpréter, et Aguirre était un pisteur hors pair. Il y avait au moins deux fugitifs devant lui, et, même si ce nombre le décevait quelque peu, il se contenterait d'accrocher leurs deux scalps à sa ceinture.

Les ordres étaient simples : stopper les intrus au cas où ils se montreraient. Si possible en capturer un vivant, mais ne laisser échapper personne, à aucun prix. Rapporter les mains et les éventuels effets personnels.

Simple.

Le choix de tuer ou de laisser vivre les fuyards avait été laissé à la discrétion d'Aguirre. C'est ainsi qu'il aimait procéder. Il ferait un effort pour en garder un en vie, mais tout pouvait arriver une fois la fusillade entamée.

Le Colombien hésita, tâchant de lire les indices que le sous-bois devant lui recelait. Apparemment, un des hommes qu'il traquait était tombé là et avait roulé en contrebas sur une bonne distance. Aguirre lui souhaitait de souffrir le martyre. Cela rendrait la chasse plus facile,

la mise à mort plus rapide. Et si l'homme était gravement blessé, ils pourraient le traîner jusqu'au camp comme prisonnier de guerre.

Le soldat ralentit le pas pour repérer l'endroit où sa proie maladroite s'était réceptionnée après sa chute. Il espérait que ce bâtard n'avait pas roulé jusqu'en bas, dans la vallée. Cela signifierait que...

Soudain, une rafale d'arme automatique obligea Tomas Aguirre à plonger à plat ventre. Il roula derrière l'arbre le plus proche, tandis que les balles sifflaient au-dessus de lui. Un de ses hommes poussa un cri de douleur – trop tard pour l'égorger, maintenant – et s'écroula comme une masse.

Aguirre agrippa son arme et réfléchit à toute vitesse, alors que des coups de feu résonnaient dans les branchages. Il ne connaissait ni le nombre ni la position de ses adversaires, mais il était certain d'une chose : il ne donnait pas cher de sa peau s'il restait là sans bouger.

Il décida donc d'enfreindre sa première règle.

— Tuez-les ! aboya-t-il à ses hommes encore valides. Tuez-les tous !

*
* *

Johnny avait manqué l'homme de tête, mais il ne s'affola pas pour autant. Il devait les éliminer tous, et ses premières balles avaient fauché le second et le troisième pourri. Il en restait sept, d'après son rapide décompte, et le nettoyage était loin d'être terminé.

Sa chute l'avait sonné, il était couvert d'écorchures, mais n'avait rien de cassé. Le temps perdu était plus douloureux que les bleus et les bosses, et il n'avait trouvé qu'un seul moyen de le rattraper.

Tendre une embuscade.

S'il avait continué à courir, il aurait eu une chance de leur échapper, mais il n'avait pas voulu prendre de risques inutiles. Et, surtout, il n'avait pas envie de mourir là en laissant Keely Ross tomber entre les mains des hommes de Santiago, car il savait qu'elle l'aurait attendu dans la clairière au lieu de décoller avec Jack.

Une balle se logea dans un tronc d'arbre tout près de lui, projetant une pluie d'échardes sur sa joue. Il cilla, mais parvint à cadrer le tireur dans son viseur et lui expédia une courte rafale qui lui perfora les poumons, le cœur, le foie et le reste.

Deux de moins. À présent, les survivants ouvraient tous le feu sur lui, l'obligeant à s'accroupir pour esquiver les balles. Il saisit une grenade et en arracha la goupille, puis il lança l'engin vers l'amont,

suffisamment fort pour qu'il ne redégringole pas à ses pieds.

Un des flingueurs vit la grenade fuser, poussa un cri à l'adresse de ses compagnons et bondit à découvert. Fatale initiative. Trois secondes plus tard, l'explosion le catapultait tête la première contre un arbre, puis le shrapnel le cloua au tronc.

Apparemment, les autres avaient roulé à terre sous l'impact, mais reprenaient maintenant leur progression, prudemment, pour tenter d'encercler Johnny.

Un des tireurs postés à sa droite ouvrit le feu et aspergea le tronc qui abritait l'Américain. Celui-ci s'agenouilla aussitôt et décida de tenter sa chance. Il recula de plusieurs mètres en ligne droite, toujours protégé du soldat par le tronc d'arbre, mais, ce faisant, il s'exposait aux tirs des gardes planqués sur les côtés.

Quand il eut reculé suffisamment, Johnny roula sur sa droite, son CAR-15 serré contre l'épaule et prêt à cracher le feu. Il visa en une fraction de seconde et expédia au tireur interloqué une giclée de 5,56 mm.

Les autres flingueurs le surprirent en se ruant sur lui tous en même temps, comme s'ils répondaient à un signal. Il aurait pourtant juré qu'aucun ordre n'avait été lancé.

D'instinct, il loba une grenade au milieu du groupe, là où deux soldats couraient côte à côte. Avant qu'elle n'explose, Johnny ajusta le type sur sa gauche et logea quatre pruneaux dans son torse maigre. Une seconde plus tard, la grenade éclata, et il n'entendit plus que des hurlements, à moitié couverts par l'écho de la déflagration.

Il était déjà en mouvement, tandis que le shrapnel miaulait autour de lui. Il savait que le dernier pourri s'était trouvé suffisamment loin de l'impact pour s'en sortir indemne ou seulement sonné. Il reviendrait à la charge.

Il s'accroupit dans le creux d'un large tronc frappé par la foudre, en espérant qu'aucun serpent venimeux n'avait eu la même idée. Il attendit là un moment, puis entendit des pas se rapprocher en faisant crisser le tapis de feuilles. Apparemment un homme seul, qui prenait son temps.

Un instant plus tard, le type apparut devant Johnny. Il scrutait le flanc de la montagne, le front plissé, perplexe.

— Où es-tu, *gringo* ? murmura-t-il.

« Ici », songea Johnny avant de lui tirer une balle en plein torse.

Puis il se redressa et jeta un coup d'œil au champ de bataille. Plus un seul ennemi debout. Il avait le temps d'atteindre la clairière s'il se dépêchait, mais...

Le vrombissement de l'hélico était anormalement proche, et Gray comprit instinctivement que ce n'était pas Grimaldi. « La chasse continue, songea-t-il. Ils ne renoncent pas. »

Sans plus attendre, il dévala la pente à grandes enjambées pour rejoindre le Point Un.

« Comment ont-ils fait pour se retrouver devant moi ? », se demanda Keely Ross.

En fait, elle connaissait la réponse. Un des hélicos avait dû déposer une équipe au-delà de leur position pour les intercepter, comme elle le craignait. Ils ne pouvaient pas savoir à l'avance où elle allait, mais il n'y avait pas besoin d'être un stratège de génie pour couper la route à un fuyard. La rouquine aurait manœuvré de la même façon si les rôles avaient été inversés et si elle avait eu des soldats à sa disposition. Pour l'heure, elle manquait cruellement d'alliés, du moins d'alliés visibles. Sa radio fonctionnait toujours, mais à quoi bon annoncer son dilemme sur les ondes ? Elle avait entendu des coups de feu et se doutait que Johnny bataillait ferme pour sauver sa peau.

« À moins qu'il ne soit déjà mort », songea-t-elle. Mais elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit.

Elle savait ce qui lui restait à faire.

Elle vérifia le chargeur de son fusil d'assaut, vit qu'il était à moitié vide et le remplaça. Elle ne prit pas la peine de contrôler son pistolet. Le Beretta 92-F était armé et prêt à servir. Il lui restait cinq grenades, plus son poignard. Ces salauds ne l'auraient pas facilement.

Keely Ross entendit ses ennemis se rapprocher, mais elle n'avait pas l'intention de les attendre. Sa position ne présentait aucun avantage particulier d'un point de vue défensif. Elle avait tout intérêt à avancer prudemment en direction de la zone de récupération. Il lui fallait au moins essayer.

Elle entama la descente sans se précipiter. Si ses poursuivants l'avaient repérée, ils ne le montraient pas. La discipline ne semblait pas être leur fort. La rouquine les entendait s'interpeller en espagnol pendant qu'ils fouillaient le versant de la montagne. Elle ignorait s'il s'agissait d'une tactique calculée visant à terroriser leur proie, ou s'ils étaient simplement négligents.

Dans un cas comme dans l'autre, elle ne comptait pas les laisser s'en tirer comme ça.

Elle fit encore quelques pas et trouva l'endroit idéal. C'était une bizarrerie de la nature. Un arbre était tombé sur un autre, lequel avait poussé autour du premier pour former une sorte de sculpture vivante,

à la fois enchanteresse et grotesque.

D'un point de vue plus pratique, l'ensemble offrait une excellente couverture. La jeune femme rampa sous l'abri naturel, qui exhalait des odeurs de boue et de feuilles en putréfaction.

Ses adversaires avançaient entre les arbres en continuant à se parler par intervalles, quoique plus timidement. Ils avaient peut-être senti le danger, mais un peu trop tard. Ils étaient déjà visibles, et la jeune femme les observait dans sa lunette de visée.

— Très bien, murmura-t-elle en pressant un peu plus la détente. Venez donc me chercher.

*
* *

Grimaldi fut quelque peu surpris en apercevant les hélicos. Il s'était douté qu'ils avaient amené des renforts, mais pensait qu'ils les avaient déposés dans le camp et s'étaient ensuite retirés pour attendre quelque part, étant donné que la forêt alentour empêchait tout soutien aérien efficace.

Mais le pilote s'était trompé.

Visiblement, ils ne s'étaient pas contentés de larguer des troupes au sol pour traquer ses compagnons.

De loin, Grimaldi n'aurait su dire si les deux appareils étaient armés, et il s'en fichait. Ils se tenaient entre lui et les compagnons qu'il avait promis de récupérer, et c'était une raison suffisante pour les descendre.

Le système d'armement du LongRanger était déjà prêt à cracher le feu. Grimaldi visa en premier l'hélico le plus proche, un Aérospatiale 322 Super Puma, capable de transporter vingt-deux passagers. Il espérait que le pilote ennemi n'avait pas déposé autant de soldats dans la jungle sous ses pieds, mais il n'avait aucun moyen de le vérifier.

Le pilote du Super Puma ne le vit pas fondre sur lui. Il était peut-être en train de surveiller la cime des arbres, ou de converser par radio avec ses troupes au sol. Quoi qu'il en soit, il aurait dû avoir la prudence de garder un œil sur les environs immédiats. S'il avait pris cette peine, la première rafale de la mitrailleuse Gatlin GAU/19A de Grimaldi aurait peut-être fait moins de dégâts.

D'une légère pression sur la commande de tir, tout en gardant le Bell stabilisé, le pilote déclencha un tonnerre de feu qui coupa quasiment en deux la queue de l'appareil ennemi.

Le pourri ne vit rien venir, et la salve d'acier brûlant ne lui laissa aucune chance. En un clin d'œil, le gros hélico se mit à tourner, son

empennage sectionné battant l'air vide.

Grimaldi aurait pu donner le coup de grâce d'une rafale dans le cockpit, mais à quoi bon gaspiller ses munitions... L'appareil chutait irrémédiablement, et quiconque se trouvait à bord de l'appareil mutilé en était pour la dégringolade de sa vie, avec un ticket pour le cimetière à l'arrivée.

Grimaldi concentra son attention sur le deuxième hélico. Son pilote avait peut-être vu l'autre en perdition, ou avait entendu ses couinements de détresse à la radio. Quoi qu'il en soit, Grimaldi savait que sa seconde cible serait moins facile à abattre. Restait à savoir si le pourri prendrait la fuite ou s'il engagerait le combat.

Fondant sur sa proie en rasant les arbres, Grimaldi remarqua que le deuxième hélico ne cherchait pas à l'éviter. Celui-ci était un Hughes 500, plus petit et plus rapide que le Super Puma, et disposant d'une capacité maximale de six passagers.

— D'accord, murmura Grimaldi. Voyons si tu as des tripes.

Il s'avéra rapidement qu'un soldat armé d'un P.-M. était assis à côté du pilote. Plutôt maigre en matière de défense aérienne, mais il faillit tout de même envoyer Grimaldi au tapis. Ce dernier fonçait droit sur sa cible lorsque le petit hélico pivota pour se présenter de flanc. Jack aperçut alors le mitrailleur qui visait son appareil depuis la porte latérale. Il eut à peine le temps de tirer sur le manche pour prendre de l'altitude. Les balles ricochaient déjà sur le plexiglas du cockpit et martelaient le ventre de l'appareil.

Le tir de foire s'était transformé en combat aérien acharné, et il fallut cinq bonnes minutes à Jack pour piéger son adversaire. Il fit croire au pilote et au tireur ennemis qu'il avait été touché et les laissa s'approcher par-derrière.

Au moment où l'autre hélico s'alignait pour faire feu, Grimaldi sortit sa botte secrète. Il réduisit les gaz jusqu'à ce que le Bell commence à chuter comme une pierre. Surpris, son adversaire passa au-dessus de sa tête dans un rugissement de turbines. Instantanément, Jack poussa les gaz à fond et reprit de l'altitude, espérant pouvoir cadrer l'autre hélico, plus maniable, avant que celui-ci n'ait le temps d'esquiver.

Il verrouilla sa cible dans le viseur, pressa franchement la commande de tir et arrosa le Hughes pendant une bonne quinzaine de secondes.

À soixante mètres devant lui, le petit hélico sembla se désintégrer, déchiqueté par mille cinq cents balles blindées de 12 mm fendant l'air à huit cent quatre-vingts mètres par seconde. Il amorçait déjà un virage quand le Hughes explosa littéralement, lâchant une pluie de

débris incandescents sur la forêt en contrebas.

Grimaldi était en retard au rendez-vous et se demanda s'il y aurait encore quelqu'un à récupérer lorsqu'il arriverait.

— Tu as réussi, observa Keely Ross d'un ton surpris, en voyant Johnny émerger de la forêt.

— Toi aussi.

— De justesse, admit-elle. Il y a encore des types à nos trousses ?

Johnny secoua la tête et ajouta :

— J'ai vu ceux qu'ils avaient largués devant nous. Tu saignes !

La rouquine tira sur la manche déchirée de sa veste de treillis et déclara :

— Ce n'est rien. Juste une égratignure.

— Il faudra quand même soigner ça.

— Si Jack se pointe, tu veux dire. Il est en retard, nota Keely Ross en scrutant le ciel au-dessus de la clairière.

— On a encore un peu de marge.

— Combien ?

— Il viendra, assura Johnny, tout en priant pour que Grimaldi ne le fasse pas mentir.

— Quelqu'un vient, en tout cas.

La jeune femme leva son arme et en pointa le canon vers le ciel d'un bleu pur.

Johnny entendait l'hélico approcher, à présent, et il se demandait s'il s'agissait de Jack ou d'une autre troupe de chasseurs qui venait terminer le boulot de leurs prédécesseurs. Mais il reconnut le Bell LongRanger, bien qu'il n'en distinguât que le ventre. La voix de Grimaldi était une bénédiction.

— Vous avez demandé un taxi ?

— C'est quand tu veux, répondit Johnny.

— D'accord. Je sors mes cannes à pêche.

Les filins munis de baudriers à attache rapide entamèrent leur longue descente jusqu'au sol. Il ne leur fallut qu'une minute pour se dérouler entièrement, mais le temps parut dix fois plus long à Johnny. Il monta la garde pendant que Keely Ross s'accrochait, puis cette dernière le couvrit le temps qu'il passe lui-même son harnais.

— Prêts, annonça-t-il dans son micro.

La seconde suivante, ils étaient soulevés du sol, Grimaldi remettant les gaz en même temps qu'il remontait le treuil. Ce fut une

ascension étourdissante, contrairement au largage, mais le jeune Bolan avait la sensation de laisser derrière lui une partie de lui-même. Son frère.

— Tiens bon, lança-t-il à l'adresse de la canopée qui s'éloignait sous ses rangers.

Puis il répéta :

— Tiens bon, nom de Dieu. Où que tu sois, on ne te laisse pas tomber.

CHAPITRE III

Medellín, Colombie

— Visiblement, votre plan n'a pas eu le succès escompté, Hector.

Semyon Borodin souriait en parlant, ravi de voir son hôte dans l'embarras.

— Il était tout à fait valable, répondit Santiago.

Il ne laisserait pas le Russe le mettre en rogne, du moins pas avant le moment opportun.

— Mais nous avons eu des problèmes logistiques, ajouta-t-il.

— C'est à ce moment-là que vos hommes se sont fait tuer et que vos hélicoptères ont été abattus, je suppose, lança Borodin avec un petit sourire narquois. En ce moment, où que j'aïlle, il semble que mes amis rencontrent des problèmes logistiques.

— Dans ce cas, vous devriez être plus prudent, suggéra Santiago. Quelqu'un de superstitieux pourrait croire que vous portez la poisse, et vous tenir pour responsable de ces revers.

Le sourire du Russe s'effaça.

— Dans ce cas, je suis content que vous ne soyez pas superstitieux, Hector.

— N'en soyez pas si certain. J'ai des origines paysannes, comme vous. Les belles villas, les voitures et les vêtements de luxe posent peut-être un homme, mais ils ne changent pas sa façon de penser, de ressentir les choses.

Le visage du Russe avait légèrement rougi à l'évocation de ses racines paysannes, mais il ne releva pas.

— Sauf votre respect, mon ami, je pense que vous avez tort. Personnellement, je sais que j'ai beaucoup changé depuis l'époque où je faisais les poches aux passants et détroussais les ivrognes pour quelques roubles. Je me suis fait une place dans le monde. Pas vous ?

Santiago voyait bien que Borodin le défiait, mais il n'avait pas l'intention de mordre à l'hameçon.

— Certainement, répondit-il, mais c'est toujours le même monde depuis que je suis né, dirigé par la même bande de vendus.

Nouveau sourire de Borodin, puis :

— Peut-être. Mais aujourd'hui, c'est vous qui les achetez, au lieu de jouer les garçons de courses.

— C'est à double tranchant. Je suis persuadé que vous le savez, Semyon. Nous ne serons libres qu'en cas de succès total de notre plan. Et, pour le moment, je vous avoue que j'ai des doutes.

— C'est tout à fait compréhensible, déclara le Russe. Si vous voulez vous retirer du projet...

« Pour te laisser une part de plus », songea Santiago avant de l'interrompre.

— Non, je n'ai pas dit ça. Ce qui m'inquiète, en revanche, c'est d'essuyer tant de pertes sans rien gagner en retour. Les Américains sont déjà hors-jeu.

— Ils reviendront bientôt, main tendue, fit Borodin. Ils ont plus besoin de notre produit que nous de leurs distributeurs. Laissez-leur le temps de nommer un nouveau boss et vous les entendrez frapper à la porte, leur chapeau à la main.

— Je vous trouve bien suffisant.

— Cela s'appelle la confiance en soi, Hector.

— L'excès de confiance est un défaut qui peut se révéler fatal.

— Je sais faire la différence, croyez-moi. Les autres arrivent bientôt ? s'enquit le Russe, pour rompre le combat verbal qui s'éternisait.

— Ils devraient être là d'ici à une demi-heure.

Santiago avait réuni tous les partenaires concernés pour débattre de leur dernier échec. Il s'attendait à être la cible de toutes les critiques, mais la « bonne » nouvelle était que seuls, ses soldats étaient morts. Quant au reste...

— Ils voudront en savoir plus sur le prisonnier, avertit Borodin, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Et que leur direz-vous, Semyon ?

— Qu'il est têtue, mais que je ne le lâche pas.

— Problèmes logistiques ?

Le Russe lui lança un regard glacial et répondit :

— J'ai encore quelques tours dans mon sac.

— Bien sûr. Mais si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas à m'emprunter Eduardo. Il fait des merveilles auprès des plus obstinés.

— Plus tard, peut-être. Avons-nous des nouvelles de Tripp ?

Garrett Tripp, le mercenaire aux commandes de l'armée privée du cartel, avait disparu après sa dernière déroute face à leurs ennemis inconnus.

— Pas encore, répondit simplement le Colombien. Je poursuis mon enquête.

— Naturellement. En son absence, je crois qu'il y a un vide à combler.

Santiago but une gorgée de vin en fronçant les sourcils. Pratiquement depuis le premier jour, Borodin brigait un rôle plus important dans le contrôle des opérations, sapant l'autorité de Tripp à la moindre occasion. Santiago n'aurait pas été surpris d'apprendre que le Russe était responsable de certains de leurs problèmes récents, sauf qu'il avait lui-même été pris pour cible et avait failli se faire tuer à Nassau.

— Nous pourrions discuter de ce sujet lorsque nous serons tous réunis, n'est-ce pas ? C'est ainsi que l'on procède dans nos sociétés civilisées.

— Depuis quand notre société est-elle civilisée ? ricana Borodin.

Le Russe se fendit d'un sourire féroce, touchant à la jubilation. Pour la première fois depuis le début de leur partenariat, Santiago se demanda si son associé n'était pas fou à lier.

Malgré les apparences, Mack Bolan ne dormait pas. En fait, il avait atteint un état mental au seuil du sommeil. Son corps s'était détendu autant que la douleur le lui permettait, et une partie de son cerveau groggy se reposait pendant que l'autre se débattait avec des questions lancinantes et toujours sans réponse.

Combien de temps encore pourrait-il tenir ?

Avait-il une chance de s'enfuir ?

Ou peut-être de mourir ?

En tout cas, il avait maintenant la réponse aux deux dernières questions. Il ne pouvait pas bouger de là, sauf si ses geôliers en décidaient autrement ; et il était encore en vie parce qu'ils le voulaient bien, jusqu'à ce qu'ils se lassent de jouer avec leur proie et ne l'achèvent. Jusque-là, malgré toute leur ingéniosité sadique, ils ne lui avaient infligé aucune blessure susceptible de l'estropier ou de le tuer.

Bien sûr, ils ne connaissaient pas son nom. Il leur avait servi une version « Matt Cooper » après plusieurs heures d'encouragements. Ils n'en avaient probablement pas cru un mot, mais avaient continué à le questionner sur la nature de sa mission, l'identité et l'objectif de ses

employeurs – autant de questions auxquelles il ne pouvait pas se permettre de répondre.

Il savait pointant qu'ils finiraient par briser ses défenses, par lui soutirer tout ce qu'il savait dans un long hurlement de douleur.

Bolan n'avait pas encore essayé de les provoquer, de les aiguillonner jusqu'à ce qu'ils perdent leur sang-froid et le tuent, mais il était peut-être temps d'y penser. Si quelqu'un avait dû venir le secourir, il l'aurait déjà fait. Johnny n'avait aucun moyen immédiat de le trouver. Bon sang, son frère était peut-être mort à l'heure qu'il était ! Et dans ce cas...

Il verrait comment se passerait la prochaine et inévitable séance d'interrogatoire. Il ne pouvait pas s'étouffer volontairement en retenant son souffle – dame Nature ne le permettait pas – mais il y avait peut-être moyen de pousser à bout ses tortionnaires, de les irriter suffisamment pour qu'ils...

Un bruit de pas.

Le Guerrier garda les yeux fermés pour savourer ses derniers instants de tranquillité avant qu'ils ne se remettent à le cuisiner. Quel serait le menu du jour ? Décharges électriques ou chalumeau ? Coups violents ou instruments tranchants ?

La porte s'ouvrit dans son dos, une astuce pour l'obliger à deviner qui entrait, et d'où viendrait le prochain coup. Mais elle aurait été plus efficace si son visiteur cessait de s'asperger d'une eau de Cologne aussi suave qu'écœurante.

— Tu as beaucoup souffert, dit le Colombien qui répondait simplement au nom d'Eduardo.

Il n'avait pas encore levé la main sur Bolan, mais il était toujours présent lors des interrogatoires, attentif et patient.

— Jusqu'ici, tu as eu de la chance, ajouta-t-il.

— Question de point de vue, renvoya Bolan.

— Peut-être. Mais ta chance ne durera pas.

L'Américain ne répondit pas.

Eduardo fronça les sourcils et enchaîna :

— Tu sais pourquoi ?

Malgré la douleur, Bolan parvint à hausser les épaules.

— Je suppose que tu es là pour me le dire.

— Si. Exactement. Ta chance te lâchera bientôt, parce que c'est à moi qu'ils te donnent.

— Comme cadeau de Noël anticipé ?

— Plaisante pendant que tu le peux encore, *gringo*.

Eduardo avait un sourire animal, et une haleine plus forte que son eau de Cologne.

— Jusqu'ici, tu étais entre les mains d'amateurs maladroits, poursuivit-il. Avec moi, tu ne tiendras pas une heure.

— Je suis surpris que tu veuilles précipiter les choses. Ça ne serait pas drôle pour un vicieux de ton espèce.

Le Colombien se raidit. Au lieu de frapper Bolan, il marqua une pause pour recouvrer son calme. Peu à peu, il se détendit et se fendit d'un nouveau sourire sans joie.

— Tu es malin pour un putain de *gringo*, mais tu ne t'en tireras pas comme ça. Avant que j'en aie fini avec toi, tu me supplieras de t'achever. Tu me diras tout ce que je veux savoir, et plus si affinité.

La salle de conférences était un long rectangle de dix mètres sur quatre, agrémenté en son centre d'une table parfaitement polie et de confortables sièges pivotants. Deux des membres du cartel n'étant pas présents physiquement, une paire de moniteurs grand format avaient été installée à leurs places respectives et connectée à un faisceau satellite. Dante Ambrosio était toujours en Sicile, et Sun Zu-Wang n'avait pas quitté Nassau depuis la dernière fusillade.

Le reste de l'assemblée était composé de visages familiers. Hector Santiago siégeait en bout de table, assurant son rôle de maître de maison. Le fauteuil à sa droite était vide, puisque son lieutenant avait péri à Nassau quelques heures plus tôt. À sa gauche, la délégation yakuza : Kenji Tanaka et Tomichi Kano. En face des Japonais étaient assis Borodin et son bras droit, Nicolai Yurochka. À côté d'eux, d'autres sièges vides qui auraient dû être occupés par feu les parrains américains. Maxwell Reed semblait isolé à l'autre bout de la table, mais il gardait une allure martiale, droit comme un piquet, les mains posées sur la table.

— Bienvenue à tous, attaqua Santiago. Nous avons perdu beaucoup de partenaires ces deux dernières semaines. Vincent Ruggero et Joseph DeMitri aux États-Unis, ainsi qu'un grand nombre de leurs soldats. Au Panamá, les courageux associés de M. Sun. Et enfin, mon ami Pablo Aznar à Nassau.

— Et d'autres encore aujourd'hui, coupa Borodin. Ne l'oubliez pas.

— Je n'oublie rien, rétorqua sèchement Santiago. Chaque mort vient me rappeler que nous avons parcouru beaucoup de chemin, mais que la route est encore longue.

— Si vous permettez, lança Reed de l'autre bout de la table, je crains qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps.

— Nos troupes continuent à gagner du terrain à Isla de Victoria, répliqua le Colombien. N'est-ce pas ?

— Elles avançaient trop lentement, maugréa Reed. À l'heure qu'il est, j'espérais que nous serions aux portes de la capitale.

— Nous avons dû revoir nos plans, rappela Santiago.

— Pour un résultat chaque fois un peu plus désastreux, apparemment, intervint Borodin avec un sourire de squal. Nous sommes allés de revers en revers ces quinze derniers jours. Il me semble que M. Reed – je veux dire, M. le président – a subi moins de pertes sur le champ de bataille que nous dans notre propre arrière-cour.

— Ce n'est pas votre arrière-cour, corrigea Sun.

La voix du Chinois, légèrement désynchronisée avec l'image satellite, le faisait ressembler à un personnage sorti d'un film de kung-fu mal doublé.

— Vous croyez que je n'ai pas subi de pertes parce que ces salopards ne frappent pas à Moscou ? Avant-hier soir, j'ai failli me faire descendre dans ma propre chambre d'hôtel, alors qu'on m'avait assuré que j'y serais en sécurité. J'ai des gars à moi morts à Nassau dont je n'ose pas réclamer les corps.

— Nous avons tous été touchés, fit remarquer Santiago. C'est à nos ennemis que nous devons nous en prendre.

— Ennemis que vous n'avez toujours pas identifiés, si je comprends bien, fit Tanaka.

— Nous avons un prisonnier, expliqua Santiago. Pour l'instant, malheureusement, il résiste aux interrogatoires.

— Quoi ? Comment est-ce possible ? interrogea l'image numérisée de dom Ambrosio. Vous devez le dorloter !

— À vrai dire, nous avons laissé à nos amis russes le soin de l'interroger... jusqu'à présent.

Borodin se tortilla sous le regard pesant des autres.

— Il est coriace, c'est vrai, reconnut-il, mais je le ferai parler aujourd'hui.

— Et si vous n'y parvenez pas ? demanda Sun.

— J'ai un spécialiste à disposition, les informa Santiago. Prêt à prendre le relais.

— Pourquoi attendre, s'étonna Tanaka, si vous n'avez eu aucun résultat jusqu'ici ?

— C'est moi qui l'ai capturé, dit Borodin en bombant le torse. C'est à moi qu'il revient de le questionner.

— Nous sommes censés collaborer, pas nous faire concurrence, lui rappela Sun.

Le Russe se renfroigna et répondit :

— Bien sûr, si tout le monde insiste, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Sage décision, qui nous est profitable à tous, déclara Santiago.

Maxwell Reed s'éclaircit la voix.

— Si je peux me permettre de vous interrompre, j'ai une dernière question.

— Je vous en prie, monsieur le président. De quoi s'agit-il ?

— Je constate que M. Tripp n'est pas parmi nous. Pouvez-vous nous dire où il est ?

La porte s'ouvrit si silencieusement que Santiago ne l'entendit pas, mais il reconnut instantanément la voix qui répondit à sa place.

— Je suis là, dit Garrett Tripp.

Ce retour était un pari insensé, mais Garrett Tripp avait estimé que c'était également le meilleur moyen de rester en vie. Il avait pris un gros risque rien qu'en passant devant les cerbères du baron de la drogue, mais il s'était dit que Santiago ne perdrait pas son temps à mettre en garde ses *pistoleros* contre un homme qu'ils avaient vu des centaines de fois auparavant, d'autant que Santiago lui-même n'espérait pas voir Tripp se pointer pour le café.

Et le mercenaire avait eu raison.

Jusque-là, tout allait bien.

— Désolé pour le retard, dit-il à l'assistance. J'ai failli me faire plomber à Nassau, et le temps que la fumée se dissipe, tout le monde s'était fait la malle.

— Et vous voilà, dit Borodin d'un air méprisant. Sain et sauf.

— Je suis resté un moment entre la vie et la mort, répliqua Tripp.

— Mais vous avez survécu, constata Santiago. Contrairement à mon *segundo* et tant de mes hommes. Presque deux jours sans nouvelles.

C'était le moment où Tripp savait qu'il jouait à quitte ou double.

— Je ne pouvais pas vous appeler, se défendit-il, avant de m'assurer qu'aucun de vous ne me croyait impliqué dans ces attaques.

Borodin cligna des yeux, surpris.

— Votre instinct ne vous a pas trompé, monsieur Tripp. J'ai personnellement posé cette question et n'ai reçu aucune réponse

satisfaisante.

— Tout juste, reprit le mercenaire en regardant ses maîtres se raidir tout autour de la table. Et je ne pouvais pas vous répondre avant de savoir qui nous harcèle depuis deux semaines.

— Et maintenant, vous le savez ? demanda Santiago d'un ton franchement sceptique.

— Je ne sais pas tout, mais j'en sais peut-être assez pour nous débarrasser d'eux.

Pendant que son auditoire le fixait du regard, Tripp tira le siège qui lui était réservé et s'y installa. Les grommellements venant des téléviseurs à sa gauche avaient cessé.

— Nous attendons vos révélations, monsieur Tripp, relança Borodin, sarcastique.

C'était l'homme à surveiller, quoi qu'il se passe par la suite.

Le mercenaire était prêt à mentir comme un arracheur de dents pour sauver ses miches, mais il préférerait, si possible, éviter de se coller lui-même un flingue sur la tempe. Sans tenir compte de l'injonction du Russe, il se tourna vers Santiago et dit :

— J'ai cru comprendre que vous aviez fait un prisonnier à Nassau.

Santiago hocha lentement la tête.

— Capturé à Nassau, mais pas bahamien.

— Il vous a balancé quelque chose ?

Le regard de Santiago glissa vers Borodin.

— Malheureusement, non. Eduardo s'apprête à l'interroger.

Soulagé, Tripp enchaîna :

— O.K. Voici ce que je pense qu'il vous dira, du moins en partie.

Il avait eu une quarantaine d'heures pour mettre au point son baratin, en accordant une importance particulière aux lieux et en restant commodément vague sur le reste.

Ses informations, affirma-t-il, émanaient de diverses sources qu'il avait réussi à faire parler par la menace ou la persuasion après le feu d'artifice de Nassau. Aucune d'elles ne détenait toute la vérité, mais chacune fournissait une pièce du puzzle.

— Il s'agit d'une opération secrète, commença Tripp, sachant que son auditoire était accoutumé aux coups bas des gouvernements du monde entier. Des commandos qui opèrent dans l'ombre. Je n'ai pas réussi à en apprendre beaucoup plus. Je suis prêt à parier que Washington est derrière tout ça, mais il est possible que les Britanniques aient également intérêt à maintenir Grover Halsey au pouvoir.

À l'autre bout de la table, Maxwell Reed tressaillit en entendant prononcer le nom de son rival. Tripp était sur le point de poursuivre son topo quand Borodin l'interrompt.

— Tout ça est orchestré par les États-Unis ? demanda le Russe, incrédule. Sans commissions rogatoires ni arrestations ? Dites-moi donc ce qu'ils veulent.

— À votre avis ? fit Tripp en répondant par une autre question. Que voyons-nous autour de cette table ? Des criminels notoires qui financent une guérilla contre un gouvernement des Caraïbes plutôt stable et démocratique. C'est un jeu auquel ont coutume de se livrer les États, pas les organisations criminelles. Ils veulent vous punir et gâcher la fête, mais ils ne peuvent pas le faire ouvertement sans risquer d'éventer leurs sales magouilles au passage. D'où les commandos secrets.

Borodin semblait hésiter entre deux réactions : éclater de rire ou bondir par-dessus la table pour planter ses doigts dans la gorge de Tripp. Ce dernier était prêt à contrer l'une comme l'autre. Mais le Russe se contenta de secouer la tête, feignant un soudain coup de fatigue, et demanda :

— Comment voulez-vous qu'on gobe des âneries pareilles ?

Tripp leur donna une foulitude de détails, enjolivant le mensonge original au fil de son exposé et omettant ce qui pouvait l'amener à se contredire. Son auditoire l'écoutait attentivement, l'interrompant de temps à autre par des questions précises. Il répondait généralement qu'il ne connaissait ni les noms, ni les dates, ni les détails de l'opération.

Quand le mercenaire eut terminé son laïus, Borodin secoua de nouveau la tête et fronça les sourcils.

— C'est une histoire fantastique. Sincèrement. Fantastique ! Vous avez réussi à survivre jusqu'ici, monsieur Tripp, mais je doute que cela dure.

— Avant d'écoper d'un carton rouge, rétorqua le mercenaire, je tiens à vous dire que j'ai un plan.

Kenji Tanaka attendit que Tripp ait quitté la pièce et refermé la porte derrière lui, puis il déclara :

— Je dois avouer que son plan me paraît tout à fait sensé.

Assis en face de lui, Borodin grimaçait comme un singe au zoo.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! s'écria-t-il. Comment un homme de votre intelligence peut-il croire à ce conte de fées, Tanaka-san ? Vous faites confiance à un type qui a déjà eu un nombre incalculable

de deuxièmes chances ?

Tanaka resta impassible et répondit :

— Je me fiche qu'il vive ou qu'il meure. Je dis simplement que c'est un plan sensé.

— Quel plan ? C'est un plan, ça ? demanda Borodin à la cantonade, les yeux exorbités. Tripp veut transférer le prisonnier – notre unique prisonnier – à Isla de Victoria. Et pourquoi ? Parce qu'il pense que nos ennemis le suivront !

— Jusqu'ici, les faits confortent sa théorie, intervint Santiago. En partie, du moins. Vous avez transféré le prisonnier de Nassau en Colombie, et la tuerie a repris ici.

Tanaka faillit sourire, tandis que Borodin flairait le piège qu'il s'était tendu à lui-même. Prudemment, sans effets de manches, le Russe s'en prit à Santiago :

— C'est vous qui avez suggéré de l'amener ici. Ne l'oublions pas.

— Je n'ai rien oublié, répliqua le Colombien d'une voix glaciale. Pas plus que vous, je suppose.

— Très bien, reprit Borodin. Admettons que le plan de Tripp fonctionne. Que se passera-t-il alors ? Qu'aurons-nous gagné en laissant ce commando inconnu se promener en liberté sur l'île ? En quoi cela fera-t-il avancer notre cause ?

— Votre point de vue est obscurci par votre antipathie pour M. Tripp, lâcha Tanaka. Vous souhaitez qu'il échoue, et, par conséquent, vous n'écoutez pas vraiment ce qu'il dit.

— Je vous en prie, Tanaka-san, éclairez-moi !

— Avec plaisir, camarade Borodin.

Tanaka se réjouit de voir le Russe se tortiller en entendant ce titre maudit.

— En attirant l'ennemi à Isla de Victoria, nous accomplissons trois choses. Premièrement, nous évitons que de nouveaux coups soient portés à nos intérêts, puisque nous ne possédons pas d'affaires dans l'île actuellement. Deuxièmement, nous plaçons ainsi nos adversaires dans une position stratégique désavantageuse. Ils débarqueront dans une zone de guerre, en infériorité numérique, et même les troupes gouvernementales seront contre eux.

Tanaka marqua une pause, et Borodin en profita pour glisser :

— Vous avez dit « trois choses ».

— En effet. Je pensais que le troisième avantage serait le plus évident. La présence de nos ennemis sur l'île servira notre cause en présentant Grover Halsey comme un pantin au service d'intérêts étrangers. Il nous suffit de tuer un ou deux intrus et de nous arranger

pour que leurs cadavres soient retrouvés en uniforme gouvernemental, avec des armes gouvernementales.

— Il nous *suffit* de faire cette simple chose ? grinça Borodin, le visage empourpré par la colère et l'incrédulité. Et comment suggérez-vous d'accomplir ce petit exploit, Tanaka-san ?

— Ça ne devrait pas être très difficile, répliqua le chef yakuza, puisque nous détenons déjà un de nos ennemis.

Des remarques fusèrent de toutes parts dans le plus grand désordre, puis Hector Santiago s'éclaircit la voix et leva la main.

— Messieurs, messieurs ! Je vous en prie. Je crois qu'il est temps de voter. Qui est favorable à ce plan ?

Des mains se levèrent autour de la table. Sun Zu-Wang et dom Ambrosio donnèrent également leur accord via la connexion satellite. Seul Borodin manifesta une fois de plus son opposition au projet.

— Le plan est donc accepté, annonça Santiago.

Il pressa le bouton de l'interphone placé devant lui et dit quelques mots en espagnol. Peu après, la porte de la salle de conférences s'ouvrit de nouveau, et Tripp regagna sa place. Mais, cette fois, il resta debout près de son fauteuil attitré, mal à l'aise.

— Eh bien, quel est le verdict ? demanda-t-il.

— Vous êtes en veine aujourd'hui, répondit Santiago. Nous vous accordons une ultime chance de gagner cette guerre.

Avant que le mercenaire ne puisse se détendre, le Russe se pencha en avant et ajouta :

— C'est votre dernière chance. Ne commettez pas d'erreur.

Mack Bolan entendit revenir ses gardes-chiourme et se demanda si Eduardo mènerait le cortège, cette fois.

Un instant plus tard, trois hommes se tenaient devant lui. Eduardo le ténébreux sur sa gauche, un inconnu sur sa droite, et, au milieu, Garrett Tripp.

— On ne nous a pas encore présentés, attaqua le mercenaire. Je m'appelle Tripp. Et toi ?

Bolan ne pipa pas un mot.

— Tu es du genre impassible, ironisa Tripp. Pas de problème. Eduardo ici présent compte se servir de toi pour son projet de sciences naturelles, au cas où tu ne le saurais pas. Tu as déjà vu une de ces reproductions du squelette humain quand tu étais gosse ? Sans peau ni chair. Ça pourrait être toi.

Eduardo esquissa un sourire. Bolan resta muet.

— Mais je pensais essayer un autre angle d'attaque, ajouta Tripp, si tu veux bien rester en un morceau encore quelque temps, et même si tu ne veux pas. Vu que ta couverture est grillée.

Si le Guerrier fut surpris, il n'en montra rien.

— Je vois que j'ai touché une corde sensible, observa pourtant le mercenaire. Alors, voilà. J'ai compris ce que vous manigancez. Cela dit, connaître les plans du camp adverse et gagner la partie sont deux choses différentes. Tu me suis ?

Bolan cogita en silence pour tenter de deviner si Tripp bluffait ou s'il savait vraiment quelque chose.

— Sûr que tes copains étaient chagrinés de te perdre. « On n'abandonne personne sur le champ de bataille » et toutes ces conneries, pas vrai ? D'après ce que j'ai compris, ils ont mordu à l'hameçon hier soir, mais ont réussi à décrocher, en pinçant quelques doigts au passage.

Bolan ne fit rien pour cacher son sourire.

— Ça te fait plaisir, hein ? poursuivit Tripp en souriant à son tour. À ta place, je me tordrais de rire à l'idée que mes potes aient un plan pour me sortir de là. Mais il y a un os, tu vois. Le temps qu'ils découvrent où tu es, tu auras changé d'auberge.

Le sourire de Bolan resta plaqué sur ses lèvres.

— Oh, mais ne te bile pas, reprit le mercenaire. On ne les laissera pas dans le vent, je te le promets. Nos traces seront bien visibles, le genre qu'un aveugle ne pourrait pas manquer.

— Ils ne sont pas stupides, lança Bolan.

— Il parle ! glapit le mercenaire avec un sourire radieux. C'est un début. Mais je sais bien que tu mens, petit malin. Ils feraient l'aller-retour en enfer pour te suivre, et c'est exactement ce qu'ils s'apprêtent à faire. Sauf qu'il n'y aura pas de retour, évidemment.

L'Exécuteur imaginait Johnny, Grimaldi et Keely Ross encerclés, pris sous un déluge de feu. Voire pire encore.

— Désolé de gâcher ta journée, mentit Tripp. Je croyais qu'on arriverait à mieux s'entendre si tu étais au courant de ce qui se passe, mais je me suis peut-être gouré.

Eduardo, les mains jointes dans le dos, souriait d'un air satisfait.

— Vous ne savez pas dans quoi vous vous embarquez, l'avertit Bolan.

— On verra bien. Je mise mon pognon sur les gros bataillons. Mais la bonne nouvelle, c'est que tu n'auras pas à regarder tes potes finir en chair à saucisse. Eduardo tient à être du voyage pour te tenir compagnie. Qui aurait cru que ça collerait si bien entre vous ? Je suis

sûr qu'il connaît une bonne douzaine de trucs pour te distraire. Pas vrai ?

— Une centaine, répondit Eduardo. Peut-être plus.

— Tu vois, fit Tripp en se tournant de nouveau vers Bolan. Tu ne t'ennuieras pas une seconde.

CHAPITRE IV

Washington, D.C.

Hal Brognola eut un mauvais pressentiment en décrochant son téléphone privé. Soixante-dix pour cent des appels qu'il recevait sur cette ligne annonçaient de mauvaises nouvelles. Et ce chiffre avait sensiblement augmenté depuis quelques jours. Il était prêt à encaisser un nouveau coup dur avant même de soulever le combiné.

— Allô ?

— C'est moi, Johnny Depp. Je branche le brouilleur.

— Un instant.

Brognola pressa un bouton sur la base de son téléphone et attendit cinq secondes que le voyant vert s'allume.

— O.K., c'est bon. Je t'écoute.

— On l'a raté, attaqua Johnny sans chercher à ménager son correspondant. Des renforts hélicoptérés nous attendaient. Ils nous ont bien roulés.

— Nom de Dieu ! Vous êtes tous indemnes ?

— Ça va. Mais le moral en a pris un coup. Je crois qu'on va devoir repartir de zéro.

— Que comptes-tu faire ?

Brognola avait une petite idée, mais il préférait l'entendre de la bouche du « gamin ».

— Mettre la pression sur Santiago, répondit Johnny. Jusqu'à ce qu'il relâche Mack, ou qu'il ne reste plus personne pour lui transmettre un message.

Le grand fédéral avait répété mentalement l'étape suivante, sachant pertinemment qu'elle ne passerait pas en douceur, voire pas du tout.

— La sécurité de ton frère est une priorité majeure, mais elle est compromise. Il se peut qu'il soit déjà trop tard.

Brognola n'osait pas imaginer les conséquences.

— Je ne suis pas de cet avis, répondit Johnny d'une voix ferme.

— Ça fait déjà quarante et une heures, lui rappela Brognola. Même s'il est encore en vie, cela fera bientôt deux jours qu'ils le cuisinent.

— Raison de plus pour le sortir de là rapidement, fit Johnny.

— Tu sais que ça ne fonctionne pas toujours comme ça.

— Ça ne peut pas marcher si personne n'essaie.

— Ton frère est quelqu'un d'unique, déclara Brognola.

— Voilà pourquoi on ne peut pas se permettre de le perdre.

— Exact. Mais si on l'avait déjà perdu ?

— Il leur sert d'appât, répliqua Johnny.

— Ça ne signifie pas qu'il est encore en vie. Ni même qu'il est encore en Colombie. Il leur suffit de te le faire croire, et tu mords à l'hameçon.

— Ils ont manqué leur première touche et ont perdu quelques gus au passage.

— Ils seront plus prudents la prochaine fois, renvoya Brognola.

— On ne leur laissera pas le choix.

— Trois flingues face au monde entier ?

— Hector Santiago n'est pas le monde entier, même s'il le croit.

— Là-bas, chez lui, il n'est pas loin de l'être, répondit le fédéral. Laisse-moi au moins t'envoyer des gars pour couvrir vos arrières.

— On n'a pas le temps, Hal, insista Johnny. J'ai déjà préparé la prochaine manche.

— C'est-à-dire ?

— Leur rentrer dans le lard, prendre des noms, laisser des messages. Si tu veux m'aider, ce dont j'ai *vraiment* besoin, c'est d'un numéro direct pour joindre Santiago. Sans intermédiaire ni interprète.

— Je vais voir ce que je peux faire. Tu as toujours le même numéro de cellulaire ?

— Négatif, répondit Johnny. On ne prend aucun appel avant d'en avoir terminé ici, mais je te recontacte le plus vite possible.

Les frères Bolan avaient peut-être une grande différence d'âge, mais, en certains points, ils étaient identiques. Tous deux avaient le sens du devoir chevillé au corps. L'un et l'autre étaient incapables de renoncer une fois la bataille engagée, quelles que soient leurs chances de l'emporter.

— Entendu, soupira Brognola. J'appelle la D.E.A. pour avoir ce numéro. Entre-temps, si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Je sais où te trouver.

— Très bien.

— Hal ?

— Hum, hum...

— Merci.

Brognola raccrocha et saisit aussitôt son autre téléphone.

Faute de mieux, il pouvait au moins joindre son contact à la D.E.A. pour lui soutirer ce foutu numéro de téléphone.

Medellín, Colombie

La chambre d'hôtel la rendait claustrophobe. Après avoir couru à travers la forêt et s'être retrouvée suspendue dans les airs comme un poisson au bout d'une ligne, Keely Ross se sentait oppressée entre ces quatre murs, comme plongée dans une nouvelle d'Edgar Allan Poe. Et attendre le retour de Johnny n'arrangeait rien.

— Ça fait un moment qu'il est parti, observa-t-elle.

— À peine une demi-heure, répondit Grimaldi.

— Tu ne penses pas qu'il va tenter un truc dingue tout seul, hein ?

Le pilote sourit.

— Tu veux dire, pour changer des trucs dingues qu'on fait ensemble ? Non, je ne crois pas. À mon avis, le type de Washington a tenté l'approche radicale et il s'est cogné contre un mur.

— Je ne te suis pas, lui dit-elle.

— Le gars avec qui on est en liaison n'appréciera pas d'être mis sur la touche. Il voudra envoyer de l'aide.

— Et c'est *mal*, ça ? interrogea la rouquine.

— D'ordinaire, non. « Une main secourable », « Plus on est de fous, plus on rit ». Choisis le cliché que tu veux. Mais, cette fois, c'est différent.

— Pourquoi ?

— Johnny et Mack se connaissent depuis toujours. C'est une histoire de famille. Dans un cas comme celui-ci, il y a deux bonnes raisons de ne pas sonner la cavalerie. Primo, le temps. Pour Johnny, chaque minute passée à attendre de l'aide est une minute qu'il n'a pas consacrée à tenter de boucler l'affaire. Il ne peut pas rester assis à tuer le temps, que ce soit à l'hôtel ou à l'aéroport.

— Je comprends, répondit Keely Ross. Et la deuxième raison ?

— Il n'a confiance en personne d'autre pour faire le boulot. Notre ami de Washington enverrait sûrement des as, mais ce n'est pas la même chose. Ils risqueraient de passer à côté d'un détail que Johnny aurait vu.

La jeune femme fronça les sourcils et demanda :

— Tu sais ce que je vais te répondre, n'est-ce pas ? À l'inverse, ils pourraient remarquer quelque chose qui lui a échappé.

— Johnny ne voit pas les choses de cette façon.

— Visiblement, toi non plus.

Grimaldi haussa les épaules.

— Ce n'est pas à moi de décider.

— Alors, dis-moi ce qui se passera si on ne retrouve pas Mack, ou si on le retrouve mort.

À son tour, Grimaldi fronça les sourcils et déclara :

— Dans ce cas, je n'aimerais pas être dans l'équipe de Santiago.

Quelqu'un frappa soudain à la porte, et le pilote se leva d'un bond, pistolet au poing. Keely Ross se raidit et saisit instinctivement sa propre arme. Jack lui lança un regard et hocha la tête en direction de la porte.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Police, *Señora*. Ouvrez la porte, je vous prie.

Johnny gara la voiture de location derrière l'hôtel et se reposa un moment. Il inspecta le parking du regard, par habitude, mais ne remarqua rien d'anormal. Les véhicules alentour semblaient inoccupés, et personne ne rôdait autour des bennes à ordures rangées sur sa gauche.

Il vérifia son pistolet, puis descendit de la voiture et la verrouilla. Pas de mouvements furtifs dans les environs, rien qui puisse le mettre en alerte plus qu'il ne l'était déjà. Pourtant, il dressa l'oreille en entendant des pas derrière lui, tandis qu'il pénétrait dans l'hôtel par une porte de service pour rejoindre le hall et les ascenseurs.

Il choisit de prendre l'escalier sur un coup de tête. La chambre qu'il partageait avec Keely Ross était située au troisième étage, près de l'extrémité sud du couloir, avec la chambre de Grimaldi juste en face. En revanche, l'escalier desservait le côté nord du bâtiment.

Johnny vit les inconnus dès qu'il ouvrit la porte palière. Ils étaient trois, tous de taille moyenne, et portaient des costumes criards qui passaient souvent pour être à la mode parmi les voyous. Leurs cheveux mi-longs, copieusement gominés et coiffés en arrière,

encadraient des visages basanés et rasés de frais. La coupe ample de leurs vestes ne parvenait pas à dissimuler complètement leurs armes. Ils se tenaient devant la chambre qu'il partageait avec Keely Ross, tournant le dos à la porte de Grimaldi.

Johnny se glissa à couvert, en laissant la porte suffisamment entrouverte pour observer les trois types. Leur chef leva la main pour frapper à la porte.

Emilio Rodriguez détestait les corvées d'inspection, mais on ne refusait pas un ordre venant d'El Jefe. Tout le monde, sans exception, avait reçu la consigne d'enquêter sur les nouveaux arrivants à Medellín. S'ils repéraient des individus suspects, une opération serait montée pour les kidnapper et les interroger. Tout échec serait synonyme d'élimination.

Dans chaque hôtel, la routine était la même. Rodriguez et ses deux jeunes soldats agrafaient le réceptionniste, lui collaient sous le nez des cartes de police plus ou moins valides, et exigeaient la liste des clients des dernières vingt-quatre heures.

Le Casa de las Palmas avaient cinq nouveaux clients. Deux étaient japonais, expliqua le gérant, des hommes d'affaires de Tokyo. Les trois autres étaient des *gringos*, dont une femme, ce qui fit tiquer Rodriguez. En consultant le registre, il trouva un couple marié, John et Karen Grayson, et une chambre simple au nom de Joseph Garibaldi. Nerveux, le gérant lui assura que leurs passeports étaient en ordre et que leurs règlements par carte bancaire avaient été rapidement acceptés.

Les soldats prirent l'ascenseur jusqu'au troisième étage sans dire un mot. Puis Rodriguez guida le trio jusqu'au bout du couloir. Arrivé au niveau des deux portes du fond, il fut confronté à un choix.

— Celle-ci, dit-il après un instant d'hésitation.

Joseph Garibaldi était le *gringo* qui avait pris une chambre simple, une heure après l'arrivée des Grayson. Il faisait donc un candidat plus probable à une mission secrète, mais personne ne répondit quand le Colombien frappa. Un de ses acolytes lui lança un regard agacé et demanda :

— Je la défonce ?

— Non. Essayons d'abord en face.

Rodriguez tourna les talons et frappa de nouveau. Cette fois, le son d'une conversation filtrait à travers la porte. Au bout de cinq secondes, une voix de femme demanda :

— Qui est-ce ?

— Police, *Señora*. Ouvrez la porte, je vous prie.

— Un instant.

Rodriguez s'apprêtait à frapper de nouveau quand la porte s'entrouvrit, tendant la fragile chaîne de sécurité. Il aurait pu tout enfoncer d'un coup d'épaule, mais la vue d'une femme l'en découragea.

— Excusez-moi, inspecteur, mais je ne suis pas habillée.

Rodriguez vit l'épaule et le bras nus de la jeune femme qui serrait une serviette sur sa poitrine. Il ne distinguait pas le reste de son corps, caché derrière la porte, mais à voir son visage et ses rondeurs sous la serviette, le Colombien se dit qu'elle méritait un coup d'œil plus détaillé.

— *Señora* Grayson ?

— Oui, c'est moi. Il y a un problème ?

— Si votre mari a un instant, nous aimerions lui poser quelques questions.

— Des questions ? s'étonna-t-elle d'une voix délicieusement tremblante.

— Simple routine. Si nous pouvions parler à l'intérieur...

— Mon mari n'est pas là.

— Ah non ? fit Rodriguez en fronçant les sourcils. Vous parliez bien à quelqu'un, à l'instant.

— Oui, à mon mari. Il m'a téléphoné pour m'informer qu'il aurait une heure de retard. Il est en réunion avec le premier vice-président de la Banco de Medellín. Ensuite, nous sortons dîner. Voilà pourquoi...

Elle rougit et serra un peu plus sa serviette en s'effaçant le plus possible derrière la porte.

Rodriguez savait qu'El Jefe était en affaires avec la Banco de Medellín. Il ne pouvait pas se permettre de faire une scène et de mettre en rogne son vice-président.

Il choisit de botter en touche.

— Une autre fois, peut-être. *Señora*, excusez-nous de vous avoir dérangée.

— Ce n'est rien, répondit-elle, visiblement soulagée. Je dirai à mon mari qu'il s'attende à recevoir votre visite.

— *Gracias*.

La porte se referma, et il se dirigea de nouveau vers l'ascenseur, suivi des deux jeunots.

— C'est tout ? demanda l'un d'eux. Tu la crois sur parole ?

— Tu l'as prise pour un soldat, *stúpido* ? gronda Rodriguez. On reviendra voir l'autre ce soir, et peut-être les Grayson. Pour l'instant,

on a encore neuf hôtels à se taper.

Grimaldi attendit, arme au poing, pendant que Keely Ross scrutait le couloir à travers l'œilleton. Il avait une jolie vue sur le dos nu de la jeune femme. Elle serrait la serviette dans la main droite, et un pistolet dans la gauche.

— Je crois qu'ils sont partis, lui dit-elle en murmurant presque.

Elle regagna le lit, sur lequel étaient enchevêtrés son chemisier et son soutien-gorge.

— Désolée pour le strip-tease. C'est la seule astuce qui me soit venue à l'idée.

— Je ne me plaignais pas, l'assura Grimaldi.

— O.K. Maintenant, tourne-toi.

— Question sécurité, ce n'est pas...

— Allez !

Le pilote obtempéra. Il baissa le canon du Beretta et entendit le tissu crisser dans son dos.

— Ils ressemblaient à des flics ? demanda-t-il.

— Va savoir, dans ce pays. Trois agents pour une visite de routine ? Maintenant que tu le dis, j'ai trouvé qu'ils avaient les cheveux un peu hirsutes.

— Ça donne à réfléchir, appuya Grimaldi.

— C'est bon, je suis présentable.

Il se retourna et glissa l'automatique dans son boudier.

— Tu crois qu'ils surveillent l'hôtel ? interrogea la rouquine.

— Impossible à dire sans reconnaître les lieux.

— Johnny ! s'écria-t-elle en se relevant d'un bond.

Grimaldi comprit aussitôt la raison de cette soudaine angoisse. Si la police – ou quelqu'un d'autre – surveillait l'établissement et vérifiait l'identité des clients *gringos*, Johnny serait une proie facile quand il reviendrait.

Le téléphone cellulaire tinta au moment où Grimaldi allait le saisir. Tout surpris, il l'ouvrit et le porta à l'oreille.

— Allô ?

— J'ai vu le comité d'accueil se tirer, annonça Johnny. Ils ont laissé des types sur place ?

— Pas que je sache, répondit le pilote, levant le pouce à l'adresse de Keely Ross. Mais, évidemment, on n'a pas vérifié l'extérieur.

— Tout a l'air clair dans le couloir.

— Où es-tu ?

— Je sors de la cage d'escalier du troisième étage. Compte deux minutes, sauf mauvaise surprise en chemin.

— Affirmatif.

Grimaldi referma le téléphone et commença à égrener les secondes en glissant l'appareil dans sa poche.

— Il est de retour.

— Où est-il ? s'enquit la jeune femme.

— À l'autre bout du couloir. Il arrive.

D'un geste impulsif, elle fit un pas vers la porte.

— À ta place, je ne ferais pas ça, l'avertit le pilote.

Elle s'arrêta et attendit. Peu après, la serrure émit un faible cliquetis. Grimaldi avait de nouveau dégainé son pistolet, mais il baissa l'arme en voyant Johnny entrer, puis il ferma la porte derrière lui.

— Rien à signaler sur ce palier, en tout cas, dit Johnny.

— Tu veux prendre le risque ? interrogea Grimaldi.

— De rester ici ?

Johnny secoua la tête.

— Laisse tomber, poursuivit-il. On a du boulot, et peu de temps pour le faire. Autant dégager.

— Je suis contente de ne pas avoir défait mon sac, plaça la rouquine. TU me donnes cinq minutes ?

— Va pour cinq minutes, répondit Johnny.

— Je prends mes affaires, et on se retrouve dans le couloir, fit Grimaldi.

Johnny le couvrit pendant qu'il sortait de la chambre.

La voie était toujours libre. Le pilote introduisit la carte plastique dans la serrure et pénétra dans la chambre d'en face. Les nouvelles de Washington pouvaient attendre qu'ils regagnent la voiture et s'éloignent de l'hôtel de tous les dangers. Pour aller où, du reste ?

Johnny leur avait dit qu'ils avaient des choses à faire, et Grimaldi savait que le cadet des Bolan ne préparait pas un pique-nique.

« La soirée va être chaude », songea-t-il. Il pouvait seulement espérer que ce ne serait pas eux qui en feraient les frais.

— J'avais peur qu'ils t'aient repéré à l'extérieur, avoua Keely Ross.

Elle s'était jetée dans ses bras dès que Grimaldi avait quitté la pièce, mais Johnny l'étreignit juste le temps de lui donner un rapide

baiser.

— Ils nous guettent peut-être dans le parking. Quoi qu'il arrive, il faut se magnér.

Il leur fallut trois minutes pour emballer leurs affaires de toilette et leurs vêtements dans des sacs de toile. Leurs armes étaient déjà rangées mais toujours accessibles, au cas où ils tomberaient dans une embuscade sur le chemin du parking.

— Prête !

La rouquine portait deux sacs dans la main gauche, qui lui tiraient sur l'épaule, gardant ainsi la main droite libre pour dégainer. Johnny l'imita, jeta un dernier coup d'œil dans la chambre et sortit le premier.

Grimaldi les rejoignit dans le couloir, main droite dans son veston, et dit :

— Rien à signaler pour l'instant.

— Pourvu que ça continue comme ça, répondit Johnny.

Le trio s'engagea en file indienne dans le couloir, Johnny devant, suivi de Keely Ross. Ils ne croisèrent personne en chemin et n'entendirent aucun bruit venant des autres chambres. C'était le creux de l'après-midi, entre travail et divertissement, et ils gagnèrent sans encombre l'escalier.

Ils descendirent les marches le plus silencieusement possible, sans se parler, mains pressées sur leurs pistolets. Johnny s'arrêtait à chaque palier et dressait l'oreille pour détecter les bruits d'éventuels guetteurs tapis dans les étages inférieurs : un murmure, une semelle grinçant sur le ciment, etc.

Rien.

Une fois au bas de l'escalier, ils se faufilèrent vers une porte de service. Johnny accéléra un peu l'allure, moins soucieux du bruit qu'il faisait en marchant. Il ne restait plus qu'un obstacle à franchir pour atteindre le parking, la voiture, la route.

La dernière porte comportait une ouverture vitrée à hauteur des yeux. Johnny fit un pas de côté et tendit le cou pour scruter le trottoir et le parking aussi loin que possible.

— Ça me paraît tranquille, déclara-t-il. Mais restez sur le qui-vive.

Il s'attendait presque à voir des flingueurs surgir des bennes à ordures en traînant des détritiques derrière eux. Personne. Un corbeau solitaire sautillait entre les voitures en quête de nourriture. Johnny ne prêta pas attention à lui, puisque l'oiseau de malheur n'était pas armé, et s'approcha de la voiture de location.

Quand ils furent enfin sur la route, sans personne à leurs trousses, Grimaldi demanda depuis l'arrière :

— Quelles sont les nouvelles du Pays des Merveilles ?

— Ils veulent envoyer la cavalerie. Je leur ai dit de laisser tomber, répondit Johnny d'une voix sombre.

Un silence pesant envahit l'habitable. Johnny savait ce que pensaient les autres. Il avait déjà reconnu mentalement le parcours qui les attendait, jalonné de pièges mortels.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? finit par demander le pilote.

— Il y a deux manières de procéder, répondit Johnny. On peut leur rentrer dedans jusqu'à ce qu'il y en ait un qui crache le morceau.

— Et la deuxième manière ? interrogea Ross, assise à côté de lui.

— Dénicher une autre source pour essayer de savoir où ils ont enfermé Mack.

— C'est faisable ?

— Ça nécessitera peut-être de remonter la chaîne alimentaire, si on a le temps.

— Le plan B me semble avoir plus de chances de donner des résultats, jugea Keely Ross.

— Je suis d'accord, ajouta Grimaldi.

— O.K., fit Johnny. Voyons ce que ça donne.

Le plan A pourrait toujours être activé en cas de besoin, l'option « terre brûlée » avec un aller simple pour le Pays du Grand Sommeil.

— Par où on commence ? lui demanda la jeune femme.

— Le caniveau, répondit Johnny.

CHAPITRE V

Serranía de la Macarena, Colombie

— C'est l'histoire de quelques jours, pas plus. Je vous l'assure.

Semyon Borodin acquiesça, mais ne put s'empêcher de sourire.

— Bien sûr, je comprends, Hector. Pourtant, je n'imaginai pas vous voir un jour obligé de fuir pour vous cacher dans votre propre pays.

— Nous nous cachons tous, répondit sèchement Santiago. Chaque jour, nous cachons nos biens, nos intentions, nos alliances. Vous ne me ferez pas croire que les choses sont à ce point différentes en Russie et que vous menez vos affaires en plein jour.

— Mes affaires, non, concéda Borodin. Mais quand je châtie mes ennemis, je braque un projecteur sur eux pour décourager qui que ce soit de suivre leur voie.

Ils roulaient sur une route de montagne étroite et sinueuse, à bord du troisième véhicule d'un cortège de six. Leur destination était le « chez soi loin de chez soi » de Santiago, dont ce dernier promettait qu'il était à l'abri de toute menace extérieure. Cela faisait quatre heures qu'ils étaient sur la route, et Borodin aurait aimé que le convoi s'arrête au moins le temps de faire une pause.

— Il m'est arrivé de faire des exemples, dont certains récemment, affirma le Colombien. Vous le savez. Vous savez également que notre collaboration ne doit pas être connue avant que la victoire ne soit acquise. Toute révélation anticipée pourrait se révéler désastreuse.

— Je comprends, répondit Borodin, mais si l'histoire de Tripp est exacte, les Américains sont *déjà* au courant, et ils feront tout pour nous éliminer. À quoi bon essayer de cacher une guerre ouverte ?

— C'est notre nature, Semyon. Vous n'avez pas encore compris ça ? Nous sommes des créatures de l'ombre, des hommes de la nuit. Ceux d'entre nous qui s'exposent au grand jour, de Capone, à Chicago, à Noriega, au Panamá, s'attirent toujours les pires ennuis. Vous devriez le savoir. Vous n'êtes plus un enfant.

Borodin ravala la réponse acide qui lui venait à l'esprit. Au lieu de cela, il répondit :

— J'ai investi des millions dans un sanctuaire qui servira mes intérêts. Je ne vois pas pourquoi je devrais faire semblant d'avoir honte.

— Curieux que vous assimiliez la prudence à la honte. J'espère que ce n'est pas un défaut fatal – pour votre bien.

Le Russe lança un regard glacial à Santiago, ne sachant trop s'il devait prendre la remarque comme une menace. Puis il se persuada qu'il valait mieux ne pas relever. Pour l'instant. Le véhicule qui les précédait ralentit, forçant le reste du convoi à faire de même. Borodin tendit le cou pour tenter d'apercevoir quelque chose, n'importe quoi qui puisse suggérer qu'ils étaient arrivés à destination. Mais il ne distinguait que des arbres et des rochers.

— Plus qu'une trentaine de minutes, assura Santiago. À quelque chose près.

— Vous avez l'eau courante et l'électricité, là-bas ? s'enquit Borodin.

— Nous disposons de tous les aménagements nécessaires, dont certains pourraient vous surprendre. Comme je vous l'ai dit, c'est mon chez-moi loin de chez moi.

— Et si nos ennemis nous débusquaient là-bas ? Que se passerait-il ?

— Impossible. À l'heure qu'il est, ils mordillent notre appât et ouvrent la gueule pour avaler l'hameçon.

— Espérons-le, répliqua le Russe.

« Mais si tu te trompes, songea-t-il alors qu'ils commençaient à grimper une piste étroite, on sera coincés ici. Faits comme des rats ».

Centre-ville de Medellín

— Tu crois qu'ils sont ouverts ce soir ? demanda Jack Grimaldi.

— Le business ne s'arrête jamais, répondit Johnny. Ces mecs-là vivent pour ça.

— Mais les gros bonnets...

— On n'a pas besoin d'eux, coupa le jeune Bolan. Il nous suffit de trouver quelqu'un qui soit au parfum.

— Tu ne penses vraiment pas qu'ils essaieront de nous leurrer ? interrogea Keely Ross.

— Je suis certain que si, déclara Johnny.

— Mais, dans ce cas...

— Ils nous tendront un piège, ça oui, poursuivit Johnny. Mais, cette fois, ils garderont l'appât sous la main pour que ça fonctionne. On a gagné la première manche. Ils ont subi de lourdes pertes. Ça fait des jours et des jours qu'on leur colle des raclées. Ils ont autant envie que nous d'en terminer. Voire davantage.

— D'accord, intervint la rouquine. Quoi qu'il en soit, je ne vois toujours pas ce qui te fait croire que Mack est encore en vie.

Assis à l'arrière, Grimaldi attendit la réaction du cadet des Bolan, étudiant ses yeux dans le rétroviseur.

— Parce qu'ils ont encore besoin de lui, répondit Johnny. D'abord, ils voulaient des infos. Maintenant, il est leur seul lien avec le reste de l'équipe. Santiago sait qu'il doit nous attirer à lui avant de pouvoir nous éliminer.

— Et on va lui donner un coup de main ? s'étonna Keely Ross.

— Pas exactement. La dernière fois, le piège était vide et il n'a pas fonctionné. Ils ne prendront pas ce risque le prochain coup.

— Où crois-tu qu'ils vont l'emmener ?

Johnny réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Si je le savais, je pourrais supprimer l'intermédiaire.

— Il faudra le faire quand même, dit Grimaldi, à moins que tu aies l'intention de ramasser un guide local.

— Non, merci, répliqua Johnny. Tout ce que nous voulons, ce sont des infos.

— Et tu crois qu'on apprendra quelque chose, là où on va ? demanda le pilote.

— C'est un point de départ.

— Comment s'appelle l'endroit, déjà ? interrogea la jeune femme.

— El Deguello, fit Johnny.

Grimaldi sourit et déclara :

— C'est un classique.

— Comment ça ? s'enquit-elle en se retournant à moitié sur son siège.

— C'est le titre d'un morceau, expliqua Jack. Les généraux mexicains demandaient à leurs clairons de le jouer la veille des batailles, lorsqu'ils avaient décidé de ne pas faire de quartier. Comme Santa Anna à Alamo.

— C'est censé être encourageant, ton histoire ?

Grimaldi la gratifia d'un nouveau sourire et répondit :

— Ce n'est qu'une anecdote. Il y a peut-être un point qui devrait te dérider un peu.

— Ah oui ? Lequel ?

— Cette fois, les méchants jouent en défense.

Keely Ross fronça les sourcils.

— Je n'ai pas eu cette impression à l'hôtel.

— Ils cherchent, mais ils sont encore passés à côté. Ton petit strip-tease a été efficace.

Elle rougit. Johnny lui lança un regard et demanda :

— De quoi il parle ?

— Il fallait bien que je me débarrasse d'eux. Oublie ça.

— Pas évident, blagua Grimaldi. Tu pourrais rafler un Oscar avec des arguments pareils.

Johnny riait à présent, pour la première fois depuis bien longtemps. Keely Ross l'imita un instant plus tard. Rassuré, Grimaldi s'adossa à la banquette et regarda défiler les néons des devantures à travers la vitre.

— On y est presque, annonça Johnny. Le prochain pâté de maisons, je crois. Si seulement j'arrivais à voir les numéros... C'est là !

Grimaldi étudia El Deguello, littéralement « L'Égorgement », pendant qu'ils continuaient à rouler vers l'est dans le trafic. Pour un night-club, l'endroit semblait plutôt tranquille. Pas de file d'attente à l'extérieur, pas de fêtards attroupés sur le trottoir, rien qui puisse suggérer une quelconque effervescence à l'intérieur du club, hormis son nom. Celui-ci était inscrit en lettres de néon écarlates sur un mur noir, comme un sinistre message peint dans le sang.

« D'accord, songea Grimaldi tandis que Johnny effectuait le tour du pâté de maisons. Au moins, on connaît la règle du jeu. »

Ricardo Cigliano alluma une cigarette, tira une longue bouffée, puis l'écrasa dans un cendrier en cristal. Il essayait de réduire sa consommation, mais, pour le moment, il y avait trop de tensions dans sa vie pour qu'il arrête d'un coup.

Tensions ? Disons plutôt peur paranoïaque.

Cigliano était au courant de ce qui était arrivé à Pablo Aznar à Nassau, et il avait entendu suffisamment de détails sur la récente escarmouche dans les montagnes pour savoir qu'ils étaient en guerre. Cela n'avait rien d'exceptionnel, la guérilla faisant plus ou moins partie du quotidien dans l'industrie de la cocaïne, mais cette fois

personne ne semblait savoir contre qui ils se battaient.

Ou plutôt, personne n'avait pris la peine de le lui dire.

Être maintenu dans l'ignorance était une chose, mais Cigliano n'appréciait pas d'être utilisé comme un simple pion.

Tout ça à cause de ce coup de fil.

Le remplaçant de Pablo Aznar, Ramon Montoya, s'était lui-même chargé de l'appeler. Le message avait été bref et tout sauf clair.

— Si quelqu'un te le demande, s'était entendu dire Cigliano, réponds que l'otage a été transféré à Isla de Victoria.

— Quel otage ?

— T'occupe.

— Qui me demanderait ça ?

— On n'en sait trop rien.

— Et s'ils ne me croient pas ?

— Fais preuve d'initiative !

Montoya ne lui avait pas tout dit, mais Cigliano, assis dans son bureau d'El Deguello, pensait pouvoir reconstituer une partie du puzzle. Le cartel était en guerre contre des ennemis extérieurs, suffisamment puissants pour frapper à Nassau et en Colombie tout en échappant aux représailles. Ils avaient pourtant commis une erreur en laissant un des leurs se faire capturer par les soldats d'El Jefe. Montoya espérait que les autres viendraient au secours du prisonnier, et il leur donnait des indications. Pour quelle raison ?

Pour leur tendre un piège, quoi d'autre ?

Le stratagème était si grossier que Cigliano n'imaginait pas que quiconque puisse tomber dans le panneau. Sauf, évidemment, si l'info était vraie.

Pourquoi l'ennemi l'interrogerait-il lui ? Comment pouvait-il seulement savoir que Ricardo Cigliano existait ?

Une fois de plus, le Colombien se doutait de la réponse. Leurs adversaires avaient étudié en détail l'organisation de Santiago avant d'attaquer. Ils avaient sélectionné des cibles à l'avance et étudié le profil des cadres du cartel. Cigliano en déduisait que l'ennemi était soit une agence officielle, soit un cartel rival. Dans un cas comme dans l'autre, ça ne présageait rien de bon pour ceux qui se trouvaient pris entre deux feux.

Dans l'organisation d'El Jefe, Cigliano n'était pas un élément indispensable, et personne ne le savait mieux que l'intéressé lui-même.

Cela expliquait le fait qu'on l'ait choisi comme messenger.

Il était sur le point d'allumer une autre cigarette quand il décida

qu'il était temps de débaucher. El Deguello survivrait bien sans lui jusqu'à la fermeture. Son adjoint attendait justement l'occasion de montrer de quoi il était capable. Cigliano rentrerait chez lui, se détendrait et oublierait les inconnus censés l'interroger avec des flingues à la main.

Dix minutes plus tard, après avoir débité quelques ordres à son subordonné interloqué, il sortit du night-club par une porte de service et marcha jusqu'à sa Mercedes noire.

Il avait désactivé l'alarme, déverrouillé la portière, et posait la main sur la poignée lorsqu'un bruit de pas derrière lui le fit hésiter. Il commençait à se retourner quand il ressentit un violent coup de massue sur le crâne et sombra dans les ténèbres.

Johnny rattrapa le type évanoui, genoux fléchis pour supporter son poids. Il avait cogné assez fort pour le mettre K.-O., sans pour autant lui infliger de lésions mortelles. Du moins l'espérait-il.

— C'est quelqu'un qu'on connaît ? demanda Grimaldi en s'avançant pour soutenir une partie du fardeau.

— Jamais vu de ma vie, répondit Johnny. Il est sorti par une porte marquée « Privé », et je l'ai vu se diriger vers la Merco. Ce n'est pas un sous-fifre.

Keely Ross avait déjà ouvert le coffre quand ils atteignirent la voiture de location. Johnny et Grimaldi agrippèrent leur prisonnier inconscient pendant qu'elle entourait d'adhésif ses poignets, ses chevilles et sa bouche. Puis ils tassèrent le type dans le coffre, fermèrent le haillon et remontèrent en voiture.

— Il faut trouver un endroit pour l'interroger, observa Grimaldi.

— J'avais dans l'idée de faire une petite balade à la campagne, lança Johnny.

— Et s'il ne connaît pas les réponses ? s'enquit la jeune femme.

— Si tu ne réussis pas du premier coup..., répliqua-t-il.

— ... Remets-toi à l'ouvrage, termina-t-elle. D'accord, j'ai pigé.

— Si tu as une meilleure idée...

— Je n'aurais peut-être pas refusé si vite le soutien de Washington.

— On en a déjà discuté, lui rappela Johnny. Le temps qu'ils arrivent jusqu'ici...

— On sera peut-être tous morts, coupa la rouquine. J'y ai réfléchi, crois-moi. Au train où vont les choses, ce n'est pas improbable.

— Tu peux encore te faire la malle, rétorqua Johnny. Dis-moi

juste où tu veux que je te dépose.

Elle lui lança un regard noir. Grimaldi n'aurait su dire si elle était furax, surprise, ou un peu des deux.

— Tu veux que je file et que je vous laisse tout foutre en l'air ici ? Pas question. Conduis et garde tes plaisanteries pour quelqu'un qui a le sens de l'humour, O.K. ?

Grimaldi dut reconnaître qu'elle avait du cran, et il se détendit un peu en voyant Johnny sourire. Ils étaient loin d'être en sécurité, et toute amorce de discorde au sein de l'équipe n'aurait fait qu'aggraver la situation.

Johnny conduisit prudemment pour sortir de l'agglomération. Pour l'instant, ils n'étaient pas recherchés, et il se contenta de rouler juste à la vitesse autorisée, de façon à ne pas ralentir le trafic et à ne pas attirer l'attention. Par intervalles, il jetait des coups d'œil dans le rétroviseur. Aucune filature, comme il s'y attendait. Pour l'adversaire, ils restaient un ennemi sans visage et sans nom.

Sauf si Mack était en train de vomir ses tripes.

Cette image retourna l'estomac de Grimaldi, et il la chassa aussitôt de son esprit. Il voulait croire qu'il n'était pas trop tard, sinon tout ce cirque aurait été complètement futile.

Et il savait que Johnny n'abandonnerait pas son frère. Jamais.

Pas tant que la moindre lueur d'espoir brillerait.

Jetant un nouveau coup d'œil par la vitre, Jack s'aperçut qu'ils étaient sortis de la ville et longeaient de vastes champs noirs. Cinq minutes plus tard, Johnny s'engagea dans un chemin étroit et roula jusqu'à ce que les phares des voitures sur la route ne soient plus que des lucioles dans la nuit.

Il se rangea et coupa le moteur, puis, se tournant à moitié sur son siège, il lança :

— Au boulot !

Ricardo Cigliano comprit qu'il était mort. Peut-être pas littéralement, mais pas loin. Il bossait pour Hector Santiago depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'on n'emmenait jamais un type à la campagne en pleine nuit pour lui jouer de la mandoline.

Il avait repris conscience au cours de son sombre et suffocant voyage vers nulle part. Il ignorait depuis combien de temps ils roulaient, et ce détail lui parut peu important. Le fait qu'il respire encore et qu'il n'ait pas été tout bonnement abattu dans le parking d'El Deguello aurait pu être encourageant, mais il avait entendu toutes sortes d'histoires d'otages torturés et mutilés.

Il n'y aurait pas de demande de rançon. Ça, au moins, il en était certain. Des truands à la petite semaine découvriraient vite qu'il travaillait pour El Jefe et craindraient la colère de son employeur. Et s'il s'agissait d'un narcotrafiquant rival, il se rendrait compte que Cigliano était remplaçable. Pas de rançon donc, ce qui laissait à penser que ses ravisseurs cherchaient des informations.

Soudain, il entendit de nouveau la voix de Montoya résonner dans sa tête. *Si quelqu'un te le demande, réponds que l'otage a été transféré à Isla de Victoria.*

La voiture commençait à ralentir. Son cerveau se mit à cogiter à toute vitesse pour savoir ce qu'il dirait quand on lui ôterait son bâillon, quelle histoire il devrait tenter de leur faire avaler pour sauver sa peau.

Évidemment, le plus rapide serait de lâcher une réponse avant même qu'ils ne l'interrogent. « L'otage a été transféré à Isla de Victoria ! »

Mauvaise idée.

Il ne gagnerait rien à se déballonner illico. Ses ravisseurs se méfieraient, s'il laissait échapper l'info instantanément, avant même d'être questionné. Ils penseraient qu'il s'agissait d'une ruse, ce qui était visiblement le cas. Inversement, s'ils le croyaient, ses aveux spontanés le feraient passer pour principal responsable d'un incident dont il ne savait strictement rien.

Quel sort lui réserveraient-ils alors ?

Cigliano en frémit d'avance et faillit ne pas remarquer que la voiture s'était immobilisée, moteur coupé. Mais il entendit les portières claquer, ainsi que les pas de ses ravisseurs sur de la terre ou du gravier.

Il ferma les yeux et les maintint clos, tandis que quelqu'un ouvrait le coffre et braquait le faisceau aveuglant d'une lampe-torche sur son visage. S'étaient-ils aperçus que ses paupières tremblaient ? Quoi qu'il en soit, une voix masculine affirma :

— Il fait semblant.

— Allez, *amigo*, lève-toi ! ordonna un autre.

Le Colombien ouvrit les yeux, clignant douloureusement sous l'éclat de la torche, jusqu'à ce qu'elle quitte son visage. Il voyait encore des points blancs quand des mains l'extirpèrent du coffre pour le remettre sur ses pieds.

Ses ravisseurs le lâchèrent, et il tenta de se tenir droit, mais il était encore sonné et avait les chevilles attachées. Malgré ses efforts, il partit en avant et s'étala face contre terre.

— Tu crois qu'il se l'est cassée ? demanda Grimaldi.

— Retourne-le, on verra bien, répondit Johnny.

L'homme s'était éraflé le front en tombant, et saignait légèrement du nez. De l'endroit où elle se tenait, Keely Ross n'aurait su dire si l'appendice en question était cassé, et, somme toute, elle s'en fichait. D'un autre côté, si le type avait le nez bouché et qu'ils ne lui ôtaient pas son bâillon...

Le prisonnier se tortillait en émettant des couinements paniqués sous l'adhésif argenté.

— Je crois qu'il s'étouffe, observa-t-elle. Si ça intéresse quelqu'un.

Johnny arracha l'adhésif d'un coup sec. Cigliano aspira une grande bouffée d'air, comme s'il émergeait d'une longue apnée, à la limite de l'asphyxie. Il remonta dans l'estime de Keely Ross quand elle vit qu'à part ça, il ne bronchait pas. Pas de questions ni de supplications affligeantes.

Cela n'échappa pas non plus à Johnny, qui se pencha sur lui et demanda :

— Tu sais qui nous sommes ?

Le captif secoua la tête en reniflant. Un filet de sang coulait de son nez meurtri.

— Pas la moindre idée ? Tu n'as rien entendu ces derniers jours qui pourrait t'aider à deviner pourquoi on t'a invité à cette petite fête ?

— Non.

Johnny lança un regard à ses compagnons en haussant les épaules.

— D'accord, dit-il. Je vais te mettre au parfum. Ça fait un moment qu'on botte le cul de ton patron, mais, avant-hier, il a eu de la veine. Il a capturé un de nos amis à Nassau et l'a ramené ici. On veut récupérer cet ami, quoi qu'il en coûte. Ça te dit quelque chose, maintenant ?

L'otage réfléchissait. La rouquine le voyait à sa façon de grimacer.

— Il sait quelque chose, déclara-t-elle.

L'homme la regarda avec des yeux qui semblaient l'implorer.

— Je sais seulement ce qu'on m'a dit ! lâcha-t-il.

— Ça sera peut-être suffisant, répliqua Johnny. On t'écoute.

Le Colombien hésita, puis récita comme un perroquet :

— L'otage a été transféré à Isla de Victoria !

Johnny relâcha son étreinte et dit :

— Attends un peu. Qui t'a dit ça ?

L'autre cligna des yeux, puis répondit :

— Montoya.

Keely Ross ne put s'empêcher de lancer :

— Tu veux dire Ramon Montoya ?

— Si !

— La nouvelle est tombée quand ? interrogea Johnny.

— Aujourd'hui. Cet après-midi. Un peu après 14 heures, je crois.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit d'autre ? demanda Johnny Bolan.

— Rien d'autre, assura le prisonnier avec gravité. Montoya a dit : « Si quelqu'un te le demande, réponds ça ». Vous m'avez posé la question, et j'ai répondu.

— Encore un guet-apens, commenta Grimaldi.

Johnny hocha la tête.

— Probablement.

— Très certainement, corrigea la jeune femme.

— D'accord, c'est un piège, reprit Johnny. Mais ça ne veut pas dire qu'ils mentent.

Keely Ross semblait perplexe.

— Répète-moi ça.

— Ils veulent qu'on foute le camp d'ici, ça ne fait aucun doute. Dans ce cas, pourquoi ne pas utiliser mon frère comme appât ?

— Ils peuvent aussi le balancer dans un trou, intervint Grimaldi, puis nous dire qu'ils l'ont emmené ailleurs. Le résultat est le même, si on gobe leur histoire.

— Absolument, répondit Johnny, étrangement calme. Je ne peux pas prouver que tu te trompes, mais je le sens. C'est le genre de truc que Santiago et sa clique feraient. Question de tempérament.

— Je ne te suis toujours pas, fit la rouquine.

— Ils mènent une guerre dans l'île, n'est-ce pas ? Quel meilleur endroit pour se débarrasser de trois ou quatre emmerdeurs ?

— Pourquoi pas ici ? Jusqu'à présent, ils ne se gênaient pas pour tuer sur leur propre territoire.

— Ils sont inquiets, expliqua Johnny. Pour l'instant, ce sont eux et uniquement eux qui morfient. Le piège qu'ils nous ont tendu leur a pété à la figure, et ça leur a coûté cher. Il est logique qu'ils veuillent jouer la manche suivante ailleurs.

— Alors, c'est tout ? interrogea Grimaldi.

— Pas tout à fait.

Johnny dégaina son Beretta et le pointa sur le visage ensanglanté du prisonnier.

— Désolé, *amigo*, mais on n'a pas besoin de témoins en ce moment.

Keely Ross ferma les yeux et attendit le coup de feu.

Washington, D.C.

— Tu en es certain ? demanda Hal Brognola à son correspondant.

— Non, répondit Johnny, mais je sens que c'est vrai.

— Ça sent le piège à plein nez, dit Hal.

— On espère que c'en est un, mais ça ne signifie pas nécessairement qu'ils auront le dessus.

Le « gamin » ressemblait de plus en plus à son frère. Brognola se refusait à penser qu'une génération s'en allait et qu'une autre la remplaçait, mais, en la circonstance, cela paraissait indubitable.

— Quel est ton plan ? s'enquit le fédéral.

— En l'état actuel des choses, on a décidé d'y aller. Mais pas à la manière d'éléphants dans un magasin de porcelaine. Prudemment. Jack peut nous déposer sur l'île, puis se replier à la Grenade ou Antigua, un endroit assez proche pour pouvoir capter un S.O.S.

Brognola n'aimait pas ce qu'il entendait.

— Vous ne serez que deux ? demanda-t-il.

— Pour l'instant.

Il savait ce que Johnny insinuait. « Pour l'instant » signifiait : jusqu'à ce qu'ils retrouvent son frère. Sauf que cela pouvait se révéler chimérique, voire pire s'ils le retrouvaient mort. Des dizaines de choses risquaient de foirer au cours de la mission, mais Johnny ne semblait pas les prendre au sérieux.

— Te séparer d'un tiers de tes forces n'est pas la meilleure idée que j'aie entendue aujourd'hui, lâcha Brognola.

— La force de Jack est dans les airs, lui rappela Johnny. L'autre solution, c'est d'y aller ensemble à la rame et de planquer le bateau, en prenant le risque de rester coincés sur l'île.

— À toi de juger.

Soudain, Brognola se sentit las mentalement, comme si les événements des deux dernières semaines le rattrapaient d'un coup.

— Tu penses que j'ai tort, dit Johnny.

Le ton n'était en rien interrogateur.

— Ne me demande pas ça à moi. Je n'ai jamais eu à prendre une

décision pareille, se défendit le numéro un du Justice Department.

Et il espérait ne jamais avoir à le faire.

— De toute façon, on aurait fini par intervenir dans l'île, observa Johnny. En définitive, c'est là-bas que tout se joue. Si Reed cherche à évincer Halsey, même si on démembre le cartel, il trouvera quelqu'un d'autre pour graisser les rouages de la machine avant qu'on ait le temps de se retourner.

Johnny avait raison. La nature a horreur du vide. S'ils éliminaient les bailleurs de fonds de Maxwell Reed, une autre bande mafieuse les remplacerait avant que l'encre n'ait séché sur leurs certificats de décès.

— Je te proposerais bien mon aide, déclara Brognola, mais je connais le refrain.

— En fait, il y a quelque chose que tu peux faire pour moi.

— Ce que tu veux.

— Les renforts dont tu m'as parlé, poursuivit Johnny, tiens-les prêts à intervenir, au cas où on foire le coup. L'enjeu est devenu trop important pour laisser tomber, s'il s'avère que je suis aussi branque que tu le penses.

— Ce n'est pas ce que je pense, affirma Brognola.

— Ah non ?

— Je pensais que tu étais trop impliqué dans l'affaire, et j'en reste convaincu. Mais ça ne veut pas dire que tu avais le choix. Ton frère n'aurait jamais laissé tomber. Tu le sais aussi bien que moi.

— Mais je ne suis pas lui.

— Qui peut prétendre l'être ? Des types comme lui, on n'en verra plus.

— Il n'est pas encore fini, crois-moi, lança Johnny.

— Je m'accroche, promet le grand fédéral. Quoi qu'il arrive, je surveille vos arrières. Fais passer le message à Jack, tu veux ?

— Absolument. Merci.

Brognola hocha la tête, puis réalisa que son correspondant ne pouvait pas le voir.

— Très bien, conclut-il. Fais gaffe à toi.

— T'inquiète.

Quand la ligne fut coupée, Brognola garda un long moment le combiné à la main, en écoutant la tonalité. Et lorsqu'il le reposa sur son socle, le cliquetis lui fit penser au bruit d'un couvercle de cercueil qu'on scellait.

CHAPITRE VI

Fort-de-France, Martinique

— Combien de temps ? demanda Johnny quand Grimaldi passa devant lui pour la seconde fois.

— Dix minutes. Peut-être quinze, répondit le pilote. On ne décolle pas tant que tout n'est pas en ordre.

« Alors débrouille-toi pour que ça le soit », songea Johnny, mais il garda pour lui sa remarque acerbe. S'il poussait le bouchon un peu trop loin, il y avait une chance que Grimaldi refuse de prendre les airs.

Ils avaient choisi la Martinique comme point d'envol car elle se trouvait un peu plus près d'Isla de Victoria que n'importe quel aérodrome de la Grenade ou de la Dominique. Ils étaient censés effectuer un simple vol de tourisme, rien qui puisse intriguer la tour de contrôle. Aucune question ne leur avait été posée sur la nature de leur cargaison ou le nombre de passagers. Une chance, car, dans le cas contraire, Grimaldi aurait été dans un sale pétrin si on l'avait vu rentrer seul. Somme toute, c'était une nouvelle journée ordinaire au paradis.

Mais Johnny ne s'intéressait pas au paradis. Il avait rendez-vous en enfer, à soixante kilomètres de là.

Le Learjet Longhorn les avait propulsés de Colombie en Martinique en un peu moins de deux heures. Un temps très correct, à plus de huit cent trente kilomètres à l'heure au-dessus des nuages, mais Johnny maudissait ce nouveau retard. Il avait l'impression de patauger dans la mélasse depuis que son frère avait été capturé.

« Ce n'est pas ma faute », ne cessait-il de se répéter, sans parvenir à s'en convaincre vraiment. Ce n'était pas sa faute si Mack avait été fait prisonnier, mais jusque-là Johnny n'avait rien pu faire pour le libérer, se contentant de suivre des fausses pistes dans des ruelles sombres. C'était humiliant et désastreux.

En tout cas, il était certain d'une chose : s'il ne réussissait pas à retrouver son frère, une autre équipe prendrait le relais, mais Johnny

ne serait plus aux commandes. Il fallait tenter le tout pour le tout, cette fois, vaincre ou mourir.

Le Learjet n'étant pas conçu pour le parachutage, ils avaient perdu quatre-vingt-dix précieuses minutes supplémentaires sur l'aéroport de Fort-de-France, où Grimaldi s'était mis en quête d'un appareil répondant à leurs besoins. Il avait opté pour un Beech Queen Air, un bimoteur d'une vitesse maximale de trois cent soixante-dix kilomètres à l'heure. L'engin passait pour une antiquité à côté du Learjet, mais il avait reçu l'estampille de Grimaldi, et cela suffisait amplement à Johnny.

Tout le matériel était à bord. Ils avaient quatre parachutes : deux de type « Halo » pour le largage à haute altitude et l'ouverture à basse altitude, et deux ventraux de secours. Keely Ross n'avait jamais sauté, mais elle avait exigé de le faire quand même, confiante en Johnny et sa montre-altimètre pour lui indiquer à quel moment tirer sur la poignée.

Leurs combinaisons de saut faisaient également office de tenues camouflage, une trouvaille de Grimaldi pour limiter l'encombrement de leur barda. Hormis leurs casques légers, leurs gants et leurs lunettes, ils devaient porter leur arsenal et leur équipement de survie : pistolets-mitrailleurs CAR-15, Beretta 92-F, munitions, grenades et poignards de combat, gourdes, trousses d'urgence, et des rations militaires pour trois jours. Pour communiquer, ils portaient des casques émetteurs-récepteurs, et Johnny s'était également muni d'une radio à ondes courtes d'une portée de huit cents kilomètres. C'était approximativement dix fois la distance qui les séparerait de Jack Grimaldi une fois largués sur Isla de Victoria, mais le cadet Bolan ne voulait prendre aucun risque.

— Tout est prêt, annonça le pilote du Ranch. On le fait, ce boulot, oui ou non ?

— Je suis paré, répliqua Johnny, les dents serrées.

Il embarqua devant Grimaldi pour trouver Keely Ross déjà ceinturée sur son siège. Jack leur tendit des bouteilles d'oxygène avec masques flexibles, leur montra comment accrocher les bouteilles à leurs combinaisons et s'assura qu'ils savaient passer correctement leurs masques.

— Vous sauterez à une altitude d'environ trois mille mètres, leur rappela-t-il. Sans oxygène, vous perdriez conscience avant d'avoir le temps d'ouvrir votre parachute. Et là, bonjour la crêpe à la framboise ! Vu ? Alors, ne ratez pas votre coup, si ce n'est pas trop vous demander.

Une fois son speech terminé, le vieux Jack prit place dans le

cockpit, et Johnny boucla sa ceinture. Deux avions les précédaient sur le tarmac, prêts à décoller. Grimaldi aligna l'appareil en bout de piste en attendant le signal de la tour. Quand celui-ci lui parvint, l'appareil fit un bond en avant, comme un cheval de course se ruant hors de la grille.

— Vous avez intérêt à vous préparer, leur lança Jack, tandis que l'appareil continuait à grimper vers son altitude de croisière. Ce n'est qu'un saut de puce, ça ne prendra pas longtemps.

Pour la première fois depuis quarante-huit heures, Johnny se sentait calme. Il défit sa ceinture et saisit son barda.

Quand ils eurent atteint l'altitude de dix mille pieds, Grimaldi mit le cap au sud-est, droit sur Isla de Victoria, la minuscule zone de guerre qui était l'objet de tous leurs efforts depuis le début de cette campagne. Là-bas, sous une fine couche de nuages, des hommes se battaient et mouraient pour le contrôle d'une île deux fois plus petite que l'État du Delaware. Si son gouvernement élu tombait, une poignée de criminels pourrait alors prendre le pouvoir dans le seul but de s'enrichir sans risque. C'était une opération audacieuse, et Grimaldi n'était pas certain qu'ils parviendraient à la contrecarrer, vu le temps et les forces disponibles, mais ils pouvaient essayer.

Et si ses compagnons échouaient, que ferait-il ?

Le pilote n'en savait trop rien. Pourquoi ne pas aller mitrailler le palais présidentiel ou larguer au hasard une pluie de bombes sur l'île ? Si Johnny foirait la mission qu'il s'était imposée, Grimaldi contacterait Hal Brognola et l'équipe du Black Warriors Ranch. Ensuite, les choses ne seraient plus de son ressort, et il aurait de la veine si on lui accordait un rôle de figurant dans la suite des opérations.

Une fois de plus.

Il jeta un œil à ses instruments et vit qu'ils approchaient de la cible. Plus que quatre minutes et vingt-trois secondes.

— Préparez-vous ! cria-t-il depuis le cockpit. Le grand saut dans quatre minutes !

— On est prêts, répondit Johnny avant de plaquer le masque à oxygène sur son visage. Grimaldi sentit l'appareil faire un écart quand l'un de ses passagers ouvrit la porte latérale.

Cette foutue porte était le point faible de leur plan. Quand Keely Ross et Johnny auraient sauté, il lui faudrait brancher le pilote automatique, passer à l'arrière et fermer lui-même la porte afin d'éviter toute question à l'atterrissage. La manœuvre n'avait rien de sorcier, mais il ne voulait pas penser au bref vol de retour vers Fort-de-France, qu'il effectuerait seul.

L'enjeu était considérable, comme toujours. Un faux pas, une

erreur, et quelqu'un mourrait. Grimaldi avait l'impression de perdre peu à peu tous ses amis et se demandait ce qu'il ferait quand il n'en resterait plus aucun.

— Une minute ! annonça-t-il, puis il commença à égrener les secondes en maintenant l'appareil le plus stable possible.

À « vingt », ils franchirent une zone de turbulences, mais rien d'alarmant. Le temps que le pilote compte à rebours jusqu'à « dix », l'air était redevenu calme. À « un », Grimaldi retint son souffle et écouta les bruits de l'appareil, craignant un pépin de dernière seconde. Un instant plus tard, lorsqu'il jeta un coup d'œil dans la cabine, il était seul.

— Bonne chance, murmura-t-il. Foutez-leur une branlée.

Keely Ross n'aurait jamais imaginé quelque chose d'aussi effrayant. Elle avait sauté les yeux fermés, mais il lui était impossible de les garder clos toute la descente. Elle les avait rouverts juste à temps pour voir un amoncellement de nuages qui fondait sur elle à une vitesse insensée. Elle avait la sensation de chevaucher une fusée dans un banc de brouillard, sans avoir la moindre idée de ce qui se trouvait devant elle.

Pour empêcher son esprit et son corps de se figer de peur, elle se concentra sur l'aspect physique du saut. D'abord, respirer. L'oxygène qu'elle puisait dans la bouteille fixée à son harnais lui glaçait les narines et la gorge. Elle refusait de penser à ce qu'il adviendrait d'elle si le masque venait à s'arracher, ou si la bouteille ne contenait pas assez d'oxygène pour la maintenir consciente jusqu'au bout.

Après sa respiration, la jeune femme se focalisa sur sa position dans l'air. Elle devait veiller à garder les bras et les jambes raides, et ce malgré l'ouragan qui fouettait ses vêtements et menaçait à tout moment de la faire partir en culbute.

« Tu peux y arriver », décida-t-elle. Puis, inquiète, elle se demanda où était Johnny.

Il avait sauté après elle pour s'assurer qu'elle ne se dégonflerait pas, et elle n'avait aucun moyen de le localiser dans le brouillard.

À présent, seules deux choses comptaient : l'altimètre attaché à son poignet gauche et la poignée qui flottait au-dessus de son sein gauche. Keely savait qu'elle serait déséquilibrée en tendant la main pour la saisir, mais elle serait à cet instant-là suffisamment près du sol pour que ce ne soit plus un problème. Elle tirerait un grand coup sur la poignée et attendrait le choc du parachute qui déploierait sa corolle au-dessus de sa tête pour freiner sa descente.

À moins que le parachute ne soit défectueux. Auquel cas, il lui faudrait dominer sa panique et tirer sur la seconde poignée – située au niveau du plexus solaire –, et le petit parachute sanglé à sa poitrine s'ouvrirait en un clin d'œil pour lui sauver la vie.

Elle eut un haut-le-cœur au moment où elle creva la couche de nuages et vit apparaître la cible sous ses pieds, comme un agrandissement photo d'une île au milieu des eaux bleues. Elle savait exactement où ils étaient supposés se poser, à la pointe sud d'Isla de Victoria, mais, de sa position dans le ciel, il lui semblait ridicule de penser qu'elle pourrait atteindre l'île, et encore moins un secteur précis de son immense jungle.

Il lui restait encore six cents mètres de chute avant de tirer sur la poignée et de savoir si elle allait vivre ou mourir. « Entre-temps, songea-t-elle, autant profiter de la vue. »

Sa nouvelle prison n'était pas la pire que Mack Bolan ait connue. Il avait un toit au-dessus de la tête, quatre murs, et une lucarne qui laissait entrer le soleil à certaines heures de la journée. Il n'avait pas accès à ladite lucarne, puisque sa cage – une vraie, avec des barreaux soudés – était posée au centre d'une pièce de deux mètres sur trois.

Il n'était pas enchaîné à l'intérieur de la cage, et n'avait subi aucun interrogatoire depuis son dernier transfert. Le sinistre Eduardo traînait quelque part dans le camp. Il venait le voir régulièrement et tripotait ses instruments de torture, mais tant qu'il ne pénétrait pas dans la cage, ses menaces n'inquiétaient guère Bolan.

Et s'il entrait, il aurait peut-être une mauvaise surprise.

D'après ce que le Guerrier avait pu voir ou entendre, le camp était situé soit à Isla de Victoria même, soit dans une île voisine où les rebelles de Maxwell Reed disposaient d'une base d'entraînement. À voir la réaction des soldats quand un avion survolait les lieux, il penchait pour la première hypothèse. Les guérilleros avaient visiblement peur des raids aériens.

Pourquoi l'avaient-ils transféré à Isla de Victoria, au cœur d'une zone de combats ? Il existait des moyens plus expéditifs de le tuer. De plus, son transfert ne semblait pas correspondre à une quelconque intensification des interrogatoires. Bien au contraire. En dehors des assiettes de féculents qu'ils lui apportaient de temps à autre, ses geôliers l'avaient laissé tranquille. Il ne possédait aucune donnée sur le théâtre des opérations, aucun renseignement utile au sujet des ennemis de Reed.

Il en déduisit donc qu'il servait d'appât.

Pour attraper qui ? La réponse était évidente. Qui d'autre que le

reste de l'équipe ses ravisseurs pouvaient-ils ferrer en agitant le Guerrier au bout d'une ligne ?

Il espérait que les autres seraient assez malins pour ne pas tomber dans le piège, mais il craignait qu'ils ne le suivent malgré tout, d'abord pour le libérer, mais aussi comme s'il s'agissait là de l'évolution normale de leur mission. Si l'ennemi avait installé son poste de commandement dans l'île, Johnny le pourchasserait jusqu'à là. C'était logique. Et suffisant pour couper l'envie à Bolan d'avaloir son ragoût graisseux.

Il repoussa sa gamelle et s'essuya les doigts sur le sol poussiéreux de sa geôle. Il avait envisagé de renverser la cage, mais elle s'était révélée trop lourde. En outre, elle semblait ancrée au sol grâce à des pieux métalliques.

L'idée de s'évader ne quittait jamais vraiment son esprit, mais l'opportunité ne s'était pas présentée. S'ils le sortaient de la cage, ou ouvraient simplement celle-ci pour y pénétrer, il pourrait tenter sa chance. Jusque-là, malheureusement, ses gardes-chiourme se contentaient de glisser les plats sous la porte par un espace de cinq centimètres de hauteur, et d'attendre qu'il les leur rende par la même voie.

Que ferait-il s'il parvenait à ceinturer un de ses gardiens, ou à saisir une arme ? Il n'avait pas de plan précis en tête, étant donné qu'on lui avait mis un capuchon sur le visage en arrivant au camp et qu'il ne connaissait donc pas la configuration des lieux. Au demeurant, il n'avait pas besoin d'une stratégie très élaborée.

S'il pouvait saisir sa chance, il tuerait autant de rebelles qu'il le pourrait et ferait le plus de grabuge possible avant qu'ils ne l'abattent. S'il parvenait à s'enfuir du camp pour disparaître dans la jungle, tant mieux, mais il n'en espérait pas tant.

L'Exécuteur avait la patience des grands félins. Assis dans sa cage, il attendait que l'ennemi commette une erreur fatale.

Victoriana, Isla de Victoria

— Cela dépasse l'entendement, ragea Grover Halsey. Comment cette pitoyable bande de rebelles peut-elle persister à vous échapper ? Voulez-vous bien me l'expliquer, William ?

Resplendissant dans son uniforme d'apparat orné de médailles scintillantes, le général William Drake hésita avant de répondre à son président. La diplomatie n'était pas son fort, et il était à présent pris dans un dilemme qu'il s'était créé lui-même. Halsey avait employé ses

propres termes pour rabaisser leurs ennemis mutuels, soulignant ainsi l'échec de Drake en tant que chef d'état-major.

— Monsieur le président, risqua-t-il enfin, nous savons depuis quelque temps déjà que les guérilleros de Reed Sont entraînés et financés par des étrangers. Ces éléments subversifs méprisent Votre Excellence et cherchent à prendre le contrôle d'Isla de Victoria pour servir leurs intérêts personnels. En réalité, ce sont des criminels, et non des révolutionnaires comme ils le prétendent.

Le président rétorqua :

— Nos troupes sont bien équipées et bien entraînées, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Par conséquent, je répète ma question. Pourquoi ne parvenons-nous pas à mettre la main sur ces gangsters – ces criminels, comme vous les appelez – et à les supprimer ?

— Monsieur...

— On m'a rapporté qu'une récente livraison d'armes en provenance des États-Unis s'était – comment dirais-je ? – égarée pendant le transit. Pouvez-vous me dire ce qu'il en est advenu ?

Drake sentit le plancher se dérober sous ses pieds.

— Pas pour le moment, monsieur. Une enquête a été ouverte, comme vous pouviez vous y attendre, mais...

— Ce que j'attends de mes subordonnés, c'est une loyauté sans faille !

L'exclamation cingla comme une gifle.

— Ce que je ne tolérerai pas, poursuivit Halsey, c'est la trahison et la corruption ! Nous comprenons-nous, général ?

— Oui, monsieur. Parfaitement.

Drake gardait les poings serrés contre ses cuisses pour contenir le tremblement de ses mains.

— Je l'espère, William.

Le président s'était calmé – Dieu merci –, mais n'en gardait pas moins une expression sévère.

— Je dois vous avouer, reprit-il, que je serais profondément attristé si je venais à apprendre que vous m'avez trahi.

— Monsieur, jamais je...

Halsey leva la main pour lui intimer de se taire.

— Je serais attristé, William, mais pas vaincu. Je crois que vous connaissez la différence. En temps de guerre, la trahison est punie de mort, sans appel. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur. Parfaitement.

— Tant mieux. Dans ce cas, je vous donne douze heures pour retrouver les armes manquantes. Je ne tolérerai ni excuse ni retard. Je suppose que c'est suffisamment clair.

— Oui, Votre Excellence !

— Et je veux que cette racaille rebelle soit débusquée, William. Débusquée et éliminée. Malgré toute l'aide étrangère dont ils bénéficient, cela ne devrait pas être un défi insurmontable pour un officier de votre trempe.

— Non, monsieur. Je veux dire, oui, monsieur !

— Cela fait plaisir à entendre, William. Disons vingt-quatre heures ? Douze pour les fusils et douze pour le reste ?

Drake faillit s'étrangler en articulant la seule réponse acceptable.

— Oui, monsieur.

— À la bonne heure !

Le sourire de Halsey illumina le bureau.

— Je suis certain que vous réussirez, enchaîna-t-il. En guise d'encouragements, je vous rappelle que votre vie en dépend.

Drake parvint à saluer sans s'effondrer, tourna les talons et quitta le bureau avec le peu de dignité qui lui restait.

Douze heures pour retrouver les armes volées, douze autres pour débusquer les rebelles et les anéantir. C'était ridicule. L'officier avait une vague idée de l'identité des responsables du pillage, mais comment récupérer des armes qui avaient déjà été vendues au camp adverse ?

Il se dit qu'il n'était peut-être pas trop tard. Faute de mieux, il pourrait faire pression sur quelques suspects pour qu'ils révèlent ce qu'ils savaient. Le président accepterait peut-être leurs aveux et leurs corps brisés à la place des armes manquantes.

Peut-être.

Pour le reste, Drake savait qu'il n'avait aucun espoir de vaincre leurs ennemis avant le soir suivant. Après dix-huit mois de lutte acharnée dans les montagnes et la jungle d'Isla de Victoria, qui pouvait promettre un tel miracle ?

Lui. Du reste, il l'avait fait.

Mais il ne pourrait pas tenir sa promesse.

Le président Halsey, supposait-il, avait décidé de se débarrasser de lui et avait conçu ce stratagème pour le compromettre.

Drake avait trois solutions. Il pouvait tenter de quitter le pays, en remplissant une valise à la va-vite, mais il serait ensuite épié en

permanence par les espions de Halsey.

Deuxième option : il pouvait admettre la défaite et se préparer à mourir avec la satisfaction d'avoir fait de son mieux pour son Dieu, sa patrie et son président. Cette solution avait néanmoins un attrait limité.

La troisième solution consistait à réussir à honorer sa promesse en localisant et en liquidant les rebelles qui menaçaient à la fois la nation et sa propre vie.

Mais comment faire ?

Alors qu'il suivait son escorte jusqu'à sa limousine blindée, Drake songea soudain qu'il y avait peut-être un moyen de gagner. Avec un petit coup de main d'une personne de l'autre bord, il avait peut-être encore une chance de sauver sa peau.

La chute à travers la canopée fut rude. Les lianes et les branches le fouettèrent de toutes parts, et les oiseaux et les singes s'égaillèrent dans la confusion la plus totale en poussant des cris de panique. La forêt tentait de piéger Johnny, et elle y parvint quand son parachute s'accrocha à des branchages et le stoppa brutalement à une dizaine de mètres au-dessus du sol.

Il évalua la distance au tronc d'arbre le plus proche, les jambes pendantes. Une grosse branche se trouvait presque à sa portée, s'il arrivait à se propulser d'un mètre dans sa direction.

Agitant les jambes lentement, puis plus vigoureusement, il se balança d'avant en arrière pour agripper la branche susceptible de lui offrir un chemin jusqu'au sol. Il l'effleura une première fois, puis pendula de nouveau vers l'arrière tandis qu'un bruit de tissu déchiré résonnait au-dessus de sa tête.

Au balancement suivant, il attrapa la branche à deux mains et jeta une jambe par-dessus pour se mettre à califourchon. Une fois en équilibre, il dégrafa le harnais de son parachute et le laissa tomber dans le vide. Il ne pourrait pas l'enterrer, comme il aurait fallu, mais tout peloton de recherche serait obligé de scruter la cime des arbres pour le repérer. Et le temps qu'ils trouvent sa voilure suspendue à dix mètres du sol, l'Américain serait loin.

Il descendit prudemment, de branche en branche, veillant à ne pas se faire piquer par un serpent ou un insecte venimeux. Par endroits, l'écorce moussue était glissante, mais il s'accrochait rageusement, par la seule force de la volonté. Finalement, arrivé à la base du tronc dénuée de branches, à trois mètres cinquante du sol, il se laissa tomber et atterrit en roulé-boulé.

— Tu t'es arrêté en chemin pour boire un café ? demanda une voix derrière lui.

Il se retourna et vit Keely Ross qui l'observait, à quelques mètres de distance.

— Ils n'avaient pas ma marque préférée, répondit-il. Tu n'as pas eu de problème pour la descente ?

— Tu veux dire, à part les engelures et le moment génial où j'ai vu défiler toute ma vie devant mes yeux ? Non, à part ça, aucun problème, merci.

— Où est ton parachute ? interrogea Johnny.

— Je l'ai planqué dans un arbre creux. Je l'ai recouvert du mieux possible et j'ai effacé mes traces pour qu'ils ne sachent pas quelle direction j'ai prise. Je vois que le tien n'est pas arrivé jusqu'au sol.

— Fortune de guerre, répliqua Johnny en consultant sa boussole. On n'a pas intérêt à traîner par ici. Quelqu'un nous a peut-être repérés.

Puis il détermina leur itinéraire en mettant le cap au nord-ouest.

— C'est par ici, indiqua-t-il à la rouquine en pointant son doigt vers le sous-bois.

Le principal inconvénient de leur plan était le relatif manque d'informations sur les opérations militaires en cours à Isla de Victoria. Les cartes indiquaient la position des villes, toutes de taille fort modeste, mais le plus important était ce qui ne figurait pas sur les cartes.

Johnny ne savait pas où se trouvait le Q.G. des rebelles du Mouvement victorien de libération, ni où étaient localisés leurs avant-postes. Il ignorait quels étaient les villages qui servaient de poste de commandement aux troupes gouvernementales. Et surtout, il n'avait aucune idée de l'endroit où son frère était détenu, à supposer qu'il soit réellement dans l'île.

C'était le désespoir qui l'avait conduit jusqu'à cette clairière, et il était contraint de poursuivre sa mission en dépit des risques. En revanche, Keely Ross et lui ne s'aventureraient pas dans la jungle sans un semblant de stratégie. Ils décidèrent donc – malgré quelques réserves de la part de la jeune femme – de progresser par étapes jusqu'à la capitale en suivant le cap défini. Ils s'arrêteraient au camp le plus proche, où Johnny savait qu'ils rencontreraient les troupes rebelles, et où quelqu'un pourrait leur indiquer la piste à suivre. De gré ou de force...

— En route ! lança-t-il.

Puis il démarra d'un pas décidé, avec la certitude que la rouquine

le suivrait.

Quelques instants plus tard, ils disparaissaient dans la pénombre de la jungle tropicale.

CHAPITRE VII

Barry Joslin essuya son visage trempé de sueur avec le plat de la main. En cet après-midi d'été étouffant, il aurait voulu être n'importe où ailleurs que dans cette foutue jungle, à pourchasser des fantômes.

C'était pourtant ce qu'il savait faire de mieux. Et puis, ça payait les factures.

— Commencez à chercher par ici, annonça-t-il à Samuel Folkes, son homologue antillais et commandant en second.

Joslin songea qu'il ne s'habituerait jamais vraiment à voir des Noirs d'une île des Caraïbes porter des noms britanniques, mais ainsi allait le monde.

— Ils peuvent être n'importe où devant nous à partir de ce point, poursuivit Joslin en braquant les deux canons de son M-16/M-203 vers l'épaisse forêt. S'ils existent, évidemment.

— Des parachutes ont été aperçus, répliqua sèchement Folkes.

— Ils ont été signalés, corrigea Joslin. C'est pas du tout pareil.

— Que faisons-nous ici, dans ce cas ?

— Vous connaissez la réponse aussi bien que moi. Ce sont les ordres. On vérifie ce qu'on nous dit de vérifier.

— Mais vous n'apportez aucune foi au témoignage d'un insulaire. C'est ça ?

— J'ai foi en moi, répondit Joslin sèchement.

Il leva son arme à deux mains et la porta près du visage de Folkes. Puis il ajouta :

— Et j'ai foi en ceci, au moins jusqu'à ce qu'il me lâche. Allez, vous autres ! Déployez-vous et commencez la battue. Rappelez-vous qu'on cherche des parachutes et des parachutistes. N'oubliez pas de jeter un œil aux arbres au-dessus de vous. Restez en vue les uns des autres et ne vous perdez pas. Gardez le silence, sauf si vous trouvez quelque chose. Exécution !

Les hommes formèrent une ligne et entamèrent leur lente progression à travers la forêt pluviale, écrasés par la chaleur étouffante. Des habitants d'un village situé à l'ouest disaient avoir

aperçu des parachutes se poser dans les environs, mais il n'y avait eu aucun contact direct, aucune confirmation. Cela rappelait à Joslin un incident survenu deux mois plus tôt. Une de ses patrouilles avait affirmé que leur éclaireur avait été emporté par un aigle de la taille d'un avion de tourisme. Ils avaient rapporté le fusil du malchanceux, comme si cela pouvait constituer une quelconque preuve. Joslin l'avait déclaré comme déserteur, et la prime habituelle de cent dollars avait été offerte pour sa tête.

Des oiseaux géants et des parachutistes, bon sang de bonsoir !

Le mercenaire était prêt à en rire, sauf que la rumeur courait que des visiteurs mal intentionnés pourraient bientôt pointer leur nez dans le secteur. Cela avait sûrement un rapport avec l'inconnu que Tripp détenait au camp principal, en déduisit Joslin, mais tout cela était top secret, et on ne l'avait pas mis dans la confiance. Même s'il y allait en renâclant, il n'avait pas l'intention de saloper le boulot.

Un soldat imprudent a peu de chances de faire de vieux os, surtout au milieu d'une guerre civile bordélique.

Le ciel se couvrit, accentuant l'obscurité du sous-bois, et le mercenaire eut de plus en plus de mal à distinguer, sous les fougères et les racines biscornues, des indices prouvant que les intrus avaient atterri là.

— Par ici ! cria quelqu'un sur sa droite.

Joslin se renfrogna et se dirigea vers le point d'origine des cris. Quand le soldat éleva la voix pour la deuxième fois, il aboya sèchement :

— Ferme-la, nom de Dieu ! Je t'ai entendu !

Il ne connaissait pas le nom du soldat en question. Un caporal, d'après ses galons, qui se tenait à l'ombre d'un arbre gigantesque dont la base avait été partiellement creusée par la foudre, ou des insectes. À l'intérieur de la cavité, que l'intrus avait astucieusement recouverte de fougères, étaient dissimulés un parachute et un harnais.

— Merde alors ! Je te félicite, mon garçon, lança-t-il au caporal. Les autres, regroupez-vous. On a maintenant confirmation qu'il y a au moins un parachutiste, et peut-être plus. On ne sait pas qui ils sont, ni ce qu'ils cherchent, mais on part du principe qu'ils sont hostiles. On est en alerte rouge. Les recherches continuent. Ouvrez l'œil.

Il sentit que Folkes l'observait, ne prêta pas attention à lui, mais grimaça en recevant la première goutte de pluie sur le crâne.

Il se mit à tomber de grosses gouttes éparses qui crépitaient dans les feuillages et sur le sol. Puis, soudain, les cieux s'ouvrirent, et un

véritable déluge s'abattit sur eux.

— Je suppose que c'est pour cette raison qu'on l'appelle la forêt pluviale, hasarda Keely Ross en élevant la voix pour se faire entendre au milieu des trombes d'eau qui dégringolaient de la canopée.

— La bonne nouvelle, fit Johnny, c'est que la pluie efface nos traces.

Il n'avait pas besoin d'annoncer la mauvaise nouvelle. La visibilité avait été réduite à quelques dizaines de centimètres, et l'eau qui leur rinçait le visage les obligeait à cligner des yeux en permanence. De plus, la pluie torrentielle freinait considérablement leur avance en transformant le sol en boue collante. En certains endroits, des ruisseaux coulaient maintenant à la place des sentes empruntées par les animaux, rendant leurs pas encore plus hésitants. Ils pointèrent leurs armes vers le sol pour éviter qu'elles ne se remplissent d'eau, et Johnny regretta de ne pas s'être souvenu de l'astuce des combattants de la jungle qui consiste à enfiler un préservatif sur le canon pour le garder au sec.

Il ignorait s'ils avaient été repérés pendant leur descente, ou s'ils étaient poursuivis, mais il eut un mauvais pressentiment en marchant sous la pluie battante, trébuchant et glissant dans la gadoue presque à chaque pas. Il lui semblait que les éléments eux-mêmes s'étaient ligués contre lui pour l'empêcher de retrouver et de libérer son frère. Dans de telles conditions, Johnny comprenait que certains puissent baisser les bras et renoncer à la mission. Il ne pouvait compter que sur son intuition pour se persuader que son frère était encore en vie. La piste Isla de Victoria était un piège si grossier que la plupart des professionnels auraient refusé de la suivre.

Mais les pros en question ne risquaient pas de perdre leur dernier être cher dans la partie. Ils ne savaient pas ce que c'était que d'être témoin de la mort tragique de sa famille, de devoir lutter aux confins de la folie pour reprendre pied, puis de voir le cauchemar recommencer.

Seule une poignée de gens sur terre connaissait ce sentiment, et Johnny n'avait pas le temps de l'expliquer à ceux qui n'avaient pas vécu cette expérience. Il était membre du grand club des Survivants, avec cotisations payées à vie, et il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour venir en aide à son frère.

La pluie avait mis Barry Joslin d'une humeur de chien. Les vêtements qui collaient à la peau ne le gênaient pas, pas plus que ses chaussettes détrempées qui faisaient des bruits de succion à chaque pas, ou l'eau tiède qui lui douchait le visage. Ce qui le rendait furax,

c'était de travailler avec des amateurs, des branquignols, et de savoir que la pluie effaçait toutes traces éventuelles des inconnus.

Ils avaient retrouvé le premier parachute abandonné à six kilomètres du camp. Puis le second à quelques mètres à l'est du premier, accroché à un arbre à une dizaine de mètres du sol. Pour l'heure, ils n'en avaient trouvé que deux, ce qui tendait à confirmer les témoignages qui étaient à l'origine de cette maudite patrouille.

Où étaient passés les parachutistes ?

Joslin n'avait aucune certitude sur la question. Il était peu probable qu'ils aient fait route vers le sud, car, dans ce cas, ils auraient fatalement croisé son équipe. À part ça, ils pouvaient avoir pris n'importe quelle direction. Il lui était impossible de ratisser toute l'île avec une quinzaine d'hommes, fussent-ils d'excellents pisteurs. Et avec cette putain de pluie...

Joslin s'essuya le visage et s'efforça d'aborder le problème méthodiquement. Si les parachutistes ne s'étaient pas dirigés vers le sud à partir de leur point d'atterrissage, cela signifiait qu'ils ne connaissaient pas l'existence du camp principal, où était enfermé le prisonnier. S'ils étaient réellement à sa recherche et n'avaient encore aucune piste, où iraient-ils ?

Pourquoi pas la bourgade la plus proche ?

C'était un pari, mais Joslin n'imaginait pas les intrus se mettre à errer dans la jungle dans l'espoir de tomber sur des signes qui les conduiraient à leur ami. S'ils atteignaient un village, ils pourraient au moins poser des questions, peut-être glaner une info sur l'endroit où les rebelles plantaient leurs tentes.

C'était maigre, mais le mercenaire allait devoir s'en contenter.

Lui, il savait où se trouvait le village le plus proche.

— Nous allons à Johnstown, annonça-t-il à la troupe. Simon et Trent, passez devant.

Le hic, c'était qu'ils recherchaient deux types, mais pouvaient très bien tomber sur quatre, cinq ou six hommes en armes. Auquel cas, ils seraient dans une sacrée merde.

Joslin ne connaissait pas les détails, mais il savait ce qui s'était passé aux États-Unis, au Panama, à Nassau et en Colombie. Son camp – celui qui lui versait sa solde, en tout cas – avait subi une série de déculottées ces dernières semaines. En contrepartie, leur seule prise était un type en cage qui refusait de leur dire quoi que ce soit.

Barry Joslin n'avait rien d'un lâche, mais il n'était pas ravi à l'idée de croiser dans la jungle une unité d'élite façon Rambo, alors qu'il n'avait pour le soutenir que Folkes et onze soldats qui étaient, au

mieux, à la hauteur de la tâche dans leurs bons jours.

— Pas étonnant que cette guerre n'en finisse pas, murmura-t-il.

La piste de Johnstown les menait vers le nord-ouest, et Joslin savait qu'ils en avaient au moins pour trois heures de marche. Plus probablement quatre. Et il enrageait de savoir que les fugitifs avaient plus d'une heure d'avance sur eux. Le temps que ses soldats atteignent la zone d'atterrissage et trouvent les parachutes, les deux fuyards avaient pu couvrir la moitié de la distance jusqu'à Johnstown.

Toutefois, il était parfaitement possible qu'ils aient pris une autre direction. Auquel cas, sa brillante stratégie n'aurait d'autre résultat que de lui faire perdre un peu plus de temps.

Une chose au moins était claire : il ne pouvait pas se présenter devant Tripp les mains vides, pas après avoir découvert ces parachutes. La solution la plus sensée était d'appeler. Ils obtiendraient peut-être même de l'aide du camp principal.

Tout en continuant à patauger dans le borbier, Joslin décrocha le talkie-walkie fixé à sa ceinture et pressa le bouton « transmission ».

— Olympus, ici Zion. Vous me recevez ? Merde ! Olympus, répondez !

Keely Ross se demanda s'il était possible de se noyer en marchant sur la terre ferme au milieu de la forêt. Mais quand elle jeta un coup d'œil à ses pieds trempés, elle s'aperçut qu'elle avait mal formulé sa question. La jungle ne reposait plus tout à fait sur la terre ferme. Il était tombé une telle quantité de pluie que la jeune femme avait l'impression de marcher dans une série de torrents boueux, là où le sol était totalement sec une heure auparavant.

Elle espérait que Johnny savait où il les embarquait. Le plan – si on pouvait l'appeler ainsi – consistait à gagner un village, à établir prudemment le contact avec ses habitants et à déterminer quel camp ceux-ci soutenaient dans la guerre civile qui gangrenait l'île. Il y avait fort à parier qu'ils diraient à leurs visiteurs armés ce qu'ils voudraient entendre, mais, quoi qu'il en soit, le tandem espérait découvrir où se trouvait le camp rebelle le plus proche. S'ils survivaient jusque-là, ils auraient alors une chance de trouver Mack Cooper.

À supposer que la rumeur sur son transfert à Isla de Victoria soit vraie.

« Trop tard maintenant pour faire marche arrière, songea-t-elle. On est là, et bien là. Il faut te faire à cette idée. »

Elle faillit éclater de rire à cette pensée, au bord de la crise de nerfs. C'en était trop : le saut à haute altitude, la marche, la pluie.

Mais elle ne pouvait rien y changer. La seule issue, c'était de marcher droit devant, de suivre Johnny jusqu'au terminus.

Elle vit son compagnon faire halte sur la piste inondée et se retourner vers elle.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Super ! Rien de tel qu'une marche forcée pour vous redonner la pêche.

Il la regarda en clignant des yeux, le visage dégoulinant de pluie, puis il secoua la tête et reprit son chemin dans la boue. Un sourire féroce resta figé sur le visage de la rouquine pendant une centaine de mètres, puis il s'effaça, et elle se concentra de nouveau sur un objectif simple : suivre comme son ombre la silhouette détrempée de Johnny à travers la forêt pluviale.

*

* *

« Encore une heure, estima mentalement Johnny. Au moins. »

Bien que désorienté par l'orage, il pensait avoir gardé le bon cap pour gagner le village le plus proche indiqué sur la carte. L'approche serait délicate, mais il avait eu le temps d'y réfléchir pendant sa longue et harassante marche sous la pluie.

Il savait que des mercenaires blancs combattaient aux côtés des forces rebelles dans l'île. L'idée était donc de se faire passer auprès des villageois pour des membres de l'armée de « libération » perdus dans la forêt, et de demander leur chemin pour rejoindre le camp le plus proche.

L'orage rendrait leur histoire plus crédible, mais le plan comportait des risques. Les locaux seraient peut-être hostiles aux rebelles, et armés. Dans ce cas, Keely Ross et lui pourraient se retrouver contraints de tirer sur les gens qu'ils voulaient aider, à moins que les villageois ne les descendent tout bonnement lors d'une embuscade.

D'un autre côté, si ces mêmes villageois soutenaient les rebelles et connaissaient de vue tous les mercenaires blancs, l'approche de Johnny pourrait se révéler tout aussi sanglante.

Le Mouvement victorien de libération guerroyait contre les loyalistes de Grover Halsey depuis maintenant près de deux ans. Logiquement, la guérilla devait disposer de plusieurs bases opérationnelles dans la campagne. Même si les locaux leur indiquaient le chemin du camp le plus proche, rien ne garantissait que Johnny y trouverait son frère.

Mais, au moins, il trouverait quelqu'un à interroger.

Mack ne serait peut-être pas dans le camp en question, mais quelqu'un saurait où il était retenu prisonnier, ou s'il était vraiment dans l'île. Johnny obtiendrait cette information, quelle que soit la méthode à employer, et malheur à ceux qui essaieraient de l'arrêter.

En passant entre deux gros troncs d'arbre, il fut momentanément abrité de la pluie et se retourna pour regarder Keely Ross. Elle titubait légèrement en marchant, autant à cause de la fatigue que de la piste glissante, supposa-t-il. Tous deux étaient épuisés, sans aucun répit en vue. Mais, par ce temps, une pause n'aurait servi à rien, puisque toute cette foutue forêt était trop détrempée pour qu'on puisse y allumer un feu.

Il attendit à l'abri des deux grands arbres que la jeune femme le rejoigne. L'endroit était légèrement moins humide, l'entrelacs de branches au-dessus de leurs têtes ne laissant filtrer qu'une fine bruine.

— Tu ne vas pas me lâcher maintenant, hein ? demanda-t-elle.

— Je reprends mon souffle. Tu tiens le coup ?

— J'irai jusqu'au bout. Je n'arriverai peut-être pas très fringante, mais on n'est pas là pour faire de l'esbroufe, pas vrai ?

— O.K. On ne devrait plus être très loin. Je compte environ une heure.

Il vit Ross regarder derrière lui en plissant les yeux.

— Peut-être moins, déclara-t-elle.

Johnny se retourna et aperçut trois Noirs, torse nu, portant seulement des pantalons kaki détrempés et des baskets hors d'âge. Ils braquaient sur lui de vieux fusils à culasse mobile, à quinze mètres de distance.

Le général William Drake buvait un café généreusement arrosé de rhum en cherchant un moyen de sauver son poste, et peut-être sa tête, lorsque son aide de camp frappa et passa la tête par la porte de son bureau.

— Mon général ? Monsieur ?

— Vous voyez bien que je suis là, Soames. Qu'y a-t-il encore ?

— Une communication radio, mon général. Nous venons de l'intercepter.

— Quel genre de communication radio ?

Drake n'était pas réputé pour sa patience. Et aujourd'hui, il n'était vraiment pas dans son assiette et avait les nerfs à vif.

— Un message des rebelles, mon général.

Le lieutenant Soames s'était risqué à entrer complètement et se tenait raide comme un piquet devant le bureau nu de Drake.

— Cela vient du front, mon général, ajouta-t-il.

— Eh bien ! Parlez !

— Il semble qu'il y ait... un regain d'activité, mon général.

— Bon sang, ne me dites pas qu'ils prennent d'assaut la capitale, marmonna Drake. Il ne manquerait plus que ça.

En fait, cette perspective ne l'inquiétait pas autant qu'elle l'aurait fait en temps normal. Il avait lui-même la tête sur le billot, alors pourquoi se faire du mouron pour une bande de politicards véreux ?

Soames ne savait trop si Drake attendait de lui un rire ou une réponse. Il opta prudemment pour la réponse.

— Non, mon général. Apparemment, ils traquent des parachutistes.

Drake cligna des yeux et posa sa tasse.

— Que dites-vous, Soames ?

— Les rebelles, mon général. Ils tentent de localiser des parachutistes à la pointe sud de l'île. Comme s'ils pensaient qu'il s'agit d'une incursion des nôtres.

— Nous n'avons pas de parachutistes, Soames.

— Non, mon général. C'est d'autant plus curieux. Curieux ? Nom de Dieu, c'était foutrement bizarre. Qui sauterait en parachute sur Isla de Victoria pour se retrouver à errer dans la forêt en territoire rebelle ? Il fallait être fou, décida Drake. À moins que...

— D'où venait le message ? demanda-t-il. Avons-nous les coordonnées ?

— Une position approximative, mon général. Ils se sont sûrement déplacés depuis, mais nous savons où ils vont.

— Et où vont-ils ?

— Ils se dirigent vers Johnstown, mon général. Ils semblent penser que c'est aussi l'objectif des parachutistes. Nous ignorons pour quelle raison, mon général.

— Et je me fiche de savoir pourquoi, renvoya Drake. Si les rebelles se dirigent vers Johnstown, faisons de même. Cela nous changerait un peu, de partir à la bataille en position de force. Vous ne croyez pas ?

— Si, mon général !

— Et comment que ça nous changerait ! Avez-vous une idée de l'effectif du détachement rebelle ?

— Ils ne sont sûrement pas nombreux, mon général. Leur chef a demandé des renforts.

Drake sourit.

— C'est encore mieux s'ils envoient des renforts. Quand ils découvriront que nous avons capté leur message, il sera trop tard. Combien avons-nous d'hélicoptères en état de voler, Soames ?

— Je crois qu'il y en a quatre sur six, mon général. C'était mieux que la moyenne. Les hélicos étaient des UH-60 Black Hawk rachetés à l'armée américaine, capables d'embarquer quatorze soldats avec leur équipement complet. Avec quatre appareils, Drake pouvait donc dépêcher cinquante-six hommes à Johnstown en moins de deux heures, alors que les rebelles gagneraient le village à pied ou par la route.

Avec un peu de chance, ses troupes arriveraient avant eux.

Il lui fallait une victoire pour impressionner ses maîtres avant que Halsey ne tire le tapis sous ses pieds. Bien entendu, ce ne serait pas *la* victoire attendue, mais, étant donné les circonstances, chaque pas dans cette direction était le bienvenu.

Et si l'expédition tournait à l'échec, au moins Drake partirait-il dans un grand « bang » plutôt qu'en gémissant.

— Je veux que les hélicoptères soient chargés à pleine capacité et s'envolent immédiatement pour Johnstown. Je n'accepterai ni excuse ni retard. L'ordre est de débusquer et de détruire l'ennemi à tout prix. Compris ?

— Oui, mon général !

Soames, franchement excité, dut lutter pour réprimer un sourire.

— Très bien, ajouta Drake. Dans ce cas, qu'attendez-vous ?

CHAPITRE VIII

En réalité, il y avait plus de trois tireurs, comme Johnny le comprit quelques secondes après leur apparition. Keely Ross et lui étaient encerclés. Un type armé d'un fusil couvrait leur flanc gauche, et deux autres leur flanc droit. Ils étaient idéalement placés pour déclencher un feu triangulaire propre et sans bavure, et le duo n'avait aucune chance de neutraliser les six hommes sans prendre au passage un tir mortel.

— Maintenant, on fait quoi ? demanda la rouquine.

— On reste cool.

— Bonne idée.

L'anglais étant la langue officielle d'Isla de Victoria, Johnny savait qu'il n'aurait pas de souci de traduction. Sur un ton posé, malgré la pluie qui lui fouettait le visage et dégoulinait de son menton, il déclara :

— Nous nous rendons à Johnstown pour une visite amicale. Connaissez-vous le chemin ?

L'un des tireurs lui répondit par une autre question.

— Vous avez besoin de toutes ces armes pour une visite amicale ?

Johnny savait qu'il ne pouvait pas éluder la question. Le moment était venu de jouer cartes sur table.

— Nous sommes à la recherche d'un ami, dit-il. Il est retenu contre son gré sur cette île. Et nous avons l'intention de le libérer.

— Votre ami n'est pas à Johnstown, affirma le porte-parole de la troupe.

— Je le sais, enchaîna Johnny, mais nous avons besoin d'aide pour localiser ceux qui l'ont capturé.

Leur leader fronça les sourcils.

— Nous ne nous mêlons pas des affaires des Blancs.

— On ne vous demande pas de vous battre à nos côtés, répondit l'Américain, ni même de nous guider jusqu'à eux. Un indice nous suffira.

— Un indice ?

— Un signe, une indication. Rien de plus.

— Les mots sont comme les armes, lança le chef du groupe. Si on les utilise de façon inconsidérée, ils peuvent mutiler et tuer.

Il pesa un instant la situation, puis ajouta :

— Vous allez nous suivre jusqu'à Johnstown. Nous en déciderons là-bas.

— C'est d'accord, dit Johnny. Allons-y.

— Donnez-nous d'abord vos armes, ordonna le leader.

Johnny fit mine de réfléchir à la question, comme s'il avait le choix, puis :

— Très bien. Mais il faudra nous les rendre si nous faisons de mauvaises rencontres en chemin.

Sa remarque sembla surprendre l'insulaire.

— La voie est libre, répondit-il. Vous serez en sécurité, sauf si vous nous avez menti.

— Dans ce cas, pas de problème.

Deux hommes s'avancèrent pour prendre leur armement. Johnny et Keely Ross leur confièrent leurs fusils d'assaut, puis se débarrassèrent de leurs harnais de combat et de leurs cartouchières. Les deux porteurs grimacèrent sous le poids de leur barda et s'écartèrent d'un pas pesant.

— Maintenant, suivez-moi, ordonna le chef.

Puis il tourna les talons et se mit à marcher vers le nord à grandes enjambées.

Une quinzaine de minutes plus tard, l'orage commença à faiblir. Dans un premier temps, Johnny le remarqua à peine, et même quand la pluie eut complètement cessé, des gouttes continuèrent à dégringoler de la canopée gorgée d'eau. Au bout de quarante minutes, le soleil refit son apparition et transforma la forêt pluviale en un gigantesque sauna.

Chaque pas devint alors un calvaire, et Johnny se sentit soulagé de ne pas avoir à porter son équipement sur ses épaules meurtries. La terre, la végétation et ses vêtements eux-mêmes fumaient. Il aurait rêvé de s'allonger dans la boue pour se reposer, mais ce n'était pas à l'ordre du jour.

Ils marchaient depuis une heure quand un sifflement retentit devant eux, stoppant net leur escorte.

Le chef de la patrouille répondit par une sorte de cri de singe ou de chien blessé. Sur ce, une sentinelle armée d'un fusil de chasse surgit

de nulle part, conversa brièvement avec l'homme de tête, puis s'évanouit de nouveau dans le sous-bois obscur.

Il fallut donc encore marcher, sur une piste qui semblait s'ouvrir devant eux comme par enchantement. Johnny tenta de prendre des repères en chemin, mais les herbes hautes et les arbres se ressemblaient tous à ses yeux.

Il n'appréciait guère de se retrouver sans armes, mais Keely et lui n'auraient pas survécu s'ils s'étaient obstinés à les garder. Au point où ils en étaient, le moindre progrès était un plus. S'ils devaient engager le combat dans les minutes à suivre, il ferait de son mieux avec ce qu'il avait.

À peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit qu'ils sortirent de la forêt pour arriver dans un hameau blotti au milieu d'une clairière. Des maisons rudimentaires étaient disposées autour d'une place centrale de forme ovale. Les villageois s'étaient rassemblés pour les accueillir et observaient le petit groupe qui émergeait du mur de végétation.

— Bienvenue à Johnstown, déclara le leader de la patrouille. Ici, vous trouverez peut-être des réponses à vos questions, mais pas forcément celles que vous souhaitez entendre.

Barry Joslin en avait sa claque de cette foutue jungle. Ça, c'était certain. D'abord la pluie qui manquait sans cesse le flanquer par terre et l'obligeait à crachouiller comme un poisson de vase, puis la chaleur poisseuse qui le faisait transpirer dans son treillis déjà détrempe et lui pompait la moitié de son énergie.

« La prochaine fois, songea-t-il, je demanderai le désert, bordel ! Ou peut-être l'Antarctique. »

Malgré cela, la troupe marchait à un bon rythme. Joslin et Folkes connaissaient tous deux le chemin pour Johnstown, comme le reste du groupe. Le problème n'était pas de se repérer dans la forêt, mais plutôt de prendre son temps, pour ne pas faire trop de tintamarre et ne négliger aucun indice éventuel en cours de route.

L'éclaireur de l'équipe émit un sifflement – un peu à la manière d'un perroquet à qui on aurait coincé les balloches dans un casse-noisettes, pensa Joslin – et leur fit signe de le rejoindre. Quand Folkes et Joslin arrivèrent à sa hauteur, il leur montra des traces dans la boue.

— Après la pluie, un groupe est passé par ici, affirma l'homme.

— Tu en es certain ? lança Joslin.

— Voyez vous-même.

Joslin s'accroupit, regrettant de ne pas posséder le précieux gène « Davy Crockett » pour interpréter ce qu'il voyait.

— Combien étaient-ils, d'après toi ?

L'insulaire eut un haussement d'épaules éloquent.

— Pas beaucoup. Huit ou dix.

Sensass.

Les deux groupes seraient donc presque de force égale, s'ils se croisaient dans la jungle avant l'arrivée des hommes de Tripp. Bon sang, comment avaient-ils pu manquer six à huit parachutes ? L'orage n'avait pas été si violent que ça. Joslin ne trouvait aucune explication, à moins que...

— Je suppose qu'ils se dirigent toujours vers Johnstown, hasarda-t-il.

L'éclaireur acquiesça et répondit :

— Affirmatif, chef.

Un comité d'accueil était venu à la rencontre des paras, pour les escorter.

— On continue ? s'enquit Folkes.

— Et comment ! En accélérant le train, on a une chance de les rattraper en chemin.

C'était pourtant peu probable, Joslin était bien obligé de l'admettre. Les habitants de Johnstown connaissaient sûrement une demi-douzaine de raccourcis qui leur donnaient l'avantage dans cette course contre la montre. Le mercenaire n'avait guère envie de s'attaquer à tout le village avec une douzaine d'hommes seulement, mais Tripp lui avait annoncé par radio que les renforts étaient en route. Il pouvait demander confirmation de leur heure approximative d'arrivée, mais risquait ce faisant de passer pour un dégonflé.

— En route ! ordonna-t-il sèchement. Il faut profiter de la lumière du jour.

Le village ne semblait pas avoir de chef à proprement parler. Keely Ross et Johnny attendirent sur la place centrale, entourés de visages dont l'expression allait de l'hostilité à la simple curiosité. Le chef de la patrouille disparut, puis revint un instant plus tard en compagnie d'un homme plus petit et plus âgé que lui. La rouquine supposa que le vieil homme – le maire ? le chef de tribu ? – n'était pas sorti les voir tout de suite avec le reste des villageois car ce n'aurait pas été digne de son rang.

Sans le protocole, elle n'aurait pas deviné qu'il s'agissait de

quelqu'un d'important. L'homme ne portait aucun costume de cérémonie, aucun insigne, loin de la représentation hollywoodienne du chef d'une « peuplade autochtone ». Sa chemise en jean et son pantalon kaki étaient propres et relativement secs, en dépit de l'humidité ambiante. Il s'adressa à Johnny.

— Je m'appelle Arthur Holmwood. Les gens de Johnstown m'ont demandé de parler en leur nom. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Vos hommes, répliqua Johnny ; mais nous marchions dans cette direction quand ils nous ont interceptés.

— Dans quel but ?

— Je suppose que votre ami vous l'a déjà dit.

— J'aimerais l'entendre de votre bouche, renvoya le vieil homme.

La suite se jouait à quitte ou double. S'il se révélait que les villageois soutenaient la guérilla, Johnny et Keely Ross risquaient d'être exécutés en vitesse.

— Un de nos amis a été kidnappé par les rebelles qui font la guerre à votre président, expliqua l'Américain. Ils l'ont amené ici, à Isla de Victoria.

— Pourquoi ici ? demanda Holmwood.

— Ils tablaient sur le fait qu'on les suivrait.

— Ce que vous avez fait.

— C'est exact, concéda Johnny. Cela dit, on a un peu brouillé les pistes. Ils nous ont manqués à notre arrivée, mais je suppose que quelqu'un les a alertés, à présent. Il est possible qu'ils soient déjà à nos trousses. Nous sommes à la recherche de leur camp, et nous espérons que quelqu'un d'un village voisin pourrait nous renseigner.

Holmwood fronça les sourcils et dit :

— Vous avez pris le risque de les conduire jusqu'à nous ?

— Pas vraiment. Primo, s'ils opèrent dans le secteur depuis un moment, ils savent déjà que vous êtes là. Secundo, nous nous sommes efforcés de rester discrets, jusqu'à ce que vos hommes nous épinglent.

— Vous avez en partie raison, admit le chef du village. Nous connaissons ces gens-là et eux connaissent Johnstown. Par deux fois, ils sont venus ici la nuit et ont emmené des gens. Raison pour laquelle nous postons à présent des gardes aux abords du village.

— Pourquoi ont-ils pris ces gens ? demanda Keely Ross.

— Ils ont d'abord emmené une jeune femme, répondit Holmwood. Nous ne l'avons jamais revue. Peut-être était-elle à leur goût. L'autre villageois enlevé leur a servi de guide quelque temps. Il était payé, c'était son choix. Mais je crois qu'il en avait trop vu et avait changé

d'avis. Nous l'avons retrouvé dans la forêt quand ils en ont eu fini avec lui.

— Donc, vous ne les portez pas vraiment dans vos cœurs, en déduisit la jeune femme.

— Ils viennent ici au péril de leur vie.

— Apparemment, on est sur la même longueur d'onde, intervint Johnny. Si vous pouviez nous indiquer la direction de leur camp, on reprendra notre chemin, et vous n'aurez plus qu'à oublier...

— Trop tard, déclara l'ancien.

— Pourquoi ?

Holmwood fit tomber la tension en le gratifiant d'un sourire.

— Il est trop tard pour partir aujourd'hui, expliqua-t-il. Il va bientôt faire nuit. L'endroit que vous cherchez est à vingt-cinq kilomètres d'ici, et vous ne pourrez pas trouver votre chemin dans l'obscurité. Je vous conseille de rester ici et de partager un repas avec nous. Vous partirez demain matin.

— Je vous remercie, répondit Johnny, mais...

Un cri aigu résonna à travers la forêt, provenant apparemment de la piste qu'ils avaient suivie pour gagner le village. Holmwood se raidit brusquement.

— Ils ont retrouvé votre trace, annonça-t-il. Un détachement armé approche de Johnstown.

Keely Ross en eut un frisson dans le cou.

— Maintenant, nous allons vraiment avoir besoin de nos armes, dit-elle au chef du village.

Ce dernier réfléchit un instant, puis se tourna sur sa gauche et fit un signe de tête. Les deux sentinelles qui avaient porté leur barda fendirent la foule des villageois pour le leur restituer. La jeune femme enfila d'abord son harnais de combat, puis ses cartouchières, contente à présent de sentir leur poids sur ses épaules. Enfin, elle saisit le CAR-15 et constata avec satisfaction qu'il était chargé.

— O.K., lança-t-elle, au moment où Johnny finissait de boucler sa ceinture de pistolet. On procède comment, cette fois ?

Le leader de la patrouille qui avait ramené les étrangers à Johnstown regrettait à présent de les avoir débusqués. Il aurait même préféré les tuer dans la forêt – faire n'importe quoi pour écarter du village le danger qui approchait à grands pas.

Il écouta le doyen donner des ordres à ses hommes. Holmwood parlait sans élever la voix.

— Je préfère qu'ils n'entrent pas dans Johnstown, si nous pouvons l'éviter, déclara-t-il. Et surtout, je ne veux pas faire courir de risques aux villageois. Quant à la question de savoir si ce sont nos visiteurs qui ont amené le danger à nos portes, ou nous-mêmes, je ne peux pas y répondre. Quoi qu'il en soit, nous devons agir sans délai.

Ce reproche déguisé fit monter le sang au visage de Robert Grant. Il avait pris une décision parfaitement sensée en conduisant les étrangers au village pour que Holmwood puisse les jauger. Pourtant, il semblait à présent que cette simple mesure de précaution avait mis en danger le village et tous ses habitants. Grant était donc prêt à se racheter, mais les mots du vieil homme le surprirent de nouveau.

— Robert, tu montreras le chemin du camp aux étrangers. Prends tes hommes avec toi, et soyez prêts à vous défendre. Je conduirai les autres dans un endroit plus sûr, jusqu'à ce que la menace soit écartée. Si nous sommes chanceux, nos maisons seront peut-être encore debout quand nous reviendrons.

À ces mots, Johnny grimaça et demanda :

— Vous allez les laisser piller le village ?

— Il y aura peut-être des dégâts si nous partons, répondit Holmwood. Mais si nous restons pour nous battre, nos maisons seront inévitablement détruites.

— Je ne comptais pas vous suggérer de les affronter *ici*, dit l'homme blanc. À votre place...

— Vous n'êtes pas à notre place, coupa Grant, furieux. Vous n'êtes pas chez vous, ici. Vous nous apportez la mort sans vous en soucier, et vous insultez le sage de notre village comme si vous...

— Ça suffit ! s'écria le doyen en s'interposant entre les deux hommes.

Il fit face à Grant avec une expression de colère mêlée de déception, et ajouta :

— On n'a pas de temps à perdre à se chamailler.

Johnny fronça les sourcils, serra son arme contre lui, puis s'adressa à Holmwood.

— J'allais vous dire que nous pourrions aller à leur rencontre sur la piste et les asticoter un peu, et peut-être les tenir à distance du village.

— Même si nous gagnons la partie, objecta Grant, ils reviendront. Les méchants reviennent toujours punir les faibles.

— Êtes-vous vraiment si faibles ? demanda le cadet des Bolan. Je vois ici des fusils et des hommes pour s'en servir.

— Nous ne sommes pas des guerriers, répondit Holmwood. Nous

survivons en restant en dehors des conflits et en évitant de foncer tête baissée sans une bonne raison.

— Je dirais que vous en avez une, vu que l'ennemi frappe à votre porte, renvoya Johnny.

— Par votre faute ! tonna Grant.

— Nous n'étions pas là quand ils ont emporté vos amis, intervint Keely. Je n'avais jamais entendu parler de Johnstown jusqu'à aujourd'hui, mais vous jouez au chat et à la souris avec les rebelles depuis bientôt deux ans. Il serait peut-être temps de vous défendre.

— Une heure au village et vous prétendez nous dire comment nous devons vivre ? Quand nous devons mourir ? C'est typiquement américain ! lança Grant en ricanant.

— C'est décidé, trancha Holmwood avant que les étrangers ne puissent répondre. J'emmène les villageois au nord. Robert, j'espère que tu leur offriras ton soutien, mais ce n'est pas un ordre. Je fais confiance à ton jugement.

— Je le ferai, annonça Grant.

Puis il éleva la voix :

— Les hommes célibataires qui veulent nous aider, allez chercher vos armes. Seulement les armes à feu !

Ils furent une demi-douzaine à tourner les talons et à se précipiter chez eux. Grant les regarda s'éparpiller et, sentant que les étrangers l'observaient, se demanda combien d'entre eux seraient encore en vie dans les prochaines heures.

Lorsque les derniers villageois se furent évanouis dans la pénombre de la forêt, Johnny se tourna vers les sept volontaires. Leur chef avait la même mine hostile que lors de leur première rencontre sur la piste.

— Vous ne voulez pas de nous ici, dit Johnny comme une évidence. Et franchement, Johnstown n'était pas sur la liste des endroits que je rêvais de visiter. Le problème, à présent, est que nous sommes ici, et que nos ennemis le savent. Ils viendront, qu'on parte ou qu'on reste. S'ils trouvent le village désert, il est possible qu'ils le détruisent simplement par dépit. On a une chance de les en empêcher si on les affronte sur la piste, mais je ne peux garantir ni votre sécurité ni celle de vos maisons, quoi que nous fassions.

— Vous voulez qu'on les combatte dans la forêt. interrogea Grant.

— Exact. Il serait idiot de vous battre dans vos maisons si vous pouvez choisir un autre champ de bataille. Vous connaissez la forêt comme votre poche. Mieux qu'eux, j'espère.

— Ils ne sont pas de notre village. Il y a parmi eux des Blancs, comme vous.

— Eh bien, voyons de quoi ils sont faits, appuya Johnny. Ce qu'il nous faut, c'est un endroit pour leur tendre une embuscade, le plus vite possible.

— Vous me suivrez ? demanda Grant, sceptique.

— On s'en remet complètement à vous, répondit Johnny.

Grant fronça les sourcils, puis hocha la tête et dit :

— C'est par là.

Il partit en courant vers le sud, suivi par les villageois en armes, tandis que Johnny et Keely Ross fermaient la marche.

Grant s'arrêta à quatre cents mètres au sud du village. La piste était encore dégagée, mais la jungle commençait à gagner du terrain de chaque côté. Le coin paraissait approprié. Plusieurs arbres couchés procuraient des abris sur les flancs, et les broussailles épaisses permettaient de se dissimuler.

— Dommage qu'il n'y ait pas de plantes au Kevlar par ici, ironisa la rouquine tandis qu'ils se déployaient de chaque côté de la piste.

Johnny acquiesça, conscient que les fougères et les arbustes ne les protégeraient pas des balles. Mais leurs ennemis souffriraient du même handicap. L'équipe locale bénéficiait au moins du mince avantage de la surprise, à moins que l'adversaire ne se révèle plus rusé que prévu.

Ils prirent leurs positions et attendirent. Johnny et Keely Ross étaient postés à chaque extrémité d'un énorme rondin disposé parallèlement à la piste, sur le flanc est. Johnny avait une assez bonne vue sur une trentaine de mètres de piste, mais les cibles se déplaçant dans la forêt n'auraient guère de mal à lui échapper.

« C'est limite », songea-t-il.

Après quinze minutes d'attente dans les herbes, à écouter les insectes bourdonner autour de lui, Johnny entendit un autre son. Il dressa l'oreille et reconnut les bruits caractéristiques des hommes essayant de marcher silencieusement dans la forêt.

Ces chasseurs-là n'étaient pas mauvais, mais pas non plus invisibles. Il leur fallait bien respirer, suer et mettre un pied devant l'autre.

Johnny les regarda avancer en file indienne sur la piste. Il n'aperçut qu'un visage blanc, barbouillé de peinture camouflage. Apparemment, c'était une petite patrouille, de force à peu près égale à la leur.

Il cadra le soldat de tête dans son viseur, attendit le moment idéal,

puis caressa tendrement la détente de son CAR-15.

Garrett Tripp avait insisté pour commander lui-même les renforts sur le terrain. Il avait sélectionné des mercenaires de confiance, un pour quatre soldats insulaires, soit vingt hommes en tout. C'était le mieux qu'il puisse faire tout en maintenant la sécurité du camp et en gagnant l'objectif en un temps acceptable.

Ils auraient pu faire appel aux hélicos, mais cette mission nécessitait des forces au sol. Tripp savait qu'ils risquaient de parcourir un long chemin pour rien s'ils arrivaient trop tard, mais il lui fallait quand même tenter le coup. Il n'aurait peut-être plus l'occasion de capturer un autre sujet à interroger, quelqu'un qu'il pourrait utiliser pour faire pression sur le gros dur déjà en cage.

Mais, pour ça, il fallait leur mettre le grappin dessus. Tandis qu'il courait vers Johnstown au milieu de sa troupe – sécurité oblige – le mercenaire espérait que Barry Joslin n'avait pas tout fait foirer.

Ce con aurait pu attendre pour s'approcher du village, bon sang. Trop tard pour le lui reprocher maintenant. Tripp ne lui avait pas donné l'ordre de temporiser car il craignait que l'ennemi ne lui file entre les doigts une fois de plus. Il ne pouvait plus se le permettre.

Ils continuèrent donc à courir, au-delà de l'épuisement. Leurs mouvements devenaient automatiques, leurs membres s'engourdisaient peu à peu.

Enfin, après un interminable chemin de croix mené au galop, ils entendirent des coups de feu devant eux. Tripp ordonna à la troupe de s'arrêter, tenta de reprendre son souffle et rassembla autour de lui ses hommes harassés.

— On y est, lança-t-il, au bord de la suffocation. On ne sait pas dans quoi on s'engage, mais vos amis sont en train de livrer un combat à mort. Leurs adversaires veulent empêcher votre président de reprendre sa place légitime. Il serait tentant de les tuer à la première occasion, mais nous devons essayer de faire des prisonniers.

Les soldats acquiescèrent mollement et poussèrent quelques ricanements las en préparant leur artillerie.

— Très bien, poursuivit Tripp. C'est maintenant que les choses sérieuses commencent, les gars. Remuez-vous le train et en avant !

Ils s'engagèrent au trot dans la pénombre du crépuscule, vers le bruit des coups de feu et les lueurs des flammes de bouche. Tripp leur emboîta le pas sans se défilier, mais tout de même content que d'autres que lui ouvrent la voie. Le commandant sur le terrain avait le devoir de se préserver au maximum ; c'était sa philosophie.

Un instant plus tard, le vacarme du combat redoubla d'intensité, et Tripp comprit que ses hommes étaient maintenant au cœur de l'action. Il ne savait toujours pas à quels ennemis il avait affaire, mais espérait bien que les parachutistes étaient parmi eux. Dans le cas contraire, leur marathon à travers la jungle n'aurait été qu'une perte de temps, voire pire.

Car si les paras n'étaient pas là, ils étaient peut-être déjà en train d'observer le camp et de préparer une attaque, alors qu'il avait réduit de moitié le nombre de sentinelles.

Le mercenaire se ressaisit avant que la paranoïa ne le gagne complètement. Il avait un combat à remporter, des ennemis à tuer, et peut-être un ou deux prisonniers à disséquer plus tard, à sa guise.

Mais il fallait d'abord les attraper, et cela nécessitait de verser le sang.

Il serra son fusil entre ses mains et s'avança dans l'épaisse végétation, en quête de cibles pour calmer sa rage.

Keely Ross tira une brève rafale de CAR-15 et vit sa cible s'écrouler dans un lit de fougères en battant des jambes. Le type était probablement blessé, mais elle n'aurait su dire à quel point. Il restait donc un danger potentiel. Elle expédia une autre giclée dans le sanctuaire végétal du soldat touché, et les battements cessèrent.

Le hic était qu'ils se retrouvaient à présent surpassés en nombre. La rouquine ne savait trop d'où étaient sortis les renforts, mais ils étaient bien là, et cela rendait l'issue du combat bien plus incertaine. Ce n'était pas le pire qu'elle ait eu à affronter depuis le début de leur croisade, cependant, il suffisait d'un tireur, d'une balle pour que le rideau se baisse définitivement.

« Alors, fais gaffe », songea-t-elle en se mettant en quête de la cible suivante. En grande majorité, leurs adversaires aguerris gardaient la tête baissée et profitaient des premières ombres de la nuit pour se faufiler à travers les arbres. Le soleil allait se coucher, et elle se demanda comment diable ils allaient pouvoir prendre le dessus et survivre dans l'obscurité.

Johnny tirait depuis l'autre extrémité du rondin qui les abritait, tandis que les balles ennemies arrachaient du tronc une pluie d'échardes pointues.

Keely Ross repéra une autre cible. L'homme rampait dans les broussailles de son côté de la piste, étonnamment près d'elle au moment où elle s'en aperçut. Elle n'aurait su dire s'il était blanc ou noir sous ses peintures de guerre, mais il appartenait à l'autre camp, et c'était tout ce qui comptait dans la mesure où sa vie était en jeu.

Le type traquait quelqu'un sur la gauche de la jeune femme, cherchant le bon angle de tir. Visait-il Robert Grant ? Elle ne connaissait pas les noms de ses compagnons, mais ils étaient tous dans le même bateau, lequel risquait de sombrer d'une minute à l'autre.

Elle saisit sa chance et lâcha une rafale qui transforma le visage grimé du soldat en masque écarlate. L'homme s'effondra comme un sac, sans protester. Pas de battements de pieds cette fois, seulement la mort subite.

Mais il se passait quelque chose...

Comme le staccato des armes résonnait dans ses oreilles, elle mit un moment à identifier le nouveau bruit et à en localiser la source. Cela venait de l'ouest. Un vrombissement se rapprochait à toute vitesse et couvrirait bientôt les aboiements secs des coups de feu.

Des hélicoptères.

— On a de la visite, lança-t-elle à Johnny.

— Je les entends ! cria-t-il en retour.

Il s'agissait forcément d'autres soldats, et quel que fût le camp qu'ils défendaient, Johnny et elle restaient des cibles de choix.

Elle était sur le point de poser une question à son compagnon quand deux guérilleros surgirent de la forêt sur sa gauche en tirant rageusement depuis la hanche.

Keely Ross pivota pour les affronter, en se demandant si leurs visages grimaçants seraient la dernière chose qu'elle verrait jamais.

CHAPITRE IX

Dans la plupart des batailles, il arrive un moment où les combattants marquent une pause pour tenter de comprendre ce qui se passe autour d'eux. Un moment où le chaos abolit toute espèce de stratégie, où rien n'a plus de sens que le besoin rageur de tuer.

Johnny avait atteint ce point dangereux quand les hélicoptères firent leur apparition. Il s'était attendu à voir arriver des renforts ennemis, les avait vus approcher à pied par le sud, mais les hélicos, c'était une autre paire de manches. Le premier appareil qu'il aperçut entre les arbres appartenait aux forces gouvernementales, avec sa peinture vert olive et ses gros chiffres blancs sur l'empennage. Les emmerdes prenaient une tout autre dimension, et il ne savait pas trop comment y remédier.

Mack s'imposait de ne jamais tirer sur des flics ou ceux qu'il considérait comme « des soldats du même bord ». Johnny ignorait si cela s'appliquait aux troupes régulières d'Isla de Victoria, mais Keely Ross et lui étaient là plus ou moins pour aider le gouvernement en place, et cela n'aurait eu aucun sens d'ouvrir le feu sur des soldats supposés être leurs alliés.

Mais le vrai problème était ailleurs : aucun officiel victorien ne savait qui était Johnny, et encore moins pourquoi il était là. Le président d'Isla de Victoria n'avait pas été informé de sa mission et ne pouvait donc pas rappeler ses molosses ni leur demander gentiment de ne pas mordre.

Il courut vers l'autre extrémité du rondin et avertit Keely Ross en élevant la voix :

— Il faut décamper avant que les troupes régulières n'atterrissent.

— Ces types-là font partie des forces régulières ? On n'est pas censés être du même bord ?

— Dommage que personne ne le leur ait dit.

— Voilà un coup bien préparé. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut se replier fissa, répondit-il. Si possible sans perdre de vue les rebelles.

— Oui, bien sûr. Ça va être un jeu d'enfant.

— C'est un vrai merdier, concéda Johnny, mais on a une chance de...

Il fut interrompu par une pluie de balles qui arrosa le rondin et siffla au-dessus de leurs têtes.

L'Américain roula de côté pour s'éloigner de l'orage de feu et reprit position un peu plus loin, tandis que deux grands gaillards se ruaient sur leur abri de fortune. Ils tiraient en courant, mais dans la mauvaise direction à présent, et Keely Ross et Johnny esquivrèrent leurs balles. Dans la transe du combat, les guérilleros ne réalisèrent même pas leur ultime erreur.

Johnny expédia une courte rafale dans la poitrine du premier, et remarqua pendant que l'homme tombait que ce n'était pas un insulaire. Ses peintures de guerre déformaient ses traits, mais elles ne pouvaient pas dissimuler sa couleur de peau ni ses cheveux blonds coupés court.

Un mercenaire dont ils n'auraient plus à se soucier à l'avenir. Le temps qu'il arrive à cette conclusion, la jeune femme avait éliminé l'autre tireur et échangeait des coups de feu avec ceux qui avaient couvert leur assaut. Johnny prit une grenade à sa ceinture, la dégoupilla et la loba vers le bosquet où les flammes de bouche étaient les plus rapprochées. C'était un pari risqué, mais...

L'engin explosa à un mètre de l'endroit qu'il avait visé, mais causa tout de même les dégâts attendus. Le shrapnel et l'onde de choc firent valser les soldats dans tous les sens, en tuant au moins deux sur le coup. Keely Ross eut le temps d'en repérer deux autres qui titubaient à travers la fumée.

Ces deux-là étaient des proies faciles. Ils cherchaient à tâtons un autre abri, si choqués qu'ils ne se rendaient pas compte que leurs arrières étaient dangereusement découverts. Au feu, il n'y a pas de place pour la chevalerie.

Johnny abattit l'un des guérilleros d'une balle dans le dos, pendant que la rouquine se chargeait de l'autre. C'était un sale boulot bien exécuté, mais cela ne réglait pas le problème avec les troupes régulières, dont les hélicoptères se posaient au même moment non loin de Johnstown. Les soldats n'étaient qu'à quelques centaines de mètres au sud et ne tarderaient pas à prendre Johnny à revers.

Sauf s'il trouvait rapidement un moyen d'extraire son équipe de là avant qu'il ne soit trop tard.

Tripp reconnut les hélicoptères gouvernementaux et comprit qu'il

n'y avait plus aucun espoir de faire un prisonnier au cours de ce raid.

Une fois de plus, tout cela n'avait servi à rien.

Encore une foutue perte de temps et d'hommes. Ses commanditaires n'allaient pas aimer ça.

Le mercenaire portait un sifflet en plastique autour du cou. L'objet était de couleur marron, comme son cordon, afin qu'aucun reflet ne trahisse son propriétaire à un moment critique. Tapi dans l'ombre d'un grand arbre déjà criblé de balles, il le saisit sous sa chemise camouflage et le porta à ses lèvres.

Trois coups brefs signifiaient le repli immédiat. Le mercenaire avait entraîné tous les soldats sous ses ordres à répondre à ce signal, de manière à ce qu'il n'y ait pas d'erreur possible dans un cas comme celui-ci. Naturellement, il avait espéré que ce genre de situation ne se présenterait jamais. Ils allaient devoir détalier en laissant leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille, mais, après tout, Tripp s'en moquait.

L'important était que lui reste en vie.

Il avait perdu le compte des secondes chances que le cartel lui avait accordées, et savait qu'il ne pourrait plus compter sur la mansuétude de ses employeurs. Son plan génial était sur le point de lui péter à la figure, et cette fois il n'y aurait pas de pardon de la part de ceux qui lui versaient son confortable salaire.

Sauf s'il trouvait *encore* quelque chose à leur proposer en échange.

Tripp donna trois coups de sifflet et se mit aussitôt à courir vers le sud. Les balles miaulaient autour de lui dans l'air moite, mais il garda la tête baissée et profita des obstacles naturels de la forêt pour fuir.

On ne pouvait pas vraiment appeler ça une retraite.

C'était plutôt un sauve-qui-peut... et moi d'abord.

Derrière lui, le mercenaire entendit les survivants du groupe qui tentaient de décrocher en se couvrant mutuellement. Le vacarme des hélicos – il y en avait au moins trois ou quatre – avait cessé, ce qui signifiait qu'ils s'étaient posés et déversaient à présent leurs fantassins dans la forêt. D'une minute à l'autre, le bruit des combats s'amplifierait, annonçant ainsi l'affrontement final.

Final pour l'instant, du moins.

Tripp ne comptait pas sur les troupes de Halsey pour faire son sale boulot. Les commandos qui le pourchassaient depuis deux semaines n'avaient pas décidé eux-mêmes de le harceler. Ils n'avaient pas choisi au hasard un inconnu malchanceux pour faire de sa vie un enfer.

Ils étaient téléguidés par quelqu'un qui tirait les ficelles dans l'ombre, qui donnait les ordres et savourait le spectacle assis dans son

fauteuil.

Quelqu'un que Tripp devait impérativement identifier, s'il espérait vendre son nom au cartel pour sauver sa peau.

Et il ne lui restait qu'une source d'information potentielle.

Il connaissait le chemin pour retourner au camp, et au baraquement où était enfermé le soldat obstinément muet. Il savait combien de temps prendrait le trajet, s'il prenait garde à ne pas se casser une jambe en chemin. En revanche, il ignorait combien d'hommes rentreraient de cette mission maudite, mais c'était à peine s'il s'en souciait encore.

Il y avait d'autres guérilleros au camp, tous armés. Tripp les avait laissés sous la surveillance de quelques mercenaires qui avaient ordre de les abattre s'ils tentaient de désertre. Il avait aussi à sa disposition Eduardo, prêt à envoyer le prisonnier en enfer dans un long hurlement final, et une valise satellite pour transmettre des renseignements à ceux qui détenaient le pouvoir de veto sur sa vie.

Il courait dans l'obscurité, à présent, s'arrêtant par intervalles pour consulter sa boussole à l'aide d'une lampe-stylo, et priait pour que tout cela suffise à le sortir de ce merdier.

*
* *

Apparemment, les rebelles se repliaient. Keely Ross se demanda s'ils cherchaient un autre angle d'attaque, devinant que les trois coups de sifflet correspondaient à un code préétabli. Mais les troupes gouvernementales percèrent le front en chargeant, anéantissant ainsi tout espoir de regroupement chez les guérilleros.

— Barrons-nous ! cria Johnny à la rouquine en se faufilant déjà vers le sud.

Inexorablement, les soldats de Halsey avançaient dans leur direction, leurs canons crachant des flammes orange sale dans la nuit.

Il n'eut pas besoin de le lui dire deux fois.

Le sol était traître, encore boueux après l'orage de l'après-midi. Il restait suffisamment glissant pour qu'un coureur s'étale de tout son long, ou se torde une cheville en mettant le pied au mauvais endroit.

Elle parvint tout de même à rattraper Johnny dans l'obscurité et lui lança :

— Où allons-nous ?

— Le plan n'a pas changé, répondit-il, légèrement essoufflé. On retrouve Mack, on le libère et on fout la pagaille.

— Je veux dire, où allons-nous maintenant ?

— Maintenant...

L'homme qui apparut à cet instant devant eux était grand, noir, et tenait un fusil. Keely Ross était sur le point de l'abattre quand le faisceau de la lampe-stylo de Johnny révéla le visage de Robert Grant.

— Bon sang, on a frôlé le pire, soupira-t-elle.

— Le pire est à venir, rétorqua Grant en faisant un signe de tête vers le lieu de l'embuscade, transformé en champ de bataille par les troupes régulières et les rebelles. Les flammes de bouche éclairaient le sous-bois dans un crépitement d'armes assourdissant. Certains combattants luttaient au corps-à-corps, tandis que d'autres se déployaient dans la forêt à la recherche de cibles.

— Où sont vos hommes ? demanda Johnny.

— Nous en avons perdu deux, répondit Grant avec amertume. J'ai renvoyé les autres chez eux.

— Pourquoi êtes-vous resté ? reprit l'Américain.

— On ne peut pas parler ici. Venez !

Keely Ross et Johnny échangèrent un regard pendant que Grant se retournait pour s'évanouir dans l'obscurité. La jeune femme se méfiait de l'insulaire, mais estimait qu'à deux contre un ils avaient de bonnes chances de le descendre s'il tentait un coup tordu. Apparemment, Johnny était du même avis et il suivit Grant, prudemment, tandis qu'elle fermait la marche quelques mètres derrière.

En jetant un dernier regard au champ de bataille, elle aperçut des faisceaux de lampes-torches et des rebelles qui levaient les bras. Puis, au moment où elle se retournait, des coups de feu crépitèrent, annonçant qu'il n'y aurait pas de quartier dans ce conflit.

La fusillade s'estompa à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt, dans les pas de Grant.

Elle avait l'impression d'avoir marché pendant des heures, mais elle savait en fait qu'il s'était écoulé moins d'une demi-heure quand ils firent de nouveau halte dans une clairière éclairée par la lune. Grant les attendait, debout, son fusil sur l'épaule.

— Maintenant, on peut parler, dit-il.

*

* *

— O.K., on vous écoute, répondit l'homme blanc.

La femme resta silencieuse, tenant son arme comme si elle était prête à tirer à la moindre provocation. Grant se savait capable de

descendre l'un d'eux s'il visait vite et bien, mais l'autre l'abattrait aussitôt.

Au point où il en était, cela lui était presque égal.

— Je suis autant responsable que vous de ce qui s'est passé ce soir, déclara Grant.

L'homme blanc fronça les sourcils.

— Je dirais que les rebelles y sont pour quelque chose.

— Je les ai guidés jusqu'à Johnstown en vous conduisant là-bas.

— Sur ordre du doyen de votre village, non ?

— Peu importe. Deux de nos hommes sont morts. Et le village sera peut-être détruit, par les rebelles ou l'armée. Tout ça par ma faute.

L'étranger grimaça et dit :

— Je ne peux pas vous empêcher de battre votre coulpe, mais si vous voulez leur rendre la monnaie de leur pièce, montrez-nous la direction du camp et retournez au village. On fera de notre mieux pour régler les comptes.

— Ce n'est pas suffisant, lâcha Grant.

La femme prit un ton suspicieux pour dire :

— Je vous demande pardon ?

— Je dois vous montrer où les rebelles se cachent et vous aider à les combattre, répondit Grant.

— Pourquoi ce revirement soudain ? interrogea l'homme blanc.

— Mon frère est mort ce soir. À l'heure qu'il est, ma mère est au courant, ou le sera bientôt. Je ne peux pas retourner là-bas avant d'avoir tout fait pour punir ses assassins.

— Ils sont peut-être déjà morts, observa l'homme blanc. Vous devriez essayer de tourner la page.

Grant se raidit.

— Vous me dites ça après avoir vous-même fait tout ce chemin pour libérer un ami ? Comment mon propre sang pourrait-il avoir moins d'importance que votre sens de l'amitié ?

Le clair de lune révéla le visage perplexe de l'étranger. Il échangea un regard avec la femme, puis, finalement, celle-ci haussa les épaules et déclara :

— Je n'ai rien contre.

Après quelques secondes de silence, l'homme blanc ajouta :

— D'accord. Et maintenant, où va-t-on ?

— Leur camp principal se trouve au sud-ouest, expliqua Grant, à environ vingt-cinq kilomètres d'ici. Si nous partons maintenant, nous

arriverons peut-être à l'aube.

— Une petite promenade nocturne, dit la femme. Pourquoi pas ?

— Ça me va, acquiesça son compagnon.

Puis, s'adressant à Grant :

— Je suis désolé pour votre frère, mais si vous tentez une entourloupe en cours de route, sachez que je n'hésiterai pas à vous descendre.

— Le sang de mon frère crie vengeance, rétorqua Grant. Pour l'instant, vos ennemis sont aussi les miens. Demain... eh bien, nous verrons.

— Dans ce cas, après vous, répondit l'homme blanc.

Grant guida le petit groupe en utilisant sa longue connaissance de la forêt pour repérer des sentes invisibles et passer des ruisseaux à gué, là où un voyageur imprudent se serait embourbé jusqu'à la taille au milieu des anguilles et des sangsues. Il ne déviait jamais du bon cap et restait attentif aux signes éventuels d'activité ennemie autour d'eux.

Il constata avec satisfaction que ses deux compagnons veillaient également à marcher silencieusement, en faisant attention où ils mettaient les pieds et les mains. Quand une vipère jaillit des hautes herbes dans un sifflement, l'homme blanc riposta d'un coup de poignard, si vite que le reptile était mort avant que Grant n'ait réalisé que l'étranger avait sorti une lame.

L'Antillais regrettait de ne pas avoir mieux jugé ces deux-là avant de les ramener sous escorte à Johnstown. C'était un coup de chance extraordinaire qu'ils ne les aient pas tués, lui et le reste de la patrouille.

Ils marchaient depuis environ une heure quand un bourdonnement de plus en plus sourd se fit entendre derrière eux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme.

— Je crois que c'est...

Grant hésita et dressa l'oreille. Il comprit enfin et grimaça : il n'y avait aucun doute possible.

— Oui ! s'écria-t-il. Ils arrivent. Vite ! Cachez-vous !

L'hélicoptère fit un passage. Il n'était pas équipé de projecteurs et ne fit pas demi-tour. Keely Ross en déduisit que les troupes héliportées n'avaient pas non plus de détecteurs de chaleur. L'hypothèse la plus probable était qu'ils avançaient tout simplement en ligne droite, sans savoir que trois cibles se cachaient dans la pénombre, non loin de là.

Elle attendit que l'hélicoptère s'éloigne, puis resta à couvert

jusqu'à ce que les deux autres se relèvent. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle émergea de son trou pour les rejoindre sur la piste que Grant avait trouvée.

— Dans le genre poursuite, j'ai vu mieux, dit-elle.

— Il y a peut-être de l'infanterie, tempéra Johnny.

— Vu la vitesse de cet hélico, il les larguera à des kilomètres d'ici, estima la rouquine.

— Peut-être pour nous couper la route.

C'était toujours possible.

Ils reprirent leur marche dans l'obscurité, sur des pistes qu'elle distinguait à peine et qu'elle aurait forcément manquées sans la présence de son guide.

Leur long chemin était semé d'embûches. Ils trébuchaient parfois sur des racines affleurant le sol, et devaient marcher à tâtons quand les nuages et la canopée masquaient le clair de lune. L'hélicoptère ne revint pas, et Keely Ross n'entendit aucun bruit suspect derrière eux.

Mais elle savait qu'ils étaient loin d'être en sécurité. L'île tout entière n'était qu'une saloperie de piège mortel.

Elle avait confiance en Grant – pour autant qu'elle pouvait en juger – et avait bon espoir qu'il les conduirait en un morceau à la porte de l'ennemi. Bien malin qui pourrait dire ce qui se passerait ensuite. Initialement, ils avaient bien un plan, permettant une certaine souplesse, selon qu'ils trouvaient ou non Mack Cooper dans le premier camp qu'ils localiseraient. Le pouce levé signifiait « tentative d'extraction », le pouce baissé indiquait qu'il leur faudrait encore trouver d'autres insulaires pour les interroger.

Vu la situation, la jeune femme ne savait pas trop à quoi s'attendre, à part encore de longues heures de marche vers la destruction et la mort. Après ça, elle ne savait pas qui mènerait le jeu et n'était même pas sûre d'en connaître les règles.

Mais elle était capable de les inventer au fur et à mesure.

Un talent qu'elle s'était découvert au cours des deux dernières semaines et qui pourrait bien lui servir le reste de sa vie.

Aussi courte fût-elle.

Le visage fermé, prête à affronter de nouveau l'ennemi, elle suivait Johnny dans l'obscurité, vers un destin inconnu.

Le cadet des Bolan commençait à trouver cette nuit de plus en plus longue à chaque pas qu'il faisait sur l'étroite piste. Il était à présent au bord de l'épuisement, mais il n'était pas question de faire une pause. Leur guide risquerait de partir sans eux s'ils s'arrêtaient trop longtemps, et, d'autre part, la détermination de Johnny n'avait

pas fléchi, malgré la souffrance que cette course-poursuite lui infligeait.

De temps à autre, il jetait un regard en arrière pour s'assurer que Keely Ross suivait le rythme. C'était une obstinée, celle-là. Pas du genre à traîner les pieds. Il s'étonnait que la Sécurité du territoire l'ait laissée partir si facilement, mais c'était typique de la bureaucratie : rien que de la paperasse et aucune initiative. Ses anciens supérieurs feraient certainement tout ce qui était en leur pouvoir pour revendiquer la « victoire », si jamais Johnny et elle réussissaient leur mission et parvenaient à sortir vivants de cet enfer.

Les bureaucrates essaieraient. Mais s'il restait encore à Johnny un souffle de vie, ils échoueraient.

La forêt constituait à la fois un abri et une menace, mais il savait qu'elle n'était pas leur véritable ennemi. La jungle était neutre, mais elle n'en était pas moins dangereuse. Elle se fichait que les gens aillent ou viennent, vivent ou meurent. Les cicatrices qu'ils laissaient finissaient toujours par disparaître.

« On a tenu jusque-là, songea Johnny. Pourquoi pas encore une nuit, un jour ? »

Il savait que Mack était retenu en otage, mais il ne pouvait pas prouver que son frère avait survécu au voyage de Colombie à Isla de Victoria. Il était possible que Johnny et Keely Ross aient mené cette campagne infernale pour rien et qu'ils finissent eux aussi dans un trou.

Mais ils ne seraient pas les seuls.

L'ennemi avait déjà payé un lourd tribut et n'avait pas terminé de payer. La sanglante addition s'alourdissait de jour en jour, et s'il ne pouvait pas s'en acquitter en totalité, Johnny comptait au moins payer sa part.

Intérêts compris.

Le cœur serré, il marchait comme un automate vers un destin qui restait à écrire.

CHAPITRE X

Quelque chose avait changé.

Mack Bolan le sentait à la tonalité des voix des gardes qui passaient devant sa cabane, bien qu'elles ne fussent pas clairement audibles. Il saisissait des mots et des bouts de phrases çà et là, mais c'était davantage l'urgence dans leur ton qui trahissait le soudain changement d'atmosphère dans le camp.

Désormais, il entendait la plupart des mercenaires courir, au lieu de marcher nonchalamment comme c'était le cas quelques dizaines de minutes plus tôt. Ils étaient apparemment soudain très affairés. À l'évidence, ces pourris étaient inquiets, nerveux. Un ordre fusait de temps à autre, brusque, voire rageur.

Son écoute attentive avait fourni quelques indices à Bolan. Il avait entendu plusieurs fois le mot « mort », et une fois la phrase « Ils sont tous morts ». Il avait également noté deux fois les mots « troupes régulières », et une fois le mot « embuscade ». Le nom de Garrett Tripp avait été prononcé à maintes reprises par les hommes qui lui obéissaient avec crainte.

Le Guerrier tentait de reconstituer le puzzle. Il avait lu Arthur Conan Doyle dans sa jeunesse et se rappelait le conseil de Sherlock Holmes : « On commet toujours une grave erreur en émettant des hypothèses avant de connaître tous les faits. » Cela dit, il n'avait rien d'autre à faire dans sa cage que de déplacer les diverses pièces pour voir comment elles s'emboîtaient.

Il était certain qu'il y avait eu un accrochage entre les rebelles et les troupes régulières. Bolan n'aurait su dire qui avait tendu l'embuscade, ou qui était mort, mais l'ambiance dans le camp aurait été plus joyeuse s'il y avait eu quelque chose à fêter. Ses ravisseurs s'étaient donc frottés aux troupes gouvernementales et avaient pris une branlée.

« Ils sont tous morts. »

Est-ce que cela incluait Tripp ? Avait-il pris les armes lui-même pour affronter l'ennemi ? Quel était le rapport avec le fait que Johnny, Keely et Jack, comme il l'avait compris plus tôt, étaient pourchassés

sur l'île par les hommes du mercenaire ?

Les mots murmurés prirent soudain un autre sens.

« Ils sont tous morts. »

Pouvait-il s'agir de Johnny et des autres ? Bolan ne le pensait pas. Encore une fois, si les guérilleros de Tripp avaient rempli leur mission, il aurait entendu des cris de joie, et non des voix inquiètes et des rappels aux postes de combat.

Et pourtant...

Si Johnny et ses compagnons étaient morts, cela signifiait qu'il était vraiment seul. Personne ne viendrait le libérer, du moins jamais à temps. Hal Brognola tenterait peut-être quelque chose de Washington, mais avant qu'il mobilise une autre équipe et retrouve la trace de Bolan à Isla de Victoria – à supposer que tout cela soit réalisable – il serait trop tard.

« Tu es seul, songea-t-il. Une fois de plus. »

Et il n'avait plus rien à perdre.

En prenant l'initiative, il aurait au moins une chance de se défendre.

Mais pas à l'intérieur d'une cage.

S'il ne trouvait pas un moyen de s'évader, la partie serait terminée avant même d'avoir commencé. Les soldats de Tripp pouvaient tirer à travers les barreaux, ou simplement le laisser mourir de faim dans son cachot. Il n'y avait aucun espoir dans la cage. La serrure était plus forte que lui.

À moins que...

Bolan perçut une voix cassante, familière, et comprit instantanément que Garrett Tripp était encore vivant. Vivant et furieux, répondant à un autre type d'un ton hargneux. Les deux hommes se rapprochaient de sa cage.

L'Exécuteur était prêt quand Tripp fit irruption dans le baraquement, avec Eduardo le sadique sur ses talons. Le mercenaire était débraillé, dans un treillis trempé et taché de boue. Des soldats aux regards anxieux se postèrent sur le seuil derrière les deux hommes, attendant les ordres, mais restant prudemment en retrait.

— Bon, lança Tripp. Fini de rigoler. D'une façon ou d'une autre, on va causer.

Bolan se redressa et demanda, sarcastique :

— De quoi voulez-vous parler ?

Tripp eut un rire amer.

— Très drôle. Tu devrais faire carrière comme comique. Mais tu

ne vas pas tarder à perdre ton sens de l'humour.

— Je répète ma question, dit Bolan.

— C'est ça. Tu sais, j'ai perdu deux douzaines d'hommes ce soir, à cause de toi.

— Vous vous méprenez. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à vos chiens de garde.

Tripp n'avait plus du tout envie de rire.

— Tu veux jouer au dur ? Très bien. Tu auras ta chance. Eduardo adore les obstinés qui se croient invincibles. Mais avant qu'il se mette à l'ouvrage, je veux que tu saches ce qui est arrivé à tes amis.

Impassible, l'Exécuteur demanda :

— Quels amis ?

— Vas-y, fais l'andouille. Ça ne me dérange pas. Ce sera encore plus jouissif quand tu craqueras.

Le mercenaire dut faire un effort violent pour relâcher ses mâchoires.

— Tes amis sont morts, poursuivit-il. Mes gars les ont achevés avant l'arrivée des troupes régulières. On n'a pas eu le temps de s'amuser avec eux comme je l'aurais voulu, mais tant pis. Ils sont morts, c'est le principal.

Son vis-à-vis ne broncha pas. Tripp devait reconnaître qu'il possédait un self-control à toute épreuve.

— Navré de vous décevoir, déclara Bolan, mais je ne peux pas pleurer des gens que je ne connais pas.

— Peut-être que tu les retrouveras en enfer, rétorqua Tripp. D'ici un jour ou deux.

— Visiblement, vous avez cavale un bon moment dans la jungle. On peut se faire peur, à jouer au soldat dans le noir.

Tripp sentit la moutarde lui monter au nez. Il pouvait imaginer de quoi il avait l'air après avoir trébuché dans la forêt la moitié de la nuit. Son treillis était trempé et maculé de boue, ses rangiers ne valaient pas mieux. Il n'avait pas pris le temps de se laver le visage et les mains, pressé qu'il était d'interroger le prisonnier. De l'entendre hurler.

— Au moins, je suis là, renvoya-t-il. On ne peut pas en dire autant de tes amis.

— Encore eux. Je vous ai dit...

— Tu ne les connais pas, je sais, coupa Tripp. Épargne-nous tes conneries, tu veux ? Avant qu'Eduardo en ait fini avec toi, je saurai la taille du soutif de ta mère et les noms de tous les mioches qui t'ont

botté le cul à la maternelle.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— Si on doit remonter aussi loin, votre bonhomme a intérêt à s'y mettre tout de suite.

Tripp eut un moment d'hésitation, surpris par l'empressement apparent du prisonnier. Il jeta un nouveau coup d'œil à la cage, sans rien remarquer d'anormal. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à l'intérieur, à part une paillasse et une sorte de pot de chambre dans un coin. Rien qui aurait pu servir d'arme à son prisonnier.

Pourtant, Tripp ne bougea pas. La main serrée sur le trousseau de clés dans sa poche, il fit une dernière tentative.

— On peut encore la jouer en douceur. Il te reste une chance, et tu as deux secondes pour te décider. Pourquoi souffrir le martyre si tu peux l'éviter ?

Bolan regarda le mercenaire droit dans les yeux et répondit :

— Je peux comprendre votre manœuvre, car vous devez avoir affaire à des crétins, la plupart du temps. Mais, tout de même, il y a des limites. En ce qui me concerne, depuis que je suis ici, vous n'avez eu d'autre projet que de me tuer. Si c'est à ce jeu-là que vous voulez jouer, je préfère encore la manière forte.

Tripp ne put s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour le prisonnier qui le défiait, mais n'en laissa rien paraître. Au contraire, c'est la colère qui lui dicta ses mots. Il pensait aux soldats qu'il avait perdus dans la soirée, et aux inévitables conséquences que ce nouveau revers aurait auprès de ses employeurs.

« C'est votre dernière chance, monsieur Tripp. »

— Tu l'auras voulu, gros malin. Va pour la manière forte.

Il tira le trousseau de clés de sa poche, trouva celle de la cage et la glissa dans la serrure.

Bolan resta immobile quand le mercenaire déverrouilla la porte métallique. Il lança un regard en biais aux soldats qui attendaient sur le seuil, mais ils ne semblaient pas décidés à pénétrer dans le baraquement. Eduardo observait le Guerrier à travers les barreaux, quand Tripp ouvrit brusquement la porte et entra dans la cage.

— T'es un dur à cuire, hein ? lança le mercenaire. On va bien voir jusqu'à quel point.

Bolan attendit. Eduardo s'était rapproché de la porte béante. Ses yeux noirs faisaient des allers et retours entre les deux hommes, et il passait le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

— T'es costaud, je le reconnais, reprit Tripp en avançant prudemment. À mon avis, les Russes ont eu les jetons rien qu'en te

voyant. Ils n'arrivent pas à se faire à l'idée qu'on puisse rendre les coups. C'est leur façon de penser.

Tripp leva la main gauche et se tapota la tempe avec l'index, tout sourire. Bolan profita de cet instant de relâchement pour tenter sa chance.

Son geste n'était pas téléphoné. Pas même un battement de paupière n'aurait pu alerter Tripp. Alors qu'il s'était tenu tranquillement debout jusque-là, Bolan se jeta brusquement en avant, en appui sur sa jambe gauche, et lança la droite dans la poitrine de son adversaire. L'impact propulsa Tripp contre les barreaux avec une force impressionnante, et l'Exécuteur suivit le mouvement pour lui envoyer deux crochets dans l'estomac.

Eduardo se mit en action en voyant le mercenaire se plier de douleur et tomber à genoux. Il aurait pu claquer la porte de l'extérieur, ce qui l'aurait peut-être verrouillée, mais, au lieu de cela, il choisit d'entrer dans la cage. Une fois à l'intérieur, il sortit un pistolet de son ample chemise. C'était une sorte de semi-automatique en acier. Peut-être pas un « double action », car il arma le chien avant de lever le canon pour tirer.

Bolan le prit de vitesse en se ruant en avant. Il se baissa pour esquiver l'arme, l'écarta d'une main et lui expédia un grand coup d'épaule dans le plexus. Dans leur élan, les deux lutteurs atterrirent contre les barreaux, et le crâne d'Eduardo produisit un bruit mat. Le Colombien faillit s'écrouler, mais son instinct de survie l'empêcha de plier. Il se ressaisit et donna un coup de crosse dans le dos de Bolan, puis tenta de faire feu à bout portant.

En guise de parade, le Guerrier lui assena un coup de boule au menton qui lui fit voir les étoiles pour la deuxième fois. Avec la main gauche, Bolan agrippa le poignet d'Eduardo et braqua l'arme vers le plafond pendant qu'il empoignait les parties intimes de son adversaire. Avant même de pouvoir hurler de douleur, le Colombien reçut un dernier coup de tête dans la figure.

En entendant les soldats se ruer à l'intérieur du baraquement, Bolan sut que leur premier réflexe serait de tuer, même s'ils avaient reçu l'ordre de maintenir le prisonnier en vie et en état de parler. Ils feraient instinctivement usage de leurs armes et lui régleraient son compte.

Il décolla Eduardo des barreaux d'acier, le fit se retourner et enroula son bras gauche autour du cou du tortionnaire. De la main droite, il le désarma et saisit son pistolet, un Browning Model 35 Hi-Power.

Les deux soldats s'immobilisèrent au moment où Bolan pivotait

pour les affronter, poussant Eduardo devant lui. Tous deux tenaient des pistolets – une chance pour l'Américain, car son bouclier humain ne lui aurait été d'aucune utilité face à des fusils d'assaut –, mais ils hésitèrent une fraction de seconde, ce qui donna le temps à Bolan de choisir sa cible.

Il n'était plus question de s'évader discrètement. S'il ne neutralisait pas les soldats sur-le-champ, ils le trufferaient de plomb. Le Guerrier devait régler le problème vite fait, et le Browning n'était pas équipé d'un silencieux.

Il visa le plus près des deux et tira. La balle traversa la bouche ouverte du rebelle en lui enfonçant les dents de devant, et ressortit au niveau du lobe occipital. Bolan savait que quelqu'un ne tarderait pas à se pointer pour voir ce qui se passait.

Le second guérillero saisit sa chance. Son premier tir manqua sa cible et ricocha sur les barreaux, mais sa deuxième balle fit mouche, mais pas là où il espérait. Eduardo vacilla, ses poumons émirent une sorte de gargouillis, puis il s'affala dans les bras de Bolan.

L'Exécuteur tira de nouveau, un doublet qui projeta le soldat en arrière, dans le sang fraîchement versé par son comparse. Avant même que l'homme ne touche le sol, Bolan serrait sa prise autour du cou d'Eduardo et lui brisait les vertèbres d'un coup sec.

Il laissa tomber le corps sans vie et se tourna de nouveau vers Tripp. Il ne s'était passé que quelques secondes et le mercenaire, encore sonné, tentait de se redresser quand le Guerrier l'attrapa par les cheveux, le souleva pour le remettre debout, puis lui planta le museau du Browning sous le menton.

— Tu as le choix, lança-t-il au mercenaire. Tu viens avec moi, ou je te laisse ici. Mort.

*
* *

Le capitaine Bertram Thomas était occupé à renforcer le périmètre du camp lorsqu'il entendit les coups de feu. Tripp avait donné l'ordre de doubler la garde au cas où des soldats de Halsey l'auraient suivi, et Thomas n'avait pas discuté, même s'il estimait le risque relativement faible. Il ne servait à rien de contredire le Blanc engagé par Maxwell Reed pour conduire la guerre d'indépendance de son pays.

Pas si Thomas tenait à son poste et à sa vie.

Il savait que Tripp et le Colombien étaient allés interroger le prisonnier. L'officier s'était préparé à entendre des cris, mais les coups de feu le surprirent d'autant plus qu'il reconnut distinctement le bruit de deux armes tirant presque simultanément.

Quelques soldats s'avançaient déjà vers le préfabriqué, mais prudemment, arme au poing, sans se précipiter.

Le capitaine cria des ordres à ceux qui l'entouraient et rassembla une douzaine d'hommes armés de fusils. Il était de son devoir d'enquêter sur tout incident survenant dans le camp, et Tripp ne pouvait pas légitimement l'empêcher de faire son travail, d'autant que le comportement de ce dernier était lui-même alarmant.

Du reste, Thomas songea que cela ne ferait pas de mal au mercenaire de voir douze canons braqués sur lui. Il se souviendrait peut-être alors que la révolution avait d'autres objectifs que sa glorification et son enrichissement personnels.

Et si un accident arrivait...

Une pensée fugace mais séduisante. Thomas la chassa tout de même de son esprit et traversa le camp pour positionner ses hommes devant l'unique entrée du préfabriqué. Les coups de feu avaient cessé, plus aucun bruit ne sortait du baraquement. À vrai dire, ce silence sinistre l'inquiétait plus que les détonations.

Il devait absolument savoir ce qui se passait à l'intérieur, et la manœuvre n'était pas sans danger. En tant que commandant en second du camp sud des forces rebelles, Thomas n'avait pas le droit de courir des risques inconsidérés. Il choisit donc un « volontaire » parmi ses hommes pour aller inspecter le baraquement.

Le soldat était à peine à mi-chemin quand l'officier vit la porte s'ouvrir lentement. Garrett Tripp apparut sur le seuil, toujours crasseux et débraillé, mais il avait en plus le bas du visage en sang. Thomas était sur le point de l'appeler, pour lui demander s'il avait besoin d'aide, quand une autre silhouette émergea à son tour.

C'était le prisonnier, étrangement libre et armé. Il tenait un pistolet contre la tempe du mercenaire.

Thomas fut de nouveau tenté d'en finir avec Tripp. Il pouvait donner l'ordre de tirer, et se débarrasser ainsi des deux hommes. La mort du mercenaire serait un malencontreux accident.

Finalement, l'officier ne donna aucun ordre. Il attendit au contraire que le prisonnier leur fasse part de ses exigences. Or, à sa grande surprise, ce fut Tripp qui prit la parole.

— Posez vos armes, ordonna-t-il. Immédiatement !

Ce n'était pas à proprement parler un pari, puisqu'il n'avait rien à perdre. Bolan avait pesé ses chances et estimé qu'il ne prendrait pas plus de risques en tentant une sortie qu'en restant enfermé dans sa cage. Dans un cas comme dans l'autre, il ne serait qu'une cible dans

un stand de tir.

Sauf que la cible en question ripostait.

Il avait à présent trois pistolets, dont deux rangés dans sa ceinture, et un couteau à cran d'arrêt trouvé dans une des poches d'Eduardo. Le Colombien n'en aurait plus besoin, mais une lame tranchante serait bien utile à Bolan dans la forêt.

À supposer qu'il arrive jusque-là en un seul morceau.

Il avait donné le choix à Tripp avant de sortir du baraquement : coopérer ou mourir. Le mercenaire avait compris la règle du jeu. D'autre part, il avait autorité – du moins en théorie – sur les troupes rebelles. Et il n'y avait qu'un moyen de savoir si elles lui obéiraient ou non.

Le baraquement était plus ou moins encerclé quand ils apparurent sur le seuil. Bolan tenait Tripp devant lui, le Browning collé derrière l'oreille du mercenaire. Un kilo et demi de pression suffisait pour lui pulvériser le cerveau, et Bolan avait déjà au moins un kilo de pression sur la détente.

Le camp était en grande partie plongé dans l'obscurité. Aucun faisceau de projecteur pour trahir leur présence dans la nuit. Le clair de lune et quelques ampoules éparses suffisaient à éclairer le cercle de fusils braqués sur la prison. Le Guerrier ne perdit pas de temps à compter les soldats ou les armes. Ils étaient assez nombreux pour le tuer s'ils tiraient, même s'il parvenait à en tuer deux ou trois avant de tomber.

Ses chances étaient minces, mais il avait encore une carte à jouer.

— Posez vos armes, répéta Tripp. Immédiatement !

Les rebelles ne bougèrent pas d'un pouce. Il suffisait qu'un soldat un peu trop nerveux appuie sur la détente pour déclencher un orage d'acier qui les expédierait tous les deux *ad patres*.

— Si tu remues un cil, je te bute, avertit Bolan.

Tripp reprit la parole d'une voix plus tranchante.

— Je vous dis de poser vos armes immédiatement ! C'est un ordre !

Toujours pas de réaction. Puis, quelques secondes plus tard, un des hommes fit signe aux autres d'obtempérer. Lentement, comme s'ils craignaient d'être abattus sitôt désarmés, les guérilleros se baissèrent pour déposer leurs fusils.

— Capitaine Thomas ! cria Tripp dans l'obscurité. Rassemblez les armes et faites-les porter dans vos quartiers !

Sur un nouveau signe de tête de l'officier qui devait être le capitaine Thomas, deux soldats sortirent du rang et commencèrent à

collecter les fusils, en progressant du centre vers les extrémités. Tous deux quittèrent le champ de vision de Bolan, puis ils revinrent un bon moment plus tard, les bras chargés d'armes. Ils coupèrent le rang et se dirigèrent vers un baraquement situé à quelques dizaines de mètres de là.

— Maintenant, on s'en va, dit Bolan à son prisonnier. Que personne ne nous suive.

— De quel côté ? demanda Tripp.

— Vers le nord, répondit le Guerrier au hasard. Il ne savait pas où était situé le camp, ni le village le plus proche, ni si ses habitants l'accueilleraient chaleureusement ou le tueraient sans sommation. Tripp et lui n'atteindraient peut-être pas la sortie du camp, mais il fallait tenter le coup.

Étant donné que la seule autre possibilité était la mort assurée.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit, lança le mercenaire. Reculez et laissez-nous passer. Que personne ne nous suive. Je répète, personne !

Les rebelles s'écartèrent lentement, et l'Exécuteur guida leur chef vers la lisière nord du camp. C'était le moment ou jamais de maîtriser Bolan, s'ils étaient déterminés à le faire, en sacrifiant Tripp et quelques-uns des leurs au passage. Même à mains nues, les soldats pouvaient le mettre à terre et le tuer avant qu'il n'ait le temps de vider son chargeur.

Mais personne ne bougea.

Au contraire, ils restèrent parfaitement immobiles et regardèrent les deux hommes franchir les limites du camp pour s'enfoncer dans la forêt.

— Jusqu'ici, tout va bien, dit Tripp.

— Ferme-la et fais gaffe où tu mets les pieds, cingla Bolan en lui plantant le canon du pistolet dans les reins.

Le camp était à présent loin derrière eux. Les bruits des oiseaux et des insectes de la jungle annonçaient l'aube. Mais Tripp savait qu'une autre journée étouffante commencerait bientôt, et il se demandait s'il serait encore en vie pour voir le soleil se coucher.

Il avait adressé un clin d'œil à Thomas en donnant ses dernières consignes aux soldats, mais il faisait nuit, et il n'aurait su dire si l'officier l'avait vu. D'un autre côté, ce dernier l'avait peut-être ignoré délibérément. Les deux hommes n'étaient pas les meilleurs amis du monde. Thomas n'appréciait pas la présence de mercenaires blancs dans son pays, en particulier quand ils avaient la mainmise sur la

conduite de la guerre civile.

Il y avait une petite chance pour que l'otage devenu ravisseur épargne le mercenaire, mais celui-ci n'aurait pas misé le ranch familial là-dessus. Quand les jetons venaient à manquer, il ne comptait que sur lui-même. L'homme qui marchait sur ses talons était un ennemi, même s'il méritait le respect. Ils n'avaient rien en commun, et Tripp n'avait aucune raison de penser que l'autre lui laisserait la vie sauve s'il l'implorait.

Mais, avec le bon timing, et malgré les risques insensés, il y avait peut-être un coup à tenter.

Le mercenaire entrevit une opportunité dix minutes plus tard. Le ciel au-dessus de la canopée passait du bleu nuit au gris anthracite, mais le sous-bois était encore plongé dans l'obscurité. La piste descendait vers un torrent qu'ils auraient à traverser s'ils continuaient à marcher vers le nord. Le mercenaire l'avait déjà franchi deux fois cette nuit-là, à l'aller et au retour de la bataille où il avait perdu tant d'hommes. Il savait le cours d'eau peu profond, mais, avec la pente, le courant était puissant.

S'il pouvait s'y jeter sans prendre une bastos au passage, le torrent lui rendrait peut-être sa liberté.

Ou deviendrait son lit de mort.

Il attendit le bon moment, cherchant son chemin dans la boue pour rendre la manœuvre plus crédible. Deux secondes plus tard, lorsqu'il « glissa », les bras ballants, il lâcha une bordée de jurons, se laissa tomber et partit en roulé-boulé dans la pente.

Il entendit un cri dans son dos et attendit la balle mortelle, mais rien ne se passa. En la circonstance, un coup de feu aurait signalé à Thomas et au reste de la garnison que leur chef était mort et qu'ils pouvaient donner la chasse au fuyard sans retenue. À moins qu'il ait si bien joué le coup que son adversaire avait cru à une chute accidentelle.

Le mercenaire entra dans l'eau comme un boulet de canon et sentit le fond lui râper les coudes. Il craignait que le courant ne soit pas assez fort pour l'emporter, mais, après quelques remous, il reprit de la vitesse et se laissa porter, bénissant la fraîcheur de l'eau avant qu'elle ne commence à lui glacer les os.

« Je me fous de l'hypothermie, songea-t-il. Je préfère ça à une ogive brûlante entre les deux omoplates ! »

Bolan aurait pu tirer de la rive, mais il se garda prudemment de le faire. La chute de Tripp était foutrement suspecte. Quoi qu'il en soit,

le bonhomme avait disparu. Le tuer aurait été satisfaisant. En revanche, cela aurait peut-être indiqué aux rebelles du camp que Mack était désormais une proie facile.

Et maintenant ?

Il devait continuer à marcher pour semer ses anciens geôliers, en attendant une occasion de retourner le jeu contre eux. Il s'était longuement reposé dans sa cage et avait de l'énergie à revendre. Tant que la chasse ne serait pas lancée, il conforterait son avance.

Il franchit le torrent en luttant contre le courant et faillit glisser à deux reprises avant d'atteindre l'autre rive. Évitant de traîner à découvert, il s'enfonça de nouveau dans la dense végétation. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta pour savoir s'il était suivi, mais n'entendit aucun bruit derrière lui.

Tout en marchant, Bolan se mit à penser à Johnny, Keely Ross et Jack Grimaldi. Étaient-ils vraiment morts ? C'était possible, naturellement, mais Tripp avait pu inventer cette histoire pour le faire craquer. Pour le moment, en tout cas, il ne pouvait compter que sur lui-même.

Il allait devoir jouer la suite des événements au flair. Il était armé, bien qu'il regrettât déjà de ne pas avoir saisi un fusil quand il en avait eu l'occasion. La priorité était d'entrer en contact avec des insulaires, en restant prudent. Il ne pouvait pas débarquer dans le premier village avec la certitude que les locaux soient du bon côté du manche.

Et s'il ne trouvait pas de village ?

Dans ce cas, l'Exécuteur reprendrait le chemin du camp et ferait le plus de dégâts possible avec les armes disponibles. Ce serait peut-être une mission-suicide, mais il jouerait ses cartes sans se plaindre.

Une heure plus tard, au cœur de la forêt, sous un ciel rosâtre, il perçut des bruits devant lui et s'immobilisa, puis s'accroupit. Il reconnut les sons caractéristiques qui trahissaient la présence d'êtres humains dans la forêt. Ils marchaient discrètement, mais leur passage restait audible.

Combien étaient-ils ?

Difficile à dire, mais avec dix cartouches dans le chargeur du Browning et deux autres pistolets chargés à la ceinture, il pouvait au moins se défendre.

Il attendit, aux aguets, et vit s'approcher un Noir tenant un fusil. Deux autres silhouettes le suivaient, vêtues de tenues camouflage.

— On ne bouge plus ! ordonna-t-il en se mettant en travers de la piste, une arme dans chaque main.

— Tu ne voudrais pas pointer ces flingues ailleurs ? demanda son

frère en souriant.

CHAPITRE XI

Le capitaine Bertram Thomas était inquiet. Cela ne lui arrivait pas souvent, ce qui rendait l'événement d'autant plus traumatisant. Il tenta de réprimer un sentiment de terreur grandissant en aboyant des ordres à ses hommes, mais son assurance habituelle en avait pris un sacré coup.

Cela faisait plus de trois heures que leur prisonnier s'était enfui avec Garrett Tripp, et Thomas se sentait paralysé. Le mercenaire lui avait ordonné de n'envoyer personne à leur poursuite, et, bien que Thomas ait cru voir le Blanc lui faire un clin d'œil, son tic fugace aurait pu être provoqué par sa blessure au visage, ou la pression du pistolet sur sa nuque.

Il n'y avait donc eu aucune traque, aucune poursuite. Thomas s'était contenté de renforcer les défenses du camp avec les hommes et les armes disponibles.

Il était seul, à la tête d'une troupe déjà décimée et démoralisée par les récents événements. Il ne lui restait qu'une trentaine d'hommes, et pas les plus aguerris. Si les forces régulières les débusquaient aujourd'hui...

Un cri retentit à la lisière nord-est du camp. Thomas sortit de ses quartiers, arme au poing. Il se dirigea vers l'endroit où se tenaient trois sentinelles, fusils pointés vers les bois. Ne distinguant rien dans la pénombre, l'officier se demanda si ses hommes ne souffraient pas de crises d'hystérie depuis l'enlèvement de Tripp et la mort de leurs compagnons.

— Que se passe-t-il ? cingla-t-il. Qui a donné l'alerte ?

Un soldat agité battit des paupières, hésitant à quitter son viseur des yeux.

— C'est moi, mon capitaine. Il y avait quelqu'un là-bas, entre les arbres.

— Quelqu'un ou *quelque chose* ? demanda Thomas, perplexe. Nous vivons dans une forêt. Il y a des animaux et...

— Ne tirez pas ! lança une voix venant de l'épais sous-bois. Baissez vos armes, nom de Dieu !

Cette voix ! Était-ce possible ?

— Restez en position, ordonna Thomas. Ne tirez que si j'en donne l'ordre. Compris ?

Les guérilleros marmonnèrent des « Oui, mon capitaine », déçus de ne pouvoir arroser la jungle d'une salve préventive. N'étant pas loin de partager leur sentiment, l'officier braquait son propre fusil sur la ligne d'arbres, le doigt calé sur la détente.

— Avancez, qu'on vous voie ! lança-t-il à la voix désincarnée.

— J'arrive, bon Dieu. J'ai la cheville bousillée !

Ils virent alors Tripp sortir de l'ombre en claudiquant. Il avait l'air encore plus mal en point que lors de son enlèvement, si c'était possible. Son treillis mouillé et couvert de boue était à présent déchiré en plusieurs endroits, révélant des égratignures sanguinolentes. Ses cheveux formaient des mèches pointues, raidies par la crasse. Son visage hagard avait blêmi sous son bronzage. Des caillots de sang lui bouchaient les narines, et il avait les joues barbouillées de choses innommables.

Les gardes ne se détendirent pas immédiatement. Ils tenaient toujours leurs fusils pointés vers la forêt, s'attendant à voir l'autre homme apparaître en se servant de nouveau de Tripp comme bouclier humain. Thomas, qui sentait et partageait leur nervosité, hésita lui-même à baisser son arme.

— Je suis seul, déclara le mercenaire, comme s'il lisait dans leurs pensées. Je lui ai faussé compagnie au bout de quelques kilomètres. J'ai plongé dans un foutu torrent qui m'a entraîné vers l'aval. Si vous aviez des crocodiles sur cette île, ils seraient en train de me digérer à l'heure qu'il est.

— Repos ! ordonna Thomas.

Les sentinelles obéirent à contrecœur. Tripp avança jusqu'au groupe en titubant et ignora le salut militaire de Thomas.

— Que puis-je faire pour vous, chef ? s'enquit l'officier.

— J'ai besoin d'une douche bien chaude. Et de quelque chose à manger. Pendant ce temps, rassemblez tous les hommes et toutes les armes qu'il vous reste. Préparez-vous à donner la chasse à ce fumier dès que je serai douché et prêt à repartir.

— Vous voulez le poursuivre maintenant ? dit Thomas sans cacher sa surprise.

— Le poursuivre ? Non, bon Dieu ! Je veux le dépecer vivant et clouer sa peau à l'arbre le plus proche. Si ce salopard croit m'avoir mis à terre, il se met le doigt dans l'œil. Son putain de cauchemar ne fait que commencer !

Certaines sentinelles sont plus hardies que d'autres. Bolan comptait là-dessus en avançant pas à pas entre les arbres, sans faire de bruit. Dans sa main, le cran d'arrêt d'Eduardo, qu'il avait ouvert bien avant d'arriver au camp, craignant que le bruit ne révèle sa présence.

Ses retrouvailles avec Johnny et Keely Ross avaient été brèves. Après avoir été présenté à Robert Grant et avoir bu une grande rasade de la gourde de son frère, Bolan exposa son plan en deux minutes chrono. Johnny et la rouquine semblaient sceptiques – il le vit dans leurs yeux –, mais ni l'un ni l'autre ne s'opposa à son projet. Ils savaient que Mack devait tenter le coup et acceptèrent de l'accompagner dans sa balade.

L'Exécuteur chargea Robert Grant d'aller mettre en garde les villageois, au cas où son plan capoterait. Il réussit, non sans mal, à convaincre l'Antillais qu'en guidant Johnny et Keely Ross jusqu'au camp et en permettant au trio de se réunir, il avait largement vengé la mort de son frère. Et si Bolan échouait, Grant serait libre de continuer le combat.

Johnny et Keely étaient déjà en position dans la forêt, attendant que Bolan ait bouclé la première étape de son plan. Il lui fallait trouver mieux que les pistolets qu'il portait, s'il comptait lancer un raid sur le camp. Ses deux compagnons n'ayant aucune arme de rechange, il avait décidé d'emprunter un fusil à un de ses ennemis.

La sentinelle qu'il traquait se tenait à trente mètres au-delà du périmètre ouest du camp. L'homme était seul, hors de vue de ses compagnons, et Bolan ignorait s'il avait été posté là exprès, ou s'il s'était éloigné sans autorisation. Dans un cas comme dans l'autre, le garde allait avoir une très mauvaise surprise.

Le Guerrier s'approcha sur son côté aveugle, en marchant accroupi, si lentement que les muscles de ses mollets et de ses cuisses commençaient à le brûler.

Plus près.

La sentinelle bougea légèrement et se racla la gorge. Bolan se figea, prêt à bondir si l'homme se retournait. Il n'était pas certain d'être assez rapide pour tuer son adversaire avant que celui-ci n'ouvre le feu avec son M-16.

Le guérillero reprit sa position et se gratta l'entrejambe, sans se retourner. Bolan patienta encore quelques secondes, conscient du temps qui filait : ses amis étaient déjà à leurs postes et attendaient son signal. Ils n'avaient pas synchronisé leurs montres, pour la bonne

raison que l'Exécuteur n'en avait pas et qu'il ne pouvait prévoir le temps exact qu'il lui faudrait pour repérer une sentinelle isolée et la désarmer. Johnny et Keely Ross attendaient donc qu'il lance les hostilités, et ne bougeraient pas jusqu'à ce qu'il donne le signal. Ou jusqu'à ce que l'ennemi les débusque et qu'ils soient contraints d'engager le combat.

Bolan couvrit les trois derniers mètres en deux enjambées silencieuses, pressa sa main sur la bouche du soldat et lui tordit le cou d'un mouvement sec. Simultanément, il enfonça la pointe du cran d'arrêt entre la base du crâne et la première cervicale et fit jouer la lame comme un ouvrier d'huîtres.

La sentinelle se raidit, prise de convulsions, et ses doigts lâchèrent le fusil, qui tomba à ses pieds. Son corps fut secoué par un ultime spasme et il s'effondra, inerte, dans les bras de Bolan.

L'Exécuteur fit un pas de côté et accompagna la chute du pourri jusqu'au sol. Il essuya son cran d'arrêt, le referma, le fourra dans sa poche, puis saisit le M-16. Il lui fallut encore quelques secondes pour débarrasser le cadavre de sa cartouchière et l'enfiler. Enfin, il vérifia que le chargeur du fusil était plein et engagea une balle dans la chambre.

Puis il se dirigea droit devant vers le camp.

La douche avait quelque peu revigoré Tripp, même si l'eau la plus chaude n'aurait pu effacer la sensation de vide et d'épuisement qu'il ressentait. Il avait surtout besoin d'une bonne nuit de sommeil, mais c'était pour l'instant hors de question. Il n'y aurait de repos pour personne tant qu'il n'aurait pas retrouvé le fugitif et établi que plus aucune menace ne pesait sur leur grand projet.

La clé était de lancer une attaque préventive, s'il lui restait assez de temps pour la mener à bien.

Et, s'il était trop tard, Tripp aurait un peu d'avance sur celui que le cartel nommerait pour le remplacer.

Il passa un treillis propre, laça ses rangers, enfila son harnais de combat et prit un M-16 sur le rack qui en contenait quatre. Le fusil d'assaut était chargé. Il lui suffisait de l'armer et d'ôter la sûreté pour être prêt à cracher le feu.

Son équipe l'attendait au centre du camp. Le capitaine Thomas avait choisi à contrecœur dix hommes sur les trente qu'il lui restait, dont ses deux meilleurs pisteurs. Si le prisonnier avait laissé des traces, ces deux-là, Deckard et Smythe, devaient pouvoir le débusquer. Tripp savait qu'il leur faudrait partir du point où il avait effectué son plongeon dans la rivière. Il dévisagea l'un après l'autre les soldats

alignés devant lui, puis déclara :

— Vous savez qui nous poursuivons. Vous l'avez vu me prendre en otage pour s'enfuir, après avoir abattu vos amis. Je veux que vous pensiez à eux et que vous m'aidiez à le ramener ici. Vivant, si possible. Sinon, je me contenterai de sa tête.

Quelques rebelles sourirent, les autres fixèrent leur chef d'un air anxieux.

— Avant de nous mettre en route, reprit Tripp, sachez que l'homme que nous recherchons a peut-être des complices dans l'île. J'étais à leur poursuite hier, quand nous sommes tombés sur un détachement des forces régulières près de Johnstown. Il est peu probable qu'il les retrouve en errant dans la jungle, mais vous êtes prévenus. Ouvrez l'œil et restez...

Au moment où Tripp allait finir sa phrase, une explosion ébranla le camp. Le mercenaire se baissa instinctivement, imité par les autres soldats. L'un d'eux poussa un glapisement quand le shrapnel lui déchira le dos.

— Grenade ! s'écria quelqu'un, trop tard.

Tripp vit un panache de fumée s'élever au-dessus de ce qui avait été la prison. Il se mit à courir dans cette direction en ordonnant aux autres de le suivre, quand une seconde déflagration pulvérisa ses quartiers, vingt mètres derrière lui.

Incrédule, il agrippa son fusil et fixa tour à tour les deux bâtiments détruits. Putains de grenades. Ça voulait dire que l'ennemi était planqué à moins de cent mètres de là, dans la forêt.

— Tous à vos postes de combat ! hurla Tripp. Plus vite que ça !

Johnny lança sa grenade peu après que celle de Keely eut explosé. Il expédia l'engin mortel le plus loin possible vers le centre du camp, où les hommes commençaient à s'éparpiller pour rejoindre leurs postes de combat. Il n'avait guère l'espoir de tuer Garrett Tripp à cette distance, mais il pouvait foutre un peu la pagaille.

Quand sa grenade explosa, Johnny était déjà en mouvement, prêt à cueillir à coups de CAR-15 les rebelles qui se ruaient en désordre vers le périmètre. Il ne semblait y avoir aucun autre mercenaire dans le camp, à part Tripp. Johnny supposait que d'autres soldats blancs étaient cantonnés quelque part dans l'île, mais il ne connaissait ni leur nombre ni leur position. Il y avait certainement d'autres bases rebelles disséminées dans les bois, et commandées par des hommes comme Tripp. Il espérait seulement qu'aucune n'était située assez près de celle-ci pour envoyer des renforts.

Ce qui le ramenait à la question des communications : son frère avait donné l'ordre de couper tout lien avec l'extérieur, si possible. Il ne semblait pas y avoir de baraquement dédié spécialement aux communications, et Johnny en déduisit que le matériel radio devait se trouver dans les quartiers des officiers. Keely Ross avait déjà atomisé la cahute d'où Tripp était sorti quelques instants plus tôt. Il ne restait plus à Johnny qu'à localiser la turne du capitaine noir. Il avait le choix entre deux baraquements encore intacts, de tailles similaires.

Dans le doute, autant détruire les deux.

Par chance, les deux préfabriqués étaient situés à moins de vingt mètres de la position de Johnny, mais il ne pouvait en atteindre aucun avant de s'être débarrassé de la demi-douzaine de guérilleros qui avançaient dans sa direction. Il courut s'abriter derrière un gros arbre moussu tombé au sol et cala son fusil dessus.

Il cadra en premier le soldat le plus près de sa planque, qui serait probablement le plus prompt à réagir quand il ouvrirait le feu. Son tir réglé en rafales de trois, il visa la poitrine du coureur, pressa la détente une fois, et vit sa cible trébucher au moment où les ogives mortelles lui perforaient le thorax.

Le plus proche des cinq survivants ignorait encore que son camarade s'était fait descendre quand Johnny pivota, ajusta son tir et lâcha une autre rafale à trente mètres. Le coup n'était pas aussi propre que le premier, un peu trop bas, mais suffisant pour stopper net le soldat et l'envoyer au tapis.

Pas le temps de donner le coup de grâce avant d'en avoir fini avec ses acolytes. Johnny pivota pour cadrer sa troisième cible. Les autres comprirent enfin ce qui se passait, et le troisième garde se mit à courir en zigzag, mais de façon totalement prévisible. Johnny se prépara quand il partit sur la gauche et pressa la détente quand il obliqua sur la droite. Touché de plein fouet, le moribond tomba avec une expression de stupeur sur le visage.

Plus que trois.

Tous faisaient feu à présent, mais un seul semblait savoir où se trouvait Johnny. Et encore, il ne tirait pas juste. La peur et la précipitation leur faisaient gaspiller leurs cartouches. Johnny voulait tenter de les abattre tous les trois avant qu'ils ne se mettent à couvert, mais le temps lui manqua.

Il tourna donc son canon sur sa gauche pour viser le soldat le plus éloigné de lui. Logique sans faille. C'était l'homme le plus proche de l'une des cahutes que Johnny voulait raser. Une menace potentielle s'il reprenait ses esprits et s'abritait pour tirer. Bien que plus près de l'Américain, les deux autres avaient plus de chemin à parcourir pour

se mettre à couvert, et leurs tirs pressés passaient largement à côté.

Il cadra le premier soldat, anticipa sa course d'un mètre environ et lâcha une nouvelle giclée. Le type donna l'impression d'aller à la rencontre des balles et partit dans une étrange pirouette, comme si quelqu'un avait tiré une ficelle invisible pour le faire culbuter.

Plus que deux. Quand Johnny les repéra, il s'aperçut qu'ils avaient fait une erreur fatale. Au lieu de se séparer pour trouver chacun un abri, ils s'étaient rejoints pour charger comme un seul homme, pistolet-mitrailleur à la hanche. C'était une manœuvre audacieuse mais stupide, à ne tenter que dans les cas désespérés.

Johnny répliqua par une rafale double. Les deux pressions sur la détente fauchèrent simultanément les imprudents, qui s'écroulèrent dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

Avec seulement douze balles dans son chargeur, le cadet des frères Bolan bondit hors de sa cachette et sprinta vers le baraquement le plus proche. Personne pour en garder l'entrée : il enfonça la porte et se rua à l'intérieur.

En dépit du chaos qui l'entourait, le capitaine Thomas n'avait pas tiré un seul coup de feu. Il serrait fébrilement son fusil dans ses mains, mais il avait appris, à l'école militaire, à ne tirer que lorsqu'il avait une cible en vue. Jusque-là, il avait constaté la présence de l'ennemi : les explosions, les soldats qui tombaient en pissant le sang, mais il était bien incapable de localiser ses adversaires. L'officier fut saisi d'une soudaine envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfoncer le plus loin possible dans la forêt, pour échapper au danger. Tous les soldats étaient sujets à ce genre d'impulsion – Thomas n'en doutait pas –, mais la plupart d'entre eux parvenaient à se contrôler. Son dévouement à la cause pourrait-il l'aider à garder son sang-froid ?

*

* *

Keely Ross se faufilait prudemment à l'intérieur de la tente qui servait de mess, avec l'intention de faire sauter la gazinière, quand deux guérilleros surgirent de nulle part et se jetèrent sur elle. L'un d'eux était armé d'une machette, qu'il brandit devant son visage pour la décapiter.

Elle esquiva le coup en se baissant et sentit la large lame lui érafler le cuir chevelu. D'un geste réflexe, elle expédia un violent coup de crosse dans le genou du rebelle et l'entendit hurler de douleur. Elle releva ensuite son arme pour contrer le revers qui visait son épaule, et

fouetta le visage grimaçant du rebelle avec le canon de son fusil. Le choc le fit vaciller, et Keely Ross en profita pour se tourner vers son deuxième adversaire.

Celui-ci braquait déjà sur elle un vieux revolver en acier. Dans le même mouvement, elle s'accroupit et tira une longue rafale de bas en haut qui perfora le soldat de l'aine à la gorge. L'autre parvint tout de même à faire feu, et la rouquine entendit un couinement dans son dos. Elle se retourna et vit le type à la machette se tenir le côté gauche de la tête. Ce n'était apparemment qu'une égratignure, peut-être à l'oreille. Sans se poser de question, la jeune femme lui tira une balle dans la bouche qui le fit taire définitivement.

Elle tourna aussitôt son attention vers le réchaud à gaz, avant d'être de nouveau interrompue. Il était relativement modeste, vu le nombre de soldats qu'il nourrissait trois fois par jour. La bouteille de propane avait à peu près la taille d'un gros extincteur. « Une balle devrait faire l'affaire », songea-t-elle, tant qu'elle restait à bonne distance.

Mais quelle était la bonne distance ?

Elle n'en avait aucune idée, mais une dizaine de mètres lui parut une marge raisonnable. Elle recula encore de trois mètres, par sécurité, en jetant des coups d'œil sur ses flancs pour repérer d'éventuels snipers, puis elle s'accroupit, ajusta son tir et expédia une ogive de 5,56 mm dans la bouteille de gaz.

La puissance du souffle se révéla dévastatrice. La jeune femme fut projetée en arrière par une bourrasque d'air brûlant qui lui roussit les sourcils et la fit suffoquer. L'onde de choc secoua le camp tout entier, et un fragment de la bouteille déchiquetée s'envola au-dessus des arbres en laissant une traînée jaune dans le ciel, comme une fusée filant vers l'espace.

Quelques tentes avaient pris feu, touchées par l'explosion, et se froissaient comme du papier sous l'effet des flammes. Dans la confusion, les rebelles se mirent à courir dans tous les sens, sans but apparent.

Parmi eux, Keely Ross ne reconnut aucun des portraits qu'elle avait étudiés avant la mission. Pas de Garrett Tripp en vue, ni aucune figure du cartel. Elle ne s'attendait pas à trouver les grands pontes dans ce campement au milieu de la jungle, mais elle fut déçue d'avoir encore affaire au menu fretin pendant que les gros poissons leur glissaient entre les doigts.

Le coup de feu la prit par surprise. La balle entra par le dos, sous la clavicule, et ressortit sous le sein. En tombant, la jeune femme eut la sensation que sa poitrine s'alourdissait. Elle comprit alors qu'elle

avait le poumon perforé, et qu'il se remplissait peut-être de sang.

Perdant peu à peu conscience, Keely Ross songea que c'était sûrement là ce que l'on ressentait quand la mort approchait.

*
* *

Bolan jeta le chargeur vide de son M-16 et le remplaça tout en continuant à courir. À peine eut-il armé le fusil qu'un soldat se rua sur lui en hurlant et brandissant un vieux M-14.

Le Guerrier n'attendit pas de savoir si le guérillero savait s'en servir. Sa brève rafale de 5,56 mm arracha le visage du tireur, qui tomba lourdement dans la boue en se convulsant.

Bolan n'avait pas encore trouvé la cible qu'il cherchait.

En retournant au camp avec ses compagnons, il avait pensé ne jamais revoir Tripp. La jungle l'avait peut-être achevé, ou bien le mercenaire avait décidé de continuer à courir pour quitter l'île au plus vite et se réfugier loin des Caraïbes. Cette crainte s'était évanouie quand Bolan était arrivé aux abords du camp et avait vu son geôlier vivant, douché, vêtu d'un treillis propre, et claudiquant entre les soldats pour préparer une nouvelle expédition dans la jungle.

L'Exécuteur avait été tenté de l'abattre aussitôt, mais il voulait le mercenaire vivant, pour qu'il le conduise aux chefs du cartel et lui révèle tout ce qu'il savait sur leurs moyens et leurs objectifs. Par conséquent, Bolan avait d'abord lancé la grenade empruntée à son frère pour détruire la cahute dans laquelle il avait été gardé en cage. Ainsi avait débuté l'ultime bataille du camp rebelle. Malheureusement, Tripp avait profité du chaos général pour disparaître.

Le « parc automobile » du camp était constitué d'une douzaine de vélos dépareillés, probablement volés dans les villages avoisinants, et attachés ensemble à l'extrémité est du périmètre. Le Guerrier trouva deux rebelles en train de se débattre avec la chaîne. Ils avaient visiblement l'intention de filer, mais butaient sur le cadenas et en étaient réduits à secouer les vélos de leur choix avec frustration.

— Vous allez quelque part ? leur demanda Bolan.

Les deux types se retournèrent brusquement, l'air ahuri, et se penchèrent pour saisir leurs fusils posés à côté d'eux.

— Vous n'avez aucune chance, avertit Bolan en pointant son M-16 sur eux.

Comme ils hésitaient, il ajouta :

— Montrez-moi où est Garrett Tripp et je vous laisse partir à

vélo – sans armes, bien entendu. En prime, je me charge du cadenas.

Les deux guérilleros échangèrent un regard et se comprirent intuitivement. Ils plongèrent chacun dans une direction pour ramasser leurs armes, pensant que l'Américain ne pourrait pas les descendre tous les deux avant que l'un ou l'autre ne l'abatte.

Mais ils se trompaient.

Bolan tua le soldat sur sa gauche d'un tir à la tempe. L'homme était mort avant de s'écrouler sur son arme désormais inutile. Le second soldat avait peut-être deviné ce qui se passait, mais il était trop tard pour interrompre son mouvement. Il avait empoigné son fusil et levait le canon quand Bolan tira deux cartouches à bout portant, expédiant dans l'espace un gros lambeau de cervelle du guérillero.

Le Guerrier continua sa progression dans le camp, où la bataille avait tourné à l'hécatombe, jetant au passage des regards furtifs aux cadavres. Jusque-là, il n'avait vu aucun visage blanc parmi eux. Soit Garrett Tripp était toujours en vie, soit Bolan n'avait pas encore retrouvé son corps.

Dans un cas comme dans l'autre, il allait devoir remédier rapidement au problème. En dépit de tous les efforts de son équipe, des renforts rebelles étaient peut-être en chemin, ou un détachement des forces régulières, si par hasard elles rôdaient dans le coin à la recherche de leurs ennemis. Johnny lui avait parlé de l'autre accrochage, et il n'avait aucune envie de se frotter aux défenseurs d'Isla de Victoria.

S'il avait le choix, il préférerait mener une guerre à la fois, et celle-ci n'était pas encore terminée.

Pas tant que ses geôliers et ses tortionnaires seraient en vie.

L'Exécuteur s'avança donc à travers la fumée et les flammes en quête de proies.

CHAPITRE XII

Garrett Tripp était étendu près des débris fumants d'un baraquement et se demandait comme il allait s'extirper de cet enfer.

Le mot « enfer » résonna dans sa tête comme un écho sinistre. Il avait connu assez de combats, comme soldat puis comme mercenaire, pour croire qu'il avait tout vu... avant que cette mission relativement simple ne lui pète à la gueule. Le combat pour le contrôle d'Isla de Victoria avait commencé par tourner en sa faveur, vers une issue qui devait satisfaire ses nombreux employeurs, mais avait lentement dérapé, puis s'était mis à partir en vrille.

Depuis, Tripp courait dans tous les sens, en déployant un maximum d'efforts pour un minimum de résultats.

À vrai dire, il n'y avait eu aucun résultat depuis quinze jours, seulement des pertes. Même son stratagème avec le prisonnier avait fini par tourner au vinaigre, et failli le laisser sur le carreau. Le mercenaire avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver sa réputation, mais voilà qu'il se retrouvait de nouveau à terre, à plat ventre dans la boue, avec des bastos qui sifflaient au-dessus de sa tête.

Certaines missions semblaient maudites dès le départ. Tripp n'était pas superstitieux – la seule puissance en laquelle il croyait était celle des armes –, mais il arrivait parfois qu'une opération soit purement et simplement vouée à l'échec.

Qu'elle foire lamentablement.

Tripp acceptait de risquer sa vie, mais pas de la bazarder pour une mission qui le conduisait irrémédiablement au fiasco. Si le cartel voulait des commandos suicides, il pouvait lui recommander quantité de groupes du Proche-Orient dont les membres étaient toujours prêts à mourir pour une mauvaise cause.

En retour, il ne demanderait qu'une commission substantielle.

Trois rebelles passèrent en courant près de lui. S'ils aperçurent ou reconnurent Tripp étendu là, dans la boue, ils n'en montrèrent rien. Ils avaient dépassé sa position d'une vingtaine de mètres quand le coureur du milieu prit une balle dans le dos et s'étala face contre terre.

Un tireur isolé ? Une balle perdue ?

Tripp n'en savait rien, mais la fête battait son plein. À présent, tous les soldats en armes tiraient sur quelque chose... ou sur rien, en espérant un coup de chance. Le mercenaire n'avait pas encore repéré leurs adversaires, mais il était prêt à parier qu'ils cherchaient l'homme qui l'avait pris en otage quelques heures auparavant. Le prisonnier qui avait inversé les rôles et bien failli le descendre.

Celui-là même qui...

Non, bon Dieu ! Ce n'était pas possible !

Il pensait que ce salopard n'aurait pas le culot de revenir ici, à l'endroit où il avait été enfermé comme un animal et où il avait frôlé la mort, mais Tripp savait qu'il se trompait. C'était exactement le genre de type à faire ça, si l'occasion lui en était donnée.

Le mercenaire retrouva peu à peu son acuité visuelle et balaya le camp du regard à la recherche d'une cible en particulier : le salaud qu'il avait tenu entre ses mains et qui avait réussi à lui échapper. Le soldat qui l'avait humilié devant ses hommes et qui reviendrait sans aucun doute le tuer, s'il le pouvait.

Tripp se mit à ramper lentement en arrière, craignant qu'un geste brusque n'attire ses adversaires ou ne fasse qu'un de ses hommes le prenne pour un ennemi. Il contourna prudemment le tas de gravats jusqu'à ce qu'il distingue clairement la lisière de la forêt, à quatre-vingts mètres de là.

Si près ; et pourtant si loin.

À mi-chemin du bois, un autre baraquement démolí lui servirait d'abri. S'il parvenait à l'atteindre sans prendre un pruneau de 5,56 au passage, il pourrait y faire une pause avant le sprint final.

« Pas de problème », décida-t-il. Quarante mètres, c'est du gâteau.

Avec une détermination féroce, il commença à traverser le champ de bataille en rampant.

Johnny était fin prêt quand les rebelles se mirent en action. Trois guérilleros chargèrent dans sa direction comme des damnés. Il n'en demandait pas tant, allongé derrière une remise criblée de balles.

Il visa d'abord l'homme de tête. Le premier projectile lui faucha les jambes, puis le cadet des Bolan l'étendit pour le compte d'un « doublet » à la poitrine.

La chute de l'homme du milieu encouragea les deux autres à se séparer. Tous deux connaissaient la position approximative de Johnny et tiraient plutôt juste, ce qui le fit hésiter entre les deux cibles.

La physique décida pour lui. Il lui était plus facile de pivoter vers la gauche d'une trentaine de centimètres, ce qui correspondait environ à six mètres de course pour sa cible. Il anticipa légèrement le tir et lâcha une brève rafale qui frappa de plein fouet son adversaire.

Il nota la chute de sa cible dans sa vision périphérique et braqua son fusil sur la menace suivante.

Le troisième guérillero courait vite, mais ses tirs étaient d'autant moins précis. Ses balles sifflaient dans l'air et transperçaient les cloisons de la remise au-dessus de lui.

Johnny resta en position, sans faire cas de l'orage d'acier qui déferlait au-dessus de sa tête, puis expédia une courte rafale à quinze mètres de distance. Il vit ses balles se loger à quelques centimètres au-dessus de la ceinture du rebelle, et celui-ci effectua un demi-tour sur lui-même avant de s'étaler, la tête dans la boue.

Combien en restait-il ?

Johnny n'en avait aucune idée, même si les effectifs rebelles commençaient à s'éclaircir, à en juger par ce qu'il voyait. L'objectif était double : raser le camp et localiser Garrett Tripp. Ils avaient plutôt bien entamé la première phase, mais Johnny n'avait pas revu Tripp depuis que Mack avait déclenché le chaos à la grenade.

Si Tripp avait filé, il ne pouvait rien y faire. Mais si le mercenaire se cachait dans le camp, il y avait moyen de le débusquer. Cela prendrait du temps, et ce serait un jeu de cache-cache risqué, mais c'était faisable.

La rage au cœur, Johnny quitta son abri en rampant pour gagner le préfabriqué suivant, déjà soufflé par une grenade.

Il fallait bien commencer quelque part.

*
* *

Bolan devait reconnaître que les rebelles étaient tenaces. Quelques-uns s'étaient enfuis dans la forêt, mais la plupart tenaient leurs positions, comme s'ils défendaient leur propre maison. Il ignorait si c'était par dévouement à la cause, ou s'ils n'avaient nulle part ailleurs où aller. Peu importait, du reste, car son boulot n'était pas d'analyser l'adversaire en plein combat.

C'était de l'exterminer.

Il s'approcha d'un baraquement criblé de balles et jeta un coup d'œil dans l'angle avant de s'avancer. Un cadavre était étendu près de la cahute, le visage pratiquement arraché par une rafale.

Bolan contourna le corps sans vie pour gagner l'angle sud-est du

petit préfabriqué. Des tirs sporadiques résonnaient encore à travers le camp, mais s'estompaient peu à peu. L'Exécuteur n'aurait su dire si c'était parce que les rebelles avaient été massacrés, ou s'ils calmaient le jeu pour prendre le temps de choisir leurs cibles. Il penchait pour la première raison, mais...

Un jeune guérillero surgit devant lui, en quête d'un abri. Il fixa Bolan avec des yeux exorbités, comme s'il avait vu un fantôme. Probablement un soldat du groupe qui avait vu le prisonnier s'échapper avec Tripp quelques heures plus tôt. En tout cas, cet instant d'hésitation scella son sort. Bolan lui tira une balle dans la poitrine à deux mètres de distance, et le type s'écroula lourdement sur le sol.

Sans prêter attention aux derniers spasmes du moribond, le grand Américain gagna enfin l'angle sud-est du baraquement. Sa nouvelle position lui permettait de voir un tiers du camp sans grand risque d'être abattu par un sniper. Il en profita pour chercher ses compagnons du regard et aperçut furtivement Johnny à l'autre bout du camp, qui se cachait derrière une remise. Aucun signe de Keely Ross, ni de Tripp, l'unique membre de l'équipe adverse que Bolan tenait à prendre vivant. Ce serait peut-être futile, mais il avait besoin de réponses à ses questions, s'il voulait vaincre le cartel qui finançait la guerre de Maxwell Reed.

Bien décidé à poursuivre sa traque, il prit une profonde inspiration, retint son souffle un instant, pendant que le sang battait dans ses tempes, puis il expira et bondit à découvert au milieu du champ de bataille.

Jusque-là, la chasse avait laissé bredouille le capitaine Bertram Thomas. Il n'avait trouvé aucun ennemi à abattre. En revanche, il avait vu ses hommes mourir autour de lui, l'un après l'autre, tués par des adversaires qui lui échappaient, ou par leurs propres camarades.

La situation était à présent désespérée.

Il le vit sur les visages des jeunes survivants qui erraient dans le camp. La panique avait annihilé toute discipline. L'officier soupçonnait une partie des soldats d'avoir déjà déserté, et une autre d'être sur le point de le faire, s'ils réussissaient à s'extraire de ce jeu de massacre. Lui-même se préoccupait davantage de sa survie que de l'issue de ce combat contre des ennemis inconnus et obstinément invisibles.

Et cela signifiait qu'il devait quitter le camp au plus vite.

Malheureusement, il était presque au centre du périmètre, cerné par le carnage et les coups de feu. Après un rapide coup d'œil circulaire, il estima qu'aucune direction ne valait mieux qu'une autre,

qu'aucun chemin en particulier ne le mènerait en sécurité jusqu'à la jungle. C'était un miracle qu'il n'ait pas encore été touché. Et sa chance ne pourrait pas durer, pas avec des ennemis furtifs et des effectifs de plus en plus faméliques.

Homme d'action lorsque les circonstances l'imposaient, le capitaine joua mentalement à pile ou face et choisit de partir vers l'ouest. En poussant la réflexion, il aurait pu se dire que la côte la plus proche se trouvait dans cette direction, et qu'il aurait pu trouver un bateau pour quitter à jamais Isla de Victoria et la folie de ses dirigeants.

Mais pour s'échapper de l'île, il lui fallait d'abord s'échapper du camp.

Thomas commença sa discrète progression vers le périmètre, croisant en chemin des soldats isolés à qui il ordonnait de traquer l'ennemi pour faire diversion. Il n'était pas question qu'une bande de traînards le suive et laisse des traces qui révéleraient la direction que l'officier avait prise. Il avait parcouru la moitié du chemin et entrevoyait la suite avec une lueur d'optimisme, quand une silhouette en tenue camouflage sortit de l'ombre d'un baraquement. Le capitaine se figea et serra son arme si fort que ses doigts et ses avant-bras commencèrent à se tétaniser.

Était-ce le salaud qui les traquait ?

Il plissa les yeux à travers la fumée et vit que le motif tigré du camouflage ne correspondait à aucune des tenues de ses hommes. De plus, la peau de l'inconnu était blanche sous ses peintures de guerre, et ses cheveux avaient des tons roux. Thomas hésita encore une seconde, pensant qu'il s'agissait peut-être d'un des mercenaires de Tripp, puis il se souvint que le dernier mercenaire du camp avait été ce grand gaillard de Barry Joslin, disparu depuis.

Il fut intrigué par la démarche du soldat. Curieusement, il clopinait plutôt qu'il ne marchait, et après avoir fait quelques pas, il s'adossa au mur du préfabriqué pour se reposer. L'officier ne comprit pas tout de suite, mais un reflet rouge sur le treillis vert et brun clarifia les choses.

L'homme était blessé.

Quelqu'un avait fait le boulot à sa place, mais n'avait vraisemblablement pas survécu pour réclamer son trophée. « Tant mieux », songea Thomas. Pourquoi un troufion qui avait fait mouche par hasard aurait-il été crédité de cette prise de choix ?

Esquissant son premier sourire depuis des jours – ou était-ce des semaines ? – Thomas cala son fusil sur son épaule, cadra la cible immobile dans son viseur et pressa la détente.

« Tu n'entends jamais le coup de feu qui te tue. » Keely Ross ne se rappelait plus ni où ni quand elle avait entendu ce vieux dicton pour la première fois, mais elle aurait donné cher pour mettre la main sur son auteur et lui dire qu'il se gourait.

Elle n'aurait su dire avec certitude lequel des nombreux coups de feu qu'elle avait entendus aujourd'hui lui avait perforé le poumon, mais elle était la preuve vivante – du moins pour quelques minutes encore – que le vieil adage était bon pour la retraite.

Après l'impact terrifiant et la première bouffée de panique, la jeune femme avait partiellement repris ses esprits et déchiré un morceau de sa chemise camouflage pour obturer la plaie sous son sein. Ça faisait un mal de chien, et elle ne pouvait rien faire pour colmater la blessure d'entrée dans son dos, mais elle respirait un peu mieux à présent, sans avoir l'impression de se débattre sous l'eau, à deux doigts de la noyade.

Elle savait pourtant que ce n'était qu'un répit. Faute d'être opérée rapidement, elle ne survivrait pas à ses blessures. Mais il n'y avait pas d'unité style *M.A.S.H.* dans les parages, pas de chirurgiens prêts à intervenir, pas d'hélicoptère pour l'évacuer en un temps record vers un bloc opératoire. La futilité de sa situation l'aurait peut-être fait rire, si elle avait pu respirer un peu mieux.

« Mourir en riant », songea-t-elle en crachotant. Une goutte écarlate coula sur son menton.

Elle fit deux pas, puis reçut un violent coup de boutoir dans l'estomac, qui la propulsa contre le mur du préfabriqué. Ses jambes flanchèrent, la douleur l'envahissant du ventre jusqu'aux genoux, et elle entendit de nouveau l'écho de la rafale. Au milieu de la fumée des combats, elle sentit une odeur de sciure, là où les balles avaient percé le mur de chaque côté de sa position.

Recroquevillée sur le flanc, elle ne savait pas trop où était passé son CAR-15. Son pistolet était coincé sous elle, mais le canon qui s'enfonçait dans sa hanche n'était rien en comparaison de ses blessures. Étrangement, les zones les plus fraîchement touchées commençaient déjà à s'engourdir, ce qu'elle interpréta comme un mauvais signe.

« L'engourdissement, ce n'est jamais bon, songea-t-elle, à moins d'être chez le dentiste. »

Elle vit approcher l'homme qui l'avait tuée. Bizarrement, elle avait une vue en biais de ses jambes et du fusil qu'il portait. Après d'interminables secondes, le visage du type entra enfin dans son champ de vision. Il la fixait avec curiosité, comme s'il n'avait jamais vu...

— Une femme, marmonna-t-il.

Puis il s'adressa à Keely Ross d'une voix plus forte.

— Vous êtes une *femme* ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle lui décocha un sourire bizarrement écarlate et lança :

— T'inquiète pas pour ça, connard.

— C'est impossible !

L'officier se releva et regarda autour de lui, comme s'il craignait que quelqu'un le trouve là. La rouquine respira de nouveau et s'aperçut, à son grand déplaisir, que sa chute avait délogé le bouchon de fortune qui obturait sa plaie à la poitrine. Si elle ne se vidait pas de son sang d'ici quelques minutes...

Le soldat s'accroupit près d'elle, en fronçant les sourcils comme un scientifique déconcerté par ce qu'il voit dans son microscope. Son fusil d'assaut sur les genoux, il tendit la main pour pincer les seins de la jeune femme. Une confirmation de l'absurde.

— Une femme. Impossible.

Elle sentit qu'il s'affairait sur les boutons de sa chemise. Soudain blessée dans son orgueil, elle trouva la force de saisir son poignard glissé dans son harnais de combat et de plonger la lame dans la cuisse replète de son fossoyeur. Avec un grognement animal, elle tourna la lame, racla l'os et cisaila les muscles. Quand elle la retira, le rebelle tomba à la renverse, et elle vit un jet brillant gicler de l'artère.

— Tiens, t'as qu'à peloter ça ! cria-t-elle à l'inconnu, qui tentait en vain de stopper le flot de sang qui jaillissait de sa jambe meurtrie.

Keely Ross fut prise d'une envie de rire, mais elle n'avait pas assez de souffle pour le faire. Au lieu de cela, elle planta son poignard dans l'autre jambe du blessé qui sanglotait.

Les hurlements du rebelle l'accompagnèrent dans le néant.

*

* *

« Nous y sommes presque », songea Garrett Tripp.

Le « nous » en question incluait Tripp et trois guérilleros qu'il avait emmenés avec lui en quittant le camp. Ils lui avaient demandé où il allait, et, au lieu de les descendre – sa première réaction, mais aussi une option pour le futur – le mercenaire leur avait dit qu'il était temps de filer. Il allait rejoindre les hommes du camp Delta et reviendrait punir les assaillants comme ils le méritaient. L'un d'entre eux voulait-il se joindre à lui ?

Un peu, qu'ils voulaient !

Fallait-il encore sortir du camp en un seul morceau.

Les combats avaient diminué d'intensité, mais Tripp n'avait pas l'intention de traîner là pour voir qui brandirait le trophée. Même si Thomas et les autres gagnaient la partie, les employeurs de Tripp le tiendraient tout de même pour responsable de l'évasion du prisonnier, de la destruction du camp et de la mort d'une trentaine d'hommes.

Quoi qu'il arrive, le mercenaire était perdant, et cette fois il n'y aurait pas de deuxième chance.

Il était vraiment temps de mettre les voiles.

« T'es pas encore fini », se rassura-t-il, alors qu'une nouvelle rafale tonnait près du centre du camp. Quelques instants plus tard, quand son petit groupe approcha du périmètre, Tripp entendit un cri de douleur aigu.

« Mieux vaut lui que moi », conclut-il.

Encore quelques mètres et ils pourraient s'enfuir pour de bon, dissimulés par la végétation. Jusqu'où ? Tripp n'était pas encore certain de leur destination. Pour l'instant, il ne pensait qu'à mettre les bouts, loin de cet endroit où la mort pouvait lui présenter l'addition à tout moment.

Mais pas ce jour-là, avec un peu de chance.

Ils passèrent en rampant près de soldats morts ou blessés, sans prêter attention à eux. Les compagnons de Tripp savaient pertinemment qu'ils y laisseraient leur peau s'ils musardaient dans le coin. C'était l'instinct de conservation qui les poussait : leur promesse de vengeance n'était qu'une mascarade, un moyen de sauver la face vis-à-vis du mercenaire et d'eux-mêmes.

Ce qu'ils voulaient, c'était quitter cet enfer au plus vite. Tout ce qu'ils parviendraient à faire après serait la cerise sur le gâteau.

Encore vingt mètres à parcourir. Tripp avait les yeux rivés sur la lisière de la forêt, synonyme de sécurité, de liberté et de résurrection.

Une silhouette sortit de la pénombre encore fumante et s'avança vers eux. Le mercenaire s'apprêtait à abattre le type quand il reconnut l'un de ses guérilleros.

— Emmenez-moi avec vous ! s'écria le soldat. Je vous en supplie, chef !

— Où est ton fusil ? demanda sèchement Tripp, agacé à l'idée de perdre un temps précieux.

Le rebelle regarda ses mains et parut surpris de les voir vides.

— Je... je ne sais pas, chef.

— Nom de Dieu ! D'accord, suis-nous, mais ne fais pas de bruit et...

Les yeux du soldat se gonflèrent sous l'impact de la balle qui lui emporta la calotte crânienne. Le visage de Tripp fut aspergé de sang et de lambeaux de chair. Le mercenaire eut un mouvement de recul quand le mort bascula en avant et s'effondra comme un épouvantail soufflé par le vent.

— Courez ! ordonna-t-il avant de sprinter vers les arbres sans un regard en arrière.

*
* *

Bolan tira de nouveau, trop précipitamment, et vit un des rebelles vaciller en se tenant l'épaule. Tripp avait déjà détalé. Ce n'était plus qu'une silhouette qui s'évanouissait dans la pénombre du sous-bois. Les autres lui emboîtèrent le pas, et le Guerrier les regarda disparaître.

Puis il se retourna et scruta le camp à la recherche de Johnny et Keely Ross. Pour cette mission, ils n'avaient pas de troisième casque émetteur, et Bolan avait refusé de prendre celui de la jeune femme, comme elle le lui proposait. Il devait à présent choisir entre deux maux : le danger de perdre Tripp encore une fois, ou la honte de planter ses compagnons sur le terrain sans leur dire où il allait.

Furieux, Bolan reprit le chemin du camp. C'était le hasard qui l'avait fait apercevoir le mercenaire près du périmètre, et il aurait pourchassé les fuyards s'il avait mené seul la mission, mais il ne pouvait pas abandonner Johnny et Keely. Pas ici. Pas après qu'ils avaient risqué leur vie à plusieurs reprises pour l'arracher à ses ravisseurs. Au-delà des liens de sang, il avait une dette qu'il ne pouvait pas ignorer.

Il descendit deux rebelles qui tentaient de lui barrer la route, et ralentit à peine pour enjamber leurs cadavres.

Il trouva Johnny agenouillé dans l'ombre d'un préfabriqué. La jeune femme était allongée à côté de lui. Sur la droite de Johnny, un rebelle portant des galons de capitaine s'était vidé de son sang, la cuisse gauche tailladée. En voyant le poignard planté dans le mollet droit du macchabée, le Guerrier comprit ce qui s'était passé.

— Johnny ?

— Je suis arrivé trop tard, Mack. Trop tard.

— Tu n'aurais rien pu faire pour elle, répondit Bolan.

— En tout cas, elle a emmené ce salopard avec elle.

— C'était une sacrée bonne femme.

Puis, pour abrégér ce moment pesant, Bolan ajouta :

— Je viens d'apercevoir Tripp. Il a mis les bouts. Il faut que je lui

file le train.

— On ne peut pas emmener Keely.

— Non.

— Ces enfoirés ! ragea Johnny. On ne sait pas ce qu'ils sont capables de lui faire.

Son frère dressa l'oreille : on n'entendait plus aucun coup de feu. Il balaya le camp du regard pour voir s'il y avait encore du mouvement, mais il ne vit remuer que les derniers agonisants.

— Je crois qu'ils ont tous leur compte, observa-t-il.

Johnny se redressa et lança :

— D'accord. Finissons-en. Je reviendrai plus tard, si je peux.

— On reviendra tous les deux.

Johnny éjecta le chargeur de son fusil, vérifia qu'il était plein et le claqua de nouveau dans son logement.

— De quel côté ?

Ils laissèrent la malheureuse Keely Ross là où elle était tombée. Bolan espérait pouvoir tenir sa promesse de revenir chercher sa dépouille. Il n'était certain de rien, mais au moins avaient-ils une chance de finir le boulot.

Mais Tripp n'était pas la cible ultime, seulement le moyen de la localiser. Sa mort serait une sorte d'aboutissement, mais ils devaient d'abord le faire parler.

Le Guerrier en avait soudain sa claque de la jungle, assez de marcher dans la boue, constamment freiné par les fougères, les plantes grimpantes et les branchages. Il en avait sa claque de traquer des ennemis sur des terrains inconnus, ou d'être pourchassé par eux. Il avait vécu enfermé dans une cage et s'était juré que jamais plus cela n'arriverait. Mais il avait un compte à régler, une vie à venger, et pas seulement avec Garrett Tripp.

Pour l'instant, la piste les menait vers l'est, à travers la forêt pluviale.

Bolan la suivait, Johnny sur ses talons.

CHAPITRE XIII

Johnny ne savait pas trop où ils allaient et ne s'en souciait guère. La vue de Keely Ross gisant dans un recoin du camp rebelle l'avait terriblement secoué. Il pensait avoir déjà tout vu et s'était cru définitivement immunisé contre les drames de la vie et les revers des combats. Mais il s'était trompé.

Il s'était refusé à évoquer des notions comme l'amour ou l'avenir pendant le temps qu'il avait passé avec la jeune femme, et rien ne disait que l'attirance immédiate qu'ils avaient ressentie l'un pour l'autre aurait conduit à autre chose qu'une toquade au-delà de leur étrange association. Pourtant, la mort de Keely lui serrait le cœur comme jamais depuis la mort de ses parents et de sa jeune sœur, de longues années auparavant.

Pour soulager la douleur, il se concentra sur la piste, la silhouette de son frère devant lui, et le faciès de Garrett Tripp qu'il imaginait dans son viseur. Il aurait bien aimé serrer le cou de ce fumier, mais il était peu probable que les deux hommes aient l'occasion de se battre à mains nues.

Mack voulait Tripp vivant, le temps qu'il faudrait pour lui arracher quelques réponses. Ce n'était pas pour déplaire à Johnny, puisque le mercenaire résisterait et prendrait une bonne dérouillée au passage. Tout ce qui pouvait concourir à faire souffrir ce salopard était le bienvenu.

Mais quand Mack aurait les réponses à ses questions, le mercenaire mourrait. Ça, c'était gravé dans le marbre.

La montre de Johnny indiquait midi dix quand ils arrivèrent au bord d'un petit torrent. Mack commença à le franchir, et son frère le couvrit depuis la berge, craignant que des fuyards ne soient embusqués de l'autre côté. C'était l'endroit idéal pour un guet-apens, si Tripp avait l'intention de les abattre. Mais il était possible que le mercenaire ignore que les frères Bolan le poursuivaient. Il avait de l'avance et ne voulait peut-être pas prendre le temps de protéger ses arrières.

Si tel était le cas, tant mieux.

Johnny, quant à lui, s'arrêtait par intervalles pour écouter les bruits de la forêt pluviale, vérifiant que Mack et lui n'étaient pas suivis. Selon ses estimations, il ne restait pas au camp assez d'hommes pour organiser la poursuite – à supposer qu'ils prennent la peine d'essayer –, mais il était toujours possible qu'un message radio soit passé et que des renforts foncent déjà sur eux. Autre scénario, peu probable : Tripp avait rejoint d'autres guérilleros et tendait un piège mortel à ses poursuivants.

Johnny envisagea cette hypothèse, sans s'appesantir dessus. Il traquerait le mercenaire même s'il était entouré de centaines de soldats. Cela changerait peut-être sa stratégie finale, mais il poursuivrait Tripp et finirait par régler son compte à ce bâtard.

Pour Ross. Et pour un avenir qui ne s'écrit jamais.

Mack ayant gagné l'autre berge sans encombre, il fit signe à son frère de passer. L'eau, qui lui arrivait à la taille, n'était pas froide, mais c'était tout de même un choc par rapport à la température ambiante. Johnny aurait aimé se laisser glisser sous la surface et flotter au gré du courant en oubliant tout, mais il avait une mission à remplir, qui l'attendait quelque part au bout de la piste.

Un compte à régler avec le responsable de la mort de Keely, et ceux qui l'employaient.

Mack avait raison. Tout ne serait pas terminé quand ils auraient descendu Tripp. Les mercenaires étaient remplaçables. Le cartel lui trouverait un successeur avant la fin de la semaine, et la tuerie recommencerait, avec les mêmes chefs et les mêmes objectifs.

Johnny comprit qu'il ne pouvait pas neutraliser un lézard venimeux en lui coupant les griffes.

Il fallait lui écraser la tête.

Dans le cas présent, le monstre avait plusieurs têtes qui se réunissaient rarement au même endroit. La campagne à venir serait donc encore longue et harassante, mais cela ne décourageait aucunement Johnny.

Il atteignit la berge, glissa dans la boue et saisit la main tendue de son frère juste à temps pour éviter la chute. Peu après, il retrouva la terre ferme et suivit la haute silhouette de Mack entre les arbres.

C'était ainsi qu'ils finiraient le travail, pensa Johnny. Main dans la main. Ils affronteraient ces enfoirés côte à côte, ou dos à dos, selon la nécessité. Et si l'un des frères tombait sous leurs balles, l'autre terminerait le boulot.

« On touche au but », songea Tripp.

Puis une petite voix dans sa tête répondit : « D'accord, mais quel est ce foutu but ? »

Il n'en savait rien, et cela ne l'inquiétait pas outre mesure pour le moment. L'important était d'avancer pendant qu'il était encore temps, de mettre des kilomètres entre lui et le charnier qu'il avait fui. Avant que l'un ou l'autre camp ne remarque son absence et lance des patrouilles à sa recherche.

Le blessé les ralentissait. Une balle lui avait traversé l'épaule de part en part. Tripp l'aurait bien abandonné là, sur la piste, mais ses compagnons ne voulaient pas en entendre parler. Vu les circonstances, le mercenaire avait jugé qu'il n'était pas dans son intérêt de provoquer une confrontation avec les trois autres, même si l'un d'eux était affaibli et boitait. Il aurait pu les abattre tous les trois, mais il ne voulait pas faire du raffut, s'il pouvait l'éviter.

Ils progressèrent donc plus lentement que prévu, mais, en vérité, Tripp se traînait tout autant que les autres. Il avait passé la moitié de la nuit à errer dans la jungle, un pistolet braqué sur lui, puis avait fait le chemin en sens inverse pour regagner le camp et organiser la traque de son otage devenu ravisseur, puis fugitif. Entre-temps, le ciel lui était tombé sur la caboche, et voilà qu'il était de nouveau en cavale, sans savoir où il serait au lever du soleil.

« Putain de merde, songea-t-il. On pouvait pas rêver mieux. »

En fait, cela aurait pu être pire.

Tripp aurait pu faire partie des nombreux morts qui jonchaient le camp. À cette idée, ses crampes et son dos douloureux lui semblèrent bien plus supportables.

Au bout d'une heure et demie de marche, les autres demandèrent à faire une pause. Le mercenaire ne s'y opposa pas. De sa propre initiative, il se mit en position pour surveiller leurs arrières et zappa leur conversation pendant qu'ils soignaient leur copain blessé.

Les trois guérilleros l'ignoraient encore, mais Tripp ne les emmenait nulle part. Il n'avait pas l'intention de rejoindre les troupes du camp Delta, et encore moins de monter une expédition contre un ennemi qui avait déjà failli le flinguer trois fois.

Au bout de cinq minutes, il rejoignit les autres, avachis contre un arbre.

— Il faut repartir, annonça-t-il.

— Julian est faible, il a perdu beaucoup de sang, répondit leur porte-parole.

— C'est normal, dans son état.

— On ne peut pas le laisser ici, reprit le soldat.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

Les deux rebelles valides échangèrent un regard en fronçant les sourcils. Tripp ôta le plus discrètement possible la sûreté de son M-16.

— C'est un copain, insista le rebelle.

— Je comprends, et cela vous honore, répondit le mercenaire. Mais un ami ne voudrait pas que ses copains soient tués ou capturés parce qu'il ne peut pas suivre le rythme. Un soldat comprend ces choses-là.

— Nous le porterons ! appuya le second guérillero.

Tripp haussa les épaules.

— Ça vaut la peine d'essayer. Évidemment, les types qui nous poursuivent, eux, n'auront personne sur leur dos.

Deux paires d'yeux écarquillés se levèrent vers lui.

— Vous croyez vraiment qu'ils nous suivent ? demanda le premier.

— Réfléchis, poursuivit Tripp. Que ce soient les soldats de Halsey qui aient attaqué le camp ou quelqu'un d'autre, ils voudront faire le ménage. Ils ne mettront pas longtemps à retrouver notre trace, avec tout le sang que Julian a perdu en chemin et les traces que vous laissez derrière vous. Votre copain est comme une cible collée dans notre dos, et on perd du temps.

— Mais si on le laisse là...

— Un soldat comprend ces choses-là, répéta le mercenaire. C'est un homme, oui ou non ?

— Bien sûr que oui !

— Dans ce cas, il n'a qu'à se battre.

— On lui laisse un fusil, alors ?

— On pourrait faire ça, répondit Tripp. Vous n'avez qu'à tirer à pile ou face pour savoir lequel de vous deux continuera sans arme.

Visiblement, l'idée ne les emballait pas. Pour sa part, Julian était adossé à un arbre, dodelinant de la tête, à peine conscient.

— Comment se défendra-t-il, s'il n'a pas d'arme ? s'enquit le second rebelle.

— Laissez-lui quelque chose de discret, un couteau par exemple. Comme ça, il n'aura pas l'air menaçant pour quiconque l'approchera, et ils ne le tireront pas à vue. Peut-être qu'il se rendra, tout simplement, ou qu'il leur réservera une petite surprise avec son poignard.

— J'ai un couteau, dit le premier rebelle.

— Il est faible, contesta le second. On ne peut pas le laisser ici

dans cet état.

— Hé, c'est votre ami. À vous de voir. Prenez la décision qui vous paraît la plus juste, et je m'y conformerai. Ça vous va ?

Tripp tourna les talons sans attendre leur réponse et s'enfonça dans la végétation. Il se concentra sur ses pas, veillant à ne pas buter contre une racine ou un serpent venimeux. Les deux autres le rattrapèrent quelques instants plus tard, trempés de sueur et hors d'haleine.

— On lui a parlé, dit l'un des soldats. Il se sent mieux.

Tripp réprima un sourire.

— C'est parfois ce qui arrive.

*
* *

Mack Bolan avait vu les traces de sang et l'avait signalé à Johnny. Elles n'étaient pas continues, comme lorsque quelqu'un saigne, mais il était surpris que Tripp ait accepté un blessé dans le groupe de fuyards.

— Peut-être que les autres ne lui ont pas donné le choix, suggéra Johnny.

Toujours est-il que l'Exécuteur en était reconnaissant au mercenaire, car un soldat blessé freine toujours les autres. Tripp ne tarderait pas à se débarrasser de son excédent de bagages, mais, d'ici là, les frangins profiteraient de la relative lenteur des fugitifs pour rattraper le temps perdu.

Mack n'avait pas tenté de consoler Johnny, ne sachant pas précisément ce que son frère et Keely Ross avaient partagé pendant ces deux semaines de campagne. Rien ne servait de spéculer sur la question...

Si Bolan laissait filer Tripp encore une fois, il savait qu'il lui serait peut-être impossible de retrouver sa trace. Et c'était tout simplement inacceptable.

Ils trouvèrent le blessé à 14 h 13. À vrai dire, il était désormais plus mort que blessé. Quelqu'un lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Ses « camarades » ayant omis de laisser le couteau sur place, l'hypothèse du suicide fut rapidement écartée.

— Il les ralentissait trop, observa Johnny.

— On dirait bien. Il va falloir accélérer le pas.

Bolan fouilla le cadavre, conscient que c'était probablement inutile, mais il ne voulait pas manquer l'occasion. Les soldats portent parfois sur eux des objets qui peuvent révéler leur provenance, ou leur

destination prévue.

Rien.

— Maintenant, il n'y aura que quelques traces sur la piste, annonça-t-il à son frère. Plus de sang pour nous indiquer le chemin.

— Dans ce cas, répliqua Johnny, je suis content que tu passes devant. En route.

Ils marchèrent donc, au-delà des limites de l'épuisement, dans un état second, où l'instinct prend le dessus sur la fatigue physique. Bolan restait alerte, attentif au moindre signe d'une présence ennemie ou d'un piège. Mais cette partie de son esprit semblait détachée de son corps, refusant de faire cas des égratignures et des bleus, des crampes et de la faim.

La découverte du cadavre les incita à presser le pas, mais pas avec la précipitation maladroite qui avertit toutes les créatures vivantes à un kilomètre à la ronde que des humains traversent la jungle.

Ils savaient que Tripp n'était pas seul. Mack l'avait vu quitter le camp en compagnie d'un petit groupe d'insulaires, et le mort trouvé sur la piste prouvait qu'il ne s'était pas encore débarrassé d'eux. Le mercenaire n'aurait jamais gardé un soldat blessé avec lui plus de cinq minutes. Quelqu'un avait donc fait pression sur lui, et ses compagnons de fuite laissaient eux aussi leurs empreintes dans la forêt.

Les signes étaient clairs. Au vu des traces, les soldats qui suivaient Garrett Tripp n'étaient pas des spécialistes, seulement des tueurs sortis des cités.

— On approche, murmura Mack autour de 15 heures.

Johnny avait soif, mais au lieu de saisir sa gourde, il concentra son attention sur les arbres qui l'entouraient, faisant appel à tous ses sens pour détecter l'ennemi.

Et quinze minutes plus tard, il était là.

Non pas Tripp, mais un Noir vêtu d'un treillis vert olive. Il faisait une pause sur la piste, à une quinzaine de mètres devant eux, et regarda derrière lui, apparemment guère surpris de s'apercevoir qu'il avait été suivi. Il tenta de lever le canon de son M-16, mais Bolan lui expédia une courte rafale dans le ventre qui le cloua sur place.

Sans attendre d'ordre, Johnny partit sur la droite de la piste pendant que Mack filait sur la gauche. Le rebelle blessé à l'estomac gesticulait et gémissait, mais il était hors d'état de nuire. Lui donner le coup de grâce n'aurait fait que révéler un peu plus précisément leur position.

Johnny prit son temps, posant chaque pied prudemment, en utilisant son arme pour écarter les herbes hautes.

Il essaya de se mettre dans la tête du mercenaire. D'abord, Tripp se demanderait d'où était parti le coup de feu. Les M-16 produisant tous le même son, il pourrait penser que l'arrière-garde avait tiré. Mais, dans le doute, il n'appellerait pas la sentinelle, de peur d'être repéré.

Que ferait-il à la place ?

D'abord, il s'immobiliserait. Puis il écouterait. Si les autochtones ne lui annonçaient pas que tout allait bien, il lui faudrait découvrir par lui-même ce qui se passait.

Et il lui était impossible de le faire en restant là, sans bouger.

Johnny ralentit l'allure, pesant chaque pas avec une prudence de Sioux. Il était nerveux, prêt à tirer au premier mouvement suspect. À présent, il devait prendre en compte la présence de Mack, de Tripp et du nombre inconnu de rebelles qui l'accompagnaient.

Il faillit manquer l'avertissement au moment fatidique, un bruit presque imperceptible dans la végétation tout près de lui, comme un froissement de feuilles provoqué par une brise légère. Il se tourna dans sa direction, hésitant une fraction de seconde, et eut juste le temps de lever son fusil au moment où une main noire tenant un poignard brillant s'abattait sur son visage.

Johnny para le coup d'extrême justesse, et la lame tailla une encoche dans la crosse de son arme. Une silhouette bondit sur lui et l'envoya rouler dans un buisson de fougères et d'une plante à épines qui déchira sa tenue de combat, et la chair en dessous. Saloperie ! Et maintenant, son fusil lui écrasait la poitrine. L'inconnu pesait de tout son poids sur lui, pendant que Johnny tentait de saisir le poignard. Un visage noir et humide se pencha sur lui, et des dents se plantèrent dans sa gorge.

Le rebelle n'était pas costaud, mais il était survolté et se battait avec une détermination farouche, conscient qu'à ce stade de la partie la défaite était synonyme de mort certaine. Johnny répliqua à coups de poing, de genoux, de pieds et de coudes. Son fusil ne lui servait à rien, puisqu'il avait les deux mains prises, mais son adversaire était logé à la même enseigne.

Un poignet moite lui glissa entre les doigts, et il sentit le rebelle porter la main à son holster. Il poussa un cri rageur et lui assena un coup de tête dans la figure, récompensé par un craquement sourd et un jet de sang sur ses joues.

Puis son genou trouva quelque chose de mou et de sensible, et il appuya dessus de tout son poids. Son adversaire se mit à couiner comme un goret. Tout en augmentant la pression, Johnny envoya son avant-bras dans la gorge de l'autre. Le coup n'était pas assez violent

pour le tuer, car il manquait d'amplitude, mais il déclencha un sifflement rauque.

La lame brillante frôla de nouveau le visage de Johnny, mais celui-ci la bloqua, retourna le poignet du guérillero et pressa l'acier froid contre sa gorge. L'autre tremblait et se débattait comme un beau diable avec les dernières forces qui lui restaient.

— Tu vas clamser, oui ? murmura Johnny, les mâchoires serrées. Crève, putain !

*
* *

En entendant les coups de feu dans son dos, Tripp plongea dans les herbes hautes et s'immobilisa. Il attendit qu'un de ses soldats intervienne pour lui expliquer qu'il avait tué un serpent ou tiré sur une ombre, mais aucun d'eux ne se manifesta. Il temporisa encore quelques secondes, prêt à se battre ou à fuir, puis entendit un bruit de chute sur sa gauche.

Le mercenaire ne voyait rien d'où il était, mais il pouvait assez bien juger de la situation à l'oreille. Le battage qu'il percevait ne provenait pas d'un animal en fuite car il ne faiblissait pas. En outre, la nature des bruits indiquait que le corps – les corps, apparemment – qui roulait dans les buissons était plus lourd que ceux des plus grands mammifères de l'île.

C'étaient assurément des hommes qui se battaient, et l'un d'eux faisait partie de son équipe.

Au lieu de se rapprocher de la source du bruit pour tenter de venir en aide à son soldat, Tripp contourna prudemment la zone par la droite. Le scénario le plus optimiste était le suivant : un poursuivant solitaire avait descendu un de ses hommes, puis était tombé sur l'autre, et les deux adversaires se battaient à présent au corps-à-corps. Si tel était le cas, le mercenaire pouvait les laisser s'entretuer et filer comme un voleur dans la nuit.

Il pensa au prisonnier qui avait renversé la situation, l'avait humilié et avait bien failli le rectifier moins de vingt-quatre heures auparavant. Ce type-là avait certainement eu le cran de faire demi-tour et d'attaquer le camp, mais comment avait-il pu réussir son coup seul ? Comment avait-il pu lancer deux grenades si loin l'une de l'autre dès le début de la fusillade ? Et où s'était-il procuré des grenades ?

Un fusil, c'était faisable. Il lui suffisait de tuer une sentinelle et de s'emparer de son arme. Mais les gardes du camp n'étaient pas équipés de grenades.

Il y avait donc plusieurs poursuivants. Cela signifiait que le mercenaire ne pouvait pas leur tourner le dos une seconde fois. Ces enfoirés avaient failli le buter au moment où il quittait le camp. Ils avaient tué un de ses hommes au passage, et en avaient blessé un autre, le canard boiteux qui avait ralenti Tripp et permis aux chasseurs de le rattraper.

Le silence retomba soudain dans la forêt, et le mercenaire resta figé, le pied gauche en l'air. La bagarre avait clairement cessé, mais il n'avait aucun moyen de savoir qui en était sorti vainqueur. Les deux hommes s'étaient peut-être entretenus, ce qui aurait au moins réduit les effectifs ennemis, mais rien ne le prouvait.

Il attendit, en battant des paupières pour évacuer la sueur salée qui coulait sur ses yeux. Il aurait pu s'essuyer le visage, mais, pour cela, il lui fallait ôter une main de son fusil, au risque de révéler sa position par un froissement de tissus.

Merde. Tant pis pour les picotements.

Le problème était que la sueur troublait également sa vue. Il eut l'impression que les ombres bougeaient, se matérialisaient, à quelques mètres de lui. C'était une forme humaine... ou peut-être un arbuste, un simple effet de lumière.

Le souffle court, les mâchoires serrées, Tripp frissonna tant la tension était forte. Il ne pouvait pas laisser l'ennemi se rapprocher davantage, s'il s'agissait bien d'un ennemi et pas d'une putain d'illusion d'optique.

Là ! Il avait encore bougé !

Sanglotant presque de frustration, le mercenaire pressa la détente et lâcha une longue rafale de 5,56 mm.

Bolan n'aurait su dire ce qui le sauva. Il y eut un mouvement dans la pénombre devant lui, et au moment où il plongea derrière un large tronc d'arbre, une pluie d'acier déchiqueta les fougères et fit éclater de gros morceaux d'écorce. Le Guerrier profita du vacarme pour se glisser de l'autre côté du tronc et risquer un œil.

Une flammèche rouge brilla dans le sous-bois, et une seconde rafale balaya l'endroit où Bolan s'était abrité quelques secondes plus tôt. Il entendit les balles siffler, claquer, miauler, mais elles se perdirent dans la forêt sans l'atteindre.

Il repéra la flamme de bouche et tira à son tour une courte rafale, sans vraiment espérer faire mouche. Aussi sec, le fusil ennemi se tourna vers lui et ouvrit le feu, faisant éclater le bois à quelques centimètres de Bolan.

Il était impossible de compter les balles en tir automatique, mais le Guerrier savait que le M-16 dévore les munitions à une cadence de sept cents à neuf cent cinquante coups par minute. À moins que le tireur n'ait un chargeur modifié, il était probablement en train de recharger, ce qui donnait à Bolan le temps d'essayer un autre angle d'attaque.

Il dégoupilla la dernière grenade empruntée à Johnny et la loba en direction de son adversaire. Le détonateur réglé sur six secondes, il commençait son compte à rebours mental quand son adversaire lui expédia une nouvelle pluie d'ogives brûlantes.

Le souffle fut quelque peu assourdi par la dense végétation, mais l'onde de choc parvint jusqu'à Bolan, accroupi derrière l'arbre géant. Il attendit que le shrapnel ait terminé son œuvre mortelle, puis bondit hors de sa planque et piqua un sprint en diagonale vers un point situé sur le flanc gauche du tireur.

C'était un pari risqué. Il était possible que son ennemi ait survécu à l'explosion, ou que Bolan tombe sur un autre soldat, prêt à l'abattre. Mais rien ne se passa, et il se glissa à couvert après avoir parcouru la moitié de la distance qui le séparait de son ennemi supposé.

— Bande d'enfoirés ! cingla la voix du mercenaire. Si vous me voulez, venez me chercher. Qu'est-ce que vous attendez ?

Derrière le ton grinçant, il y avait dans sa voix une fragilité que Bolan n'avait pas détectée jusque-là. Tripp était-il blessé ? Ou sortait-il un grand numéro d'acteur dans l'espoir de sauver sa peau ?

— Accordez-moi une faveur, lança Tripp depuis sa position. Avant qu'on en termine, dites-moi qui vous êtes, nom de Dieu !

L'Exécuteur prit le risque de répondre.

— Mon nom ne te dirait rien, répondit-il sobrement.

Bien qu'en fait Tripp l'aurait probablement reconnu.

Au lieu de chercher à faire feu, le mercenaire à la voix lasse reprit la parole.

— D'accord. Alors dis-moi au moins qui vous envoie.

Bolan s'avança tout en répondant.

— Quelqu'un qui ne veut pas voir un pays tomber aux mains de criminels si près de ses frontières.

— Merde, ça réduit vachement les possibilités ! s'esclaffa Tripp. Cite-moi un gouvernement qui ne soit pas dirigé par des criminels, et je prends le prochain avion.

— Trop tard, dit Bolan, toujours en mouvement.

— Ouais. J'imagine que t'es ici pour me faire la peau, hein ?

— Je veux les types qui t'ont engagé, lui renvoya le Guerrier.

— Ne te gêne pas. Bonne chasse.

Cette fois, il y avait de l'amertume dans sa voix.

— Si c'est comme ça que tu vois les choses, insista Bolan en se rapprochant, pourquoi ne me dis-tu pas où je peux les trouver ?

— Je le ferais avec plaisir, répliqua Tripp, toujours tapi dans l'ombre. Mais je ne suis pas vraiment dans leurs petits papiers en ce moment, si tu vois ce que je veux dire. En fait, ces putains de fumiers souhaitent me voir crever autant que toi.

« Tu veux parier ? » songea l'Exécuteur. Mais à la place, il dit :

— Sans regret, alors. Pourquoi ne pas les balancer ?

— J'y gagne mon ticket de sortie ?

— Pourquoi pas ?

Bolan n'avait aucun scrupule à mentir à un assassin.

Tripp marqua une pause, peut-être pour réfléchir, ou pour rassembler ses forces. Bolan l'entendait remuer dans les feuillages.

— D'accord, déclara enfin le mercenaire. Il y a peut-être un endroit où ils se rencontrent que vous n'avez pas encore attaqué. Je ne te fais aucune promesse, naturellement. Ils ne m'enverront certainement pas de bristol pour la prochaine réunion.

« Aucune chance », songea le Guerrier.

— Où est-ce ?

— Au Mexique. Tu es déjà allé à Acapulco ?

— Une fois ou deux, répondit Bolan.

— Il y a un hôtel, l'international. Il appartient en partie à un des types du cartel. Je crois bien que c'est Santiago. Ils se retrouvent là-bas deux fois par an pour tailler une bavette. Je ne te garantis rien, mais c'est l'endroit que je surveillerais si j'attendais que le gang se réunisse.

— J'en prends note, fit Bolan.

Il y était presque.

— Alors, je peux mettre les voiles ?

— Pas tout à fait.

Nouveau rire sardonique.

— Bande d'enfoirés ! Tous les mêmes !

Puis, après une pause, il ajouta :

— Et puis merde. Après tout, je t'aurais pas laissé filer non plus. Ç'aurait pas été drôle.

— Je ne fais pas ça pour me marrer, rétorqua l'Exécuteur.

— Détends-toi, mon pote. Tout ça n'est qu'un jeu, tu sais.

La voix se rapprochait, accompagnée d'un bruit de pas.

— C'est peut-être un jeu, mais quelqu'un n'arrête pas d'en changer les règles.

Tripp surgit entre les arbres, son treillis taché de rouge, et tira depuis la hanche avec un M-16 couvert de boue. Bolan cadra sa cible, pressa la détente, et entendit au même moment un autre fusil sur sa gauche, qui tirait sur le mercenaire.

Celui-ci encaissa une douzaine de balles, deux douzaines, et tomba en vidant instinctivement son chargeur. Il était inutile de vérifier son pouls.

Johnny émergea prudemment de sa cachette et rejoignit son frère.

— Tu te sens mieux ? lui demanda Bolan.

— Pas encore.

— O.K. Tu as entendu : il nous a donné un tuyau qui pourrait nous faire gagner le gros lot.

CHAPITRE XIV

Acapulco, Mexique

Une limousine les attendait à l'aéroport. Maxwell Reed et son aide de camp, Merrill Harris, laissèrent le soin à un porteur de prendre leurs bagages et de les charger dans le spacieux coffre du véhicule. Leur chauffeur s'occupa de donner un pourboire à l'employé, ce qui permit à Reed de se concentrer sur sa mauvaise humeur.

Il n'appréciait guère le Mexique. L'eau ne le dérangeait pas – ayant vécu toute sa vie sous les tropiques, il était accoutumé à la plupart des bactéries et des parasites –, mais il n'aimait pas la chaleur sèche et la conception locale du travail. Reed comptait la paresse parmi les péchés mortels et ne comprenait pas qu'une culture puisse reposer sur des coutumes telles que la sieste. D'un autre côté, en pensant à la corruption qui gangrenait le pays, il aurait pu se croire chez lui.

L'International Hôtel était un cinq-étoiles encensé par la plupart des guides touristiques. C'était le quatrième séjour du politicien dans l'établissement, à l'invitation de Hector Santiago et des autres. Lors des réunions précédentes, ils avaient discuté stratégie et avenir. Cette fois, Reed et ses bailleurs de fonds devaient décider si son grand rêve était encore réalisable, ou s'il serait jeté aux oubliettes.

— Comment en sommes-nous arrivés là ? demanda-t-il.

Harris se pencha en avant sur son siège.

— Monsieur, si je puis me permettre...

— Je pensais à voix haute, coupa Reed. Je n'attends ni n'exige aucune réponse de vous.

— Non, monsieur. Mais si vous permettez...

— Eh bien, je vous écoute...

— Je pense que nous avons encore quelques raisons de rester optimistes, déclara Harris.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur ! Les financiers qui ont investi dans notre combat sont des pragmatiques. Ils ne seront pas pressés de faire une croix sur leurs investissements.

— Merrill, pouvez-vous me dire à quand remonte notre dernière victoire ? Rafraîchissez-moi la mémoire, je vous prie, car je ne m'en souviens plus.

— Je reconnais que ces dernières semaines ont été décevantes.

— Vous êtes le champion de l'euphémisme, Merrill.

— Mais les sondages indiquent que le Mouvement victorien de libération bénéficie encore d'un large soutien populaire. Halsey a toujours les mêmes handicaps : son arrogance, la corruption, et ses liens ostensibles avec Washington et Londres.

— Oui, mais l'armée lui est restée fidèle. Ses troupes nous mettent en déroute à chaque confrontation. Quant à l'autre affaire, sans Tripp...

Reed fit le vide dans son esprit. Pour le moment, il n'avait pas envie de penser à tous ces problèmes. Il ne faisait aucun doute que ses mécènes les lui rappelleraient en détail dans quelques heures à peine.

— Mais si les investisseurs désirent toujours obtenir le même résultat, qui d'autre pourraient-ils soutenir ?

— Nous le saurons bientôt, marmonna Reed. À présent, taisez-vous, Merrill, et laissez-moi réfléchir en paix.

Après une fin de trajet silencieuse, ils entrèrent dans le hall de l'international. Le directeur, qui les attendait en piaffant, fit une courbette appuyée et les accompagna jusqu'à l'ascenseur.

— Nous vous avons réservé la suite présidentielle, *señor*. C'est tout à fait approprié, n'est-ce pas ?

Reed ignorait si c'était approprié ou s'il s'agissait d'une plaisanterie grotesque, mais il répondit comme un homme d'État se doit de le faire.

— Merci. Veuillez adresser mes salutations au personnel et faites-leur part de ma gratitude.

Le directeur rayonnait, à présent.

— Vous êtes trop aimable, *señor*. Trop généreux. Votre présence ici nous honore. Tous les amis du *señor* Santiago...

L'air renfrogné du *président* fit taire le directeur pour le reste de leur brève ascension.

Semyon Borodin sirotait une vodka glacée en réfléchissant à ce qu'il dirait lorsqu'ils seraient tous réunis pour évaluer les dommages

qu'ils avaient subis. Il avait répété son discours en privé une douzaine de fois, en y apportant quelques corrections çà et là, mais il cherchait encore à l'améliorer.

Pour faire comprendre aux autres qui était le patron.

Il ne pouvait pas leur balancer ça à la figure, naturellement. Bien qu'il ait emmené des hommes à lui, les autres avaient fait de même, et il ne sortirait jamais vivant de l'hôtel. Après tout, l'international était le « perchoir » de Santiago, et il y avait un certain protocole à respecter.

Pour autant, Borodin restait optimiste. Il avait bon espoir que les Siciliens le soutiendraient. Russes et Italiens étaient des Européens, et se méfiaient des gens du tiers-monde. Ils avaient vu les dégâts imputables à Sun et à Santiago, après leur refus obstiné de se débarrasser de Garrett Tripp.

Mais le mercenaire n'était plus de la partie. D'autres s'étaient chargés de le supprimer. Les mystérieux soldats avaient toute la gratitude du Russe, mais ils constituaient toujours une menace pour le cartel. Les autres bailleurs de fonds avaient envisagé de renoncer complètement au projet, en laissant Reed sur le carreau, mais Borodin avait insisté pour qu'ils persévèrent.

Il était sorti vainqueur de ce débat, mais n'était pas assuré de gagner la prochaine manche, la plus importante. Même si les Siciliens le soutenaient, il lui faudrait convaincre un autre associé pour obtenir la majorité des suffrages. Tanaka était un candidat possible, si le Russe parvenait à tourner à son avantage la défiance naturelle entre les triades et les yakuzas.

Borodin siffla son verre et lança à la cantonade :

— Une autre vodka !

Un de ses gardes du corps s'empressa de le resservir, pendant qu'il allumait un cigarillo avec son briquet en or massif. Le sous-fifre lui tendit un verre glacé, plein à ras bord.

Borodin se promet que ce serait son dernier avant la réunion. Ce n'étaient pas trois ou quatre vodkas qui allaient le soûler, mais ce meeting était trop crucial pour qu'il prenne des risques stupides. Les autres seraient aux abois, suite aux récents revers, et prêts à aller au clash s'ils reniflaient la moindre entourloupe.

Et le Russe n'avait aucune chance de survivre s'il devait mener une guerre sur quatre fronts à la fois.

« La diplomatie, songea-t-il. Un jeu bon pour les imbéciles. »

Mais il était capable d'y jouer avec les meilleurs d'entre eux, quand la situation l'exigeait.

Sa montre incrustée de diamants lui indiqua qu'il avait encore une heure à attendre avant que ses prétendus compagnons ne se réunissent pour débattre de la suite des opérations. Ce n'était pas très long, mais la patience était une vertu que le grand pont de Saint-Petersbourg n'avait jamais cultivée.

Son verre était vide. Pourtant, il ne se rappelait pas l'avoir lampé. C'était inquiétant, mais Borodin mit ça sur le compte de la contrariété et de l'impatience. De toute façon, c'était son dernier verre de la journée, ou du moins jusqu'à la fin de la réunion.

Si tous se liguèrent contre lui, le Russe serait en danger. Raison pour laquelle il avait, au préalable, pris des dispositions pour que certains outils soient livrés à l'aéroport, prêts à être récupérés par son équipe à l'atterrissage. Un bref détour, deux valises ajoutées à leur pile de bagages, et ses hommes pouvaient faire face à n'importe quelle situation.

L'astuce était de trouver le ton approprié : persuasif sans être menaçant. Un subtil mélange d'émotion et de logique.

Borodin fronça les sourcils en se remémorant les paroles de son mentor, disparu depuis longtemps. « La sincérité, c'est la clé. Si tu arrives à faire croire que tu es sincère, tu iras loin. »

Le Russe avait retenu le message.

— Une autre vodka ! ordonna-t-il en levant son verre vide.

La salle de conférences était presque prête. Hector Santiago faisait le tour de la table pour effectuer d'infimes ajustements dans la position des chaises, des carafes d'eau, des verres et des cendriers. Contrairement aux autres réunions organisées habituellement à l'international, il n'y avait sur la table ni stylos, ni blocs-notes, ni projecteur, ni écran, ni ordinateur portable, ni brochures colorées.

Le consortium qui se réunissait aujourd'hui ne gardait aucun dossier, aucune note écrite, ne sauvegardait aucune donnée sur disquette ou disque dur. Tous les hommes présents dans cette salle connaissaient parfaitement leur sujet. Ils n'avaient pas besoin de mémos ni de rapports pour se tenir au courant de la situation.

Plus que douze minutes à sa montre, et Santiago sentit la tension monter quand ses premiers invités arrivèrent. Il n'y avait aucun signe d'animosité entre eux, mais le Colombien avait des oreilles partout et savait quand l'orage couvait. Et surtout, il pensait savoir qui était responsable du malaise.

Santiago compta les associés à mesure qu'ils gagnaient leur siège, tous accompagnés de leurs fidèles lieutenants. Semyon Borodin

arborait un air suffisant, tandis que Sun Zu-Wang gardait sa réserve habituelle. Kenji Tanaka et Tomichi Kano, qui représentaient les yakuzas, sourirent mollement à l'assistance, sans saluer qui que ce soit en particulier. Les deux Siciliens, Ambrosio et Calabria, assistaient rarement à ces réunions autrement que par téléphone, mais, cette fois, la situation était assez grave pour qu'ils aient fait l'effort de se joindre aux autres. Maxwell Reed et son secrétaire arrivèrent les derniers et furent gratifiés de brefs saluts par chacun des convives.

Quand tous furent présents, Santiago les invita à profiter du bar et du buffet. Ils avaient des affaires d'un intérêt vital à régler, mais le Colombien voulait que ses invités se détendent, dans la mesure du possible. Une petite collation et quelques verres pourraient calmer les esprits et éviter une escalade au cours des débats. Avec un peu de chance, il parviendrait peut-être à désamorcer la situation avant qu'elle ne tourne à l'affrontement.

Et, dans le cas contraire, il s'efforcerait de tourner le conflit à son avantage.

Il se servit quelques amuse-gueule dans une assiette, se versa un whisky et prit place en bout de table. Puis il regarda les autres manger, remarquant que les leaders parlaient essentiellement avec leurs lieutenants, quand ils parlaient. Borodin avait à peine touché à sa nourriture quand il se tourna vers Santiago et demanda :

— Avez-vous vérifié qu'il n'y avait pas de micros dans la pièce ?

Le Sud-Américain hocha la tête avec amabilité.

— Absolument. Les techniciens ont scanné la salle – tout l'étage, en fait – à 8 heures du matin.

— Il y a cinq heures de cela ? insista le Russe en fronçant les sourcils. Quelqu'un a-t-il eu accès à la salle depuis ?

— Moi, évidemment, répondit Santiago. Et le personnel de l'hôtel.

— Avant de commencer, déclara Borodin en souriant, je suppose que vous ne vous opposerez pas à ce qu'on procède à un nouveau contrôle. Simple mesure de sécurité.

— Bien sûr que non, concéda le Colombien.

Un garde s'approcha, et Santiago lui murmura un ordre. Puis il annonça à ses associés :

— Mes amis, il faudra un peu de temps pour inspecter de nouveau la salle. Par conséquent, je vous invite tous à vous détendre pendant que nous essayons de tranquilliser Semyon.

— Je pense que c'est une perte de temps, observa Sun Zu-Wang.

— Vous changerez vite d'avis s'ils trouvent un micro, rétorqua Borodin.

Sun fixa le Russe avec un mépris à peine dissimulé.

— Je fois confiance à notre hôte, dit-il. Je n'ai aucune raison de croire qu'il a négligé la sécurité de cette réunion.

— Ce n'est pas ce que j'ai suggéré, renvoya Borodin, agacé. Je dis simplement que nous avons eu trop de problèmes ces derniers temps. Nous avons perdu trop d'hommes, trop de matériel et trop d'argent. Quelqu'un est informé à l'avance de nos moindres mouvements. S'il y a une taupe parmi nous, nous sommes tous en droit de le savoir.

— Maintenant, vous insultez M. Santiago, déclara Sun.

— Pas du tout ! Il n'a fait aucune objection à un second contrôle.

Sun enchaîna aussitôt.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que M. Borodin se serait senti gravement insulté si le même reproche lui avait été fait lors d'une réunion placée sous son autorité.

— C'est ridicule ! aboya le Russe. Il aurait été inutile d'inspecter de nouveau quoi que ce soit, bien sûr, mais, cela dit, je n'ai rien contre les critiques constructives.

Sun adressa un sourire pincé à l'assistance.

— Camarade Borodin, votre définition de la critique constructive se limite-t-elle aux conseils donnés par vous ?

— Je m'efforce seulement de rendre service, répondit Borodin.

Son bras droit lança un regard noir à Sun.

— Cela n'inclut pas les fausses accusations de complot lancées contre vos alliés dans le projet qui nous intéresse, je suppose.

— Complot ? C'est un terme pour les avocats et les flics, répliqua le Russe. Soyez plus clair.

— Il y a toujours des rumeurs qui courent, reprit Sun. Tantôt inoffensives, tantôt pernicieuses. Certaines sont lancées délibérément, dans l'intention de nuire. Si j'insinuais, par exemple, qu'une personne assise à cette table cherche à semer la discorde parmi les autres pour tirer les marrons du feu, vous seriez en droit de me questionner, d'exiger son nom, de demander des preuves.

— Je n'ai entendu aucune accusation de ce genre, intervint Santiago. Peut-être...

— Peut-être que non, insista le Chinois, mais, à mon avis, quelqu'un serait heureux de voir notre coalition démembrée, tous nos efforts réduits à néant.

— Comment cela pourrait-il encore vous surprendre ? Ça fait maintenant deux semaines que nous subissons des attaques. L'ennemi surveille tous nos déplacements. Aucun de nous n'est en sécurité !

Borodin criait, à présent.

La porte s'ouvrit, et un des techniciens de Santiago entra. Il tenait un appareil ressemblant à une radio portative, muni d'une antenne reliée à un câble. Silencieusement et avec application, le technicien commença lentement à faire le tour de la pièce en promenant la baguette sur les murs, le mobilier, tout ce qu'il trouvait sur son chemin. Le boîtier n'émettait aucun son, à part un faible grésillement.

— Peut-être que nous avons passé trop de temps à chercher l'ennemi en dehors de notre cercle, poursuivit Sun. Peut-être que cet ennemi est parmi nous depuis le début.

Le visage rougeaud, Borodin rétorqua :

— J'ai moi-même envisagé cette hypothèse et je la trouve plausible. Quoi de mieux pour masquer la trahison qu'un sourire amical ?

Hector Santiago tapota doucement la table.

— Messieurs, je vous demande de...

Une sorte de gazouillis interrompit le Colombien. Tous les yeux se tournèrent vers le technicien, qui fixait son appareil, perplexe.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Santiago.

— Je ne sais pas, monsieur. C'est... curieux.

Sur ce, le jeune homme fit le tour de la pièce en brandissant sa baguette, tandis que le son du détecteur devenait de plus en plus aigu, ses ululements de plus en plus rapides.

— Vous voyez ! cingla Borodin. C'est bien ce que je craignais !

— Un micro espion ? s'enquit le Colombien.

— Non, monsieur. Les micros déclenchent une sorte de gémissement. Ce son-ci est... différent.

Borodin marmonna quelque chose d'inintelligible et se tourna sur son siège pour regarder faire le technicien. Sun suivit l'homme du regard pendant qu'il passait sa fine baguette au-dessus du buffet. Le gazouillis se fit de plus en plus rapide et strident. Quand le détecteur se rapprocha du chariot-bar, le Chinois ne perçut plus qu'un ululement quasi continu.

— C'est ici, dit le technicien. Quelque part.

Il scanna d'abord les bouteilles, puis les verres propres et le bac à glace. Finalement, il s'accroupit pour ouvrir le petit placard situé sous le bar, où Sun supposait que d'autres bouteilles étaient rangées. Le Chinois entendit alors le jeune homme pousser un cri étouffé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Santiago.

— Sortez tous ! C'est une...

Bolan attendait l'explosion et, quand elle survint, la boule de feu se refléta dans ses lunettes de soleil. Les vitres de la salle de conférences furent littéralement soufflées, vomissant des tourbillons de fumée et de flammes, comme si l'enfer avait investi une partie de l'international.

C'était peut-être le cas.

Debout à côté du Guerrier, Johnny tenait dans sa main la commande à distance du détonateur. Une moitié de son nœud papillon de serveur dépassait de la poche de sa chemise blanche bon marché. Un pantalon noir et des chaussures noires complétaient son uniforme passe-partout.

Le coup avait demandé deux jours de surveillance et d'écoutes électroniques. Grâce au concours du Black Warriors Ranch, ils avaient répertorié les mouvements des différents membres du cartel et avaient suivi leur arrivée à Acapulco, puis à l'hôtel de Santiago. Le reste de l'opération avait été relativement simple, bien que risquée.

Johnny avait fait le plus dur, insistant pour se charger seul de l'infiltration dans le palace. Cela avait demandé un peu de finesse, mais le cadet des frères Bolan n'en manquait certainement pas. Ils avaient fabriqué la bombe ensemble, et Johnny l'avait introduite dans l'hôtel, avait fauché un uniforme en chemin, puis s'était acquitté du reste de sa mission avec un sang-froid mêlé de rage.

À présent, c'était fini. Les alarmes vociféraient et les sirènes miaulaient au loin. Une explosion suivie d'un incendie rameutait en force la police d'Acapulco.

Les deux frères attendirent l'arrivée du premier camion de pompiers, puis regagnèrent la voiture de location qu'ils avaient garée à un pâté de maisons de l'hôtel. En chemin, Johnny essuya la télécommande avec un chiffon et la glissa dans une grille d'égout.

Arrivés à la voiture, ils se retournèrent une dernière fois et fixèrent l'hôtel du regard. Une colonne de fumée noire s'élevait dans le ciel.

— Tu te sens mieux, maintenant ? demanda Bolan.

Le visage de Johnny restait impénétrable derrière ses verres teintés.

— Je ne ferai pas revenir Keely, mais elle est vengée. Et nous lui donnerons une sépulture décente, c'est le moins qu'on puisse faire.

Mack Bolan laissa passer un moment pour que l'émotion de son frère s'atténue, puis dit dans un sourire :

— En tout cas, Johnny Depp est mort ; il va falloir que l'ami Hal te fournisse de nouveaux papiers et un nouveau nom. Tel que je le

connais, ça pourrait bien être John Wayne ou quelque chose dans ce genre...

Puis, voyant que cela ne faisait pas rire son frère, il ajouta :

— Bon... Il faut y aller. Le vieux Jack nous attend pour nous ramener à la maison.